BS1505
.4.L52

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Green Fund

May 7th 1879

Division .....

Section BS1505

Shelf .....

Number 4.L52

LES

PROPHÈTES D'ISRAËL

N° 276

NE SE VEND PAS

Tiré à quatre cents exemplaires.

Exemplaire de M. Garcin De Tassy
membre de l'Institut, professeur
au Collège de France
hommage respectueux de la reconnais-
sance de Mgr le Fils de celle du
Séminaire et de la mienne

Imprimerie L. Toinon et Cᵉ, à Saint-Germain.

LES PROPHÈTES D'ISRAËL

RÉPONSE A M. RÉVILLE

PAR

M. l'abbé A. LE HIR

Extrait des *Études religieuses, historiques et littéraires* par des Pères de la Compagnie de Jésus.

PARIS
JOSEPH ALBANEL, LIBRAIRE
15, RUE DE TOURNON, 15
1868

Droits de traduction et de reproduction réservés.

En faisant pour la dernière fois son cours d'hébreu au séminaire de Saint-Sulpice, M. l'abbé Le Hir avait promis à ses élèves de leur donner, comme souvenir, son dernier travail sur les Prophètes d'Israël, publié dans les *Études religieuses, historiques et littéraires* (octobre, novembre et décembre 1867). Cette promesse, que la mort ne lui permit pas d'accomplir, les rédacteurs des *Études* ont tenu à honneur de l'acquitter en son nom, trop heureux de pouvoir ainsi payer une part de la dette de reconnaissance contractée envers leur tant regretté collaborateur.

Ils offrent donc ces pages aux séminaristes de Saint-Sulpice, et aussi, comme il est juste, aux pieux confrères de l'illustre défunt.

Bon nombre d'autres personnes, nous le savons, ont manifesté le désir de se procurer cet écrit, regardé à bon droit comme un chef-d'œuvre d'exégèse : leurs vœux ne tarderont pas à être satisfaits, car, ainsi que nous l'avons

annoncé ailleurs, l'on se propose de réimprimer prochainement et de réunir en volume les principaux morceaux sortis de la plume du savant professeur.

Un mot seulement sur la présente publication.

Les pages dont elle se compose ont pour but de réfuter deux articles de M. le pasteur Réville, insérés dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1867, pages 818 et suivantes; 1er juillet, pages 147 et suivantes; le lecteur voudra bien se rappeler cette indication pour retrouver au besoin le texte de l'écrivain rationaliste.

9 mai 1868.

LES

PROPHÈTES D'ISRAEL

Si « les grands travaux de la critique allemande et hollandaise » ne parviennent pas à « se naturaliser » parmi nous, si la Bible doit rester longtemps « un champ d'investigation à peu près inconnu de l'immense majorité de notre monde français, » la faute n'en sera pas à M. Albert Réville. Théologien attitré de la *Revue des Deux Mondes*, il a ce qu'il faut de science biblique pour le plus grand nombre de ses lecteurs. Il a d'ailleurs sous la main une critique et une exégèse toutes faites. Les plus récentes sont infailliblement les meilleures. Il ne les a pas inventées; mais il a le zèle qui les propage. Aussi pas une année ne s'écoule sans qu'il apporte son tribut, et rompe le sceau de quelque grand mystère. Un jour, on s'en souvient, il tenait en main les Évangiles, et nous traçait l'histoire la plus *neuve* et la plus *probable* de leur origine, en

attendant mieux. Une autre fois il s'emparait de l'Apocalypse de S. Jean, et se faisait fort d'en dévoiler les divines profondeurs. Aujourd'hui il conçoit un projet plus vaste, sinon plus difficile. Il embrasse d'un même regard tous les prophètes d'Israël, sans oublier ceux du paganisme et les oracles d'Apollon. Le *prophétisme* (style à la mode) s'est enfin laissé pénétrer et comprendre. C'est un des plus beaux exploits de la *science moderne*. « *A force d'études*, on est arrivé à se rendre compte de ce qui devait naturellement émerveiller les vieux âges... » (p. 818). Fier de sa découverte, il l'annonce à son de trompe, et menace de troubler notre sommeil aussi longtemps que nous resterons sourds à sa voix. « Je sais, dit-il avec une fine ironie, qu'on peut se passer de cela et de beaucoup d'autres choses; mais la vie réduite au strict nécessaire offre peu d'agréments, et ressemble singulièrement à l'indigence. » Puis, de sa grosse voix : « Il faut à tout prix *que* nous devenions familiers avec les résultats les mieux avérés de la critique moderne sur ces questions, plus abstruses en apparence *qu*'en réalité, et *que* nous ne commettions plus, *quand* nous parlons d'histoire et de doctrines religieuses, ces énormes hérésies scientifiques, *qui* tiennent à *ce que* nous ignorons trop souvent *ce qui* ailleurs *traîne* déjà dans les dictionnaires de conversation » (p. 819).

L'élégante revue avait mieux à faire que de ramasser, dans la poussière des écoles, ces lambeaux *traînants* d'un rationalisme aux abois. Mais puisqu'elle exige *à tout prix* que nous le regardions sous cet habit, soyons attentifs, et comprimons le rire sur nos lèvres.

La question soulevée par M. Réville est complexe : elle touche à l'histoire, à la philologie, à l'herméneutique, à la critique ; il y a un peu de tout cela dans son écrit. Dans l'intérêt de la clarté à laquelle surtout j'aspire, je séparerai ces divers éléments, et l'examen du point de vue historique suffira largement pour m'occuper aujourd'hui.

Voulant esquisser l'histoire de la prophétie, l'écrivain rationaliste en recherche l'origine, les causes, les phases diverses, les progrès et la décadence. Nous le suivrons dans ses évolutions principales, non pour refaire sur un autre plan et avec d'autres idées une histoire qui deviendrait un travail de longue haleine, mais seulement pour relever ce que nous ne pouvons approuver, et dissiper les illusions les plus répandues et les plus dangereuses [1].

1. M. l'abbé Gilly, professeur d'Écriture Sainte au grand séminaire de Nîmes, a publié, en 1865, dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*, une série d'articles sur les prophètes. Son plan lui a permis de traiter plusieurs questions étrangères au mien. Il en est une pourtant que j'aurais dû toucher, ce semble; c'est celle des *Écoles des prophètes*, dont M. Réville a parlé peu exactement. Si je n'en ai rien dit, c'est que je suis persuadé que ces écoles de prophètes n'étaient pas des écoles de *prophétisme*. Les

Ainsi nous considérerons dans la prophétie son aurore, son plein jour, et ce qu'on envisage à tort comme son déclin.

I.

« Dans son acception la plus générale, le prophétisme est un phénomène de la vie de sentiment. Étudié *ab ovo*, il remonte aux époques où la vie humaine était encore très-pauvre d'expérience, peu capable de réflexion, livrée encore presque tout entière à la puissance immédiate des sensations et des impressions... La médecine psychologique d'aujourd'hui étudie sérieusement les faits nombreux qui prouvent que certaines surexcitations nerveuses, dont les causes peuvent être bien diverses, sont souvent accompagnées d'un déploie-

prophètes y enseignaient simplement à bien croire et à bien vivre. Ils suppléaient à l'office des prêtres, surtout dans les temps de troubles, ou de schisme. Voilà pourquoi nous voyons ces écoles fleurir principalement sous Samuel, au sortir de l'oppression des Philistins, et plus tard parmi les tribus du nord, d'où le sacerdoce lévitique était banni. Il est vrai que souvent le Seigneur inspira ces disciples des prophètes, et les choisit pour continuer ou pour dilater le ministère de leur maître. Mais la raison en est bien simple. En général, Dieu se communique plus volontiers et plus largement aux ascètes qui se sont préparés à ces communications par une vie austère, retirée et pénitente, telle qu'était la vie du grand nombre de ces disciples. L'humilité d'Amos, qui le porte à refuser le titre de prophète comme supérieur à sa condition et à ses mérites, ne prouve rien de plus ici que celle de S. Jean-Baptiste, qui ne veut s'appeler lui-même que « la voix qui crie dans le désert. »

ment remarquable de la sensibilité, de la mémoire, de la lucidité des idées et en particulier de la prévoyance. Il est clair que cette prévoyance est loin d'être infaillible ; mais on aurait tort de nier la rapidité surprenante, la sûreté automatique des opérations inconscientes de l'esprit dans ces moments d'exaltation mentale. » Le peu d'empire que l'homme conserve alors sur lui-même a fait penser de bonne foi qu'il était mû « par une puissance divine irrésistible » (p. 823, 824).

A ce tableau du prophétisme chez les nations païennes, on ajoute que rien au premier abord n'en distingue foncièrement le prophétisme hébreu (p. 827). « Le prophète, dans les premiers temps, y est à peine quelque chose de plus qu'un diseur de sorts, un homme capable, par exemple, d'indiquer les endroits où sont les objets perdus » (p. 829). Et cette période, que l'auteur appelle d'*incubation*, s'étend jusqu'à Samuel. C'est alors seulement que « le prophétisme encore désordonné tend à s'organiser » (*ibid.*).

Qu'y a-t-il de vrai dans cette débauche? En décrivant les jeux bizarres de l'imagination, l'écrivain n'est-il pas un peu, comme on l'a dit de Malebranche, le jouet de la sienne?

Sait-il ce qu'était le premier homme à sa naissance, et l'a-t-il vu « se détacher du sein de la nature? »

La vie livrée au hasard des impressions, incapable de « réagir contre les premiers mouvements » qui l'entraînent, ressemble beaucoup à la vie sauvage. Est-il bien sûr que l'homme ait commencé par là ?

Quelle preuve a-t-on qu'en cet âge primitif « ces états d'excitation à la fois physique et morale, » d'où l'on fait découler le phénomène de la seconde vue, « fussent plus fréquents et surtout moins morbides que de nos jours ? » Pourquoi le progrès des siècles aurait-il transformé en une terrible maladie un état normal et sain de sa nature ?

La médecine psychologique d'aujourd'hui a pu observer les phénomènes de prévoyance ou de seconde vue, mais les a-t-elle expliqués ? En a-t-elle assigné les causes ? Toute excitation nerveuse ne les produit pas. Et qui donc a démontré qu'aucun agent surnaturel n'y intervient jamais ? Nos pères le croyaient. Sommes-nous plus sages qu'eux lorsque, privés nous-mêmes de toute démonstration scientifique, nous attribuons leur crédulité sur ce point à l'*ignorance universelle* ? L'ignorance fera toujours des dupes. Il y aura toujours des fourbes, et toujours aussi des enthousiastes victimes de leurs propres illusions. Mais s'ils s'avisent de prophétiser, l'avenir, en montrant l'inanité de leurs oracles, se chargera de dissiper le charme dont ils fascinaient les simples.

Non, quoi qu'on en dise, il n'est pas si facile d'être prophète. L'homme, pour qui l'avenir n'existe pas encore, ne peut le prévoir que dans ses causes. Si la cause existe déjà, bien que latente, s'il s'agit de certains effets physiques qui en dépendent, ce n'est pas merveille que nous en soyons avertis par une sensibilité nerveuse plus exquise, à peu près comme ces animaux qui pressentent l'orage. Je dis plus. Si l'on veut que l'âme soit plus éveillée, plus attentive, plus prompte en ses opérations intellectuelles dans certains états d'excitation physique, je n'ai pas d'intérêt à le nier. Unie au corps, elle dépend du cerveau pour ses fonctions les plus délicates. Mais quand on me parle d'événements futurs, éloignés, subordonnés à la volonté mobile d'une multitude d'agents que poussent des intérêts divers, il est plus clair que le jour que l'impressionnabilité ne sert de rien pour les prévoir. On invoquerait plus raisonnablement la profondeur des combinaisons et les froides réflexions d'un esprit rassis; et toutefois il faut avouer que le cercle des prévisions humaines est fort étroit, même dans les plus vastes génies. Aussi, dès qu'on en vient à l'épreuve, en est-il de la prophétie comme du miracle. L'homme imite l'une à peu près aussi bien que l'autre, ou par sa dextérité naturelle, ou aidé par cet esprit mauvais que Tertullien a justement nommé « le singe de Dieu,

mimus Dei. » Au fond, il reste également impuissant pour l'une et pour l'autre : ses contrefaçons sont si maladroites qu'elles ne trompent que ceux qui ont intérêt à se laisser tromper; Dieu ne permet pas qu'elles soient nuisibles aux âmes droites et simples. Impuissant à contrefaire l'œuvre de Dieu, l'homme ne l'est pas moins à la défaire. On n'effacera pas la prophétie, pas plus qu'on ne supprimera le miracle. Les explications de M. Réville iront rejoindre celles que M. Renan rougit aujourd'hui d'avoir risquées [1].

Mettons-nous en présence des faits; considérons et le caractère des plus anciens prophètes d'Israël, et la nature de leurs prophéties, et nous verrons se dissiper comme un nuage la théorie inventée pour en rendre compte.

Quels sont en effet les plus anciens prophètes? Pour les rencontrer dans la Bible, on doit remonter au berceau de notre race. Adam et Noé sont des

1. V. *Vie de Jésus,* 13e édit. L'auteur y déclare qu'il ne parlera plus de miracles, qu'il faut les nier tout court, sans faire d'inutiles efforts pour les expliquer. Cela veut dire aux acheteurs des douze premières éditions : brûlez votre volume qui ne vaut plus rien, et achetez cette édition corrigée et refondue sur de nouveaux principes, qui est la bonne. Quelques hommes pourtant trouveront profit à unir ensemble les deux vies. La première leur garantira des faits assez bien constatés, pour que M. Renan lui-même n'osât pas les révoquer en doute. La seconde assigne à ces mêmes faits un caractère tellement exceptionnel, tellement supérieur aux lois naturelles, en un mot si évidemment miraculeux, que M. Renan lui-même désespère de les expliquer. Pauvre malade qui se tourne sur sa couche sans trouver le repos : *Conversus sum in ærumna mea dum configitur spina.*

prophètes. Abraham, Isaac et Jacob le sont aussi. Les faits rapportés dans la Genèse l'attestent, et le livre sacré leur en donne le nom [1]. Il faut chercher dans le paradis terrestre la première promesse du Messie. Là, sous la forme austère d'un arrêt, et sans aucun éclat de poésie, le Seigneur annonce que d'Ève naîtra celui qui écrasera la tête du serpent. Cette promesse, encore bien générale, revêt de siècle en siècle un caractère de précision plus marqué. D'Abraham doit sortir la semence en qui toutes les nations de la terre seront bénies. Elle ne viendra point d'Ismaël, mais d'Isaac, et par Isaac de Jacob, substitué à Esaü dans son droit d'aînesse. Jacob à son tour écarte Ruben, son premier-né, et désigne Juda entre ses douze fils comme l'aïeul du Christ futur. Et quand les enfants de Juda se furent multipliés sans mesure, Samuel discerna David dans ce grand nombre, et le marqua du sceau de la promesse, dont David transmit l'héritage à Salomon.

Aucun de ces hommes n'appartient à cette classe de voyants impressionnables « que la diminution, parfois même la disparition du gouvernement de soi-même caractérise toujours. » Rien au contraire n'est plus uni, plus serein que l'existence de la plupart d'entre eux. L'étincelle

1. Genèse, xx, 7; Psaume cIV, 15. Ce Ps. est le cv[e] dans l'hébreu.

divinatrice n'a point jailli pour eux d'une excitation nerveuse. Le délire et les convulsions de la Pythie n'ont rien de commun avec ces nobles ancêtres du peuple élu, pères de famille, pâtres et rois tout ensemble, qui respirent le grand air des champs et dorment paisiblement sous la tente. Leur longévité seule est une énergique protestation contre l'hypothèse d'une existence livrée aux ébranlements et aux secousses intérieures des hommes à seconde vue. Si la science incrédule s'inscrit en faux contre ces données de l'histoire, et rejette en bloc toutes les traditions patriarcales, qu'elle le déclare nettement, et qu'elle essaye de reconstruire la chaîne des temps avec des documents plus authentiques.

« Le style, c'est l'homme, » a dit un écrivain célèbre du dernier siècle. Quel fut donc le style des patriarches? quel fut le ton de leurs entretiens et de leurs prédictions les plus célèbres? Entrent-ils dans un délire pindarique pour annoncer l'avenir? Y a-t-il rien de moins lyrique que la plupart de leurs oracles? Si ceux de Balaam, si les bénédictions prophétiques de Noé et celles de Jacob mourant à ses douze fils sont en vers, il existe d'autres prophéties plus nombreuses qui entrent dans le tissu de la narration et en revêtent la forme simple et naïve. C'est l'opposé de cet enthousiasme extravagant par lequel on prétend expliquer les pre-

mières manifestations de l'esprit prophétique dans la Bible.

Démentie par le caractère des personnages que nous lui opposons, l'interprétation rationaliste l'est aussi par la nature de leurs prophéties. Abraham comptera des rois dans sa race. Elle se multipliera comme le sable de la mer et comme les étoiles du firmament. La terre de Chanaan qu'il parcourt aujourd'hui en pèlerin, où il dresse des autels, creuse des puits et acquiert à prix d'argent une grotte sépulcrale, cette terre sera le patrimoine de ses enfants : ils en seront les maîtres après en avoir chassé les habitants voués à l'anathème; mais de rudes épreuves les attendent dans l'intervalle, et il faudra qu'ils subissent en Égypte quatre siècles de servitude. Ces oracles sont assez clairs pour se passer d'interprète; il n'y a pas deux manières de les entendre. Rentraient-ils dans le domaine de la *présagition* naturelle? Que notre aventureux critique se souvienne donc de sa promesse. Qu'il les ramène, s'il le peut, « aux conditions et aux lois de l'histoire positive. » Qu'il « rende compte de ce qu'ils ont eu de plus capable d'émerveiller les vieux âges ! » Il se gardera de l'essayer. Il sait que le nœud tient bon, et si vous le pressez, il fera comme Alexandre : désespérant de le défaire, il le tranchera d'un coup d'épée. Ces oracles, dira-t-il, ont été fabriqués après coup. Tel est le génie de l'erreur. Elle se

transforme, et vous échappe des mains, comme Protée. Poursuivie sur un terrain, elle glisse, et se retranche sur un autre.

II.

La plus brillante période de l'histoire d'Israël commence à David, et c'est aussi de là que nous pouvons commencer à compter le plein jour de la prophétie. M. Réville l'étend jusqu'à la fin de la captivité de Babylone, et jusqu'à l'édit de Cyrus qui accordait le retour et la liberté aux exilés. C'est donc une durée de 500 ans, pendant lesquels les prophètes jouent un rôle brillant, et exercent une influence extraordinaire tant dans l'ordre politique que dans l'ordre religieux. Ce qu'en dit l'écrivain de la *Revue des Deux Mondes* peut se résumer en cinq ou six points.

1° Ils sont les plus fermes soutiens, et les plus ardents prédicateurs du monothéisme. Mais « ici, comme partout, la loi de continuité se révèle au regard attentif. Au VIII^e^ siècle (avant notre ère), le devoir d'adorer exclusivement l'invisible Jéhovah est rigoureusement prêché; mais on n'irait pas encore jusqu'à nier l'existence ni même le pouvoir d'autres divinités. Au VI^e^, les prophètes de la cap-

tivité babylonienne professent un monothéisme absolu » (p. 835).

2° « Ce développement religieux a son contre-coup dans le progrès de l'idée morale. Longtemps dominés par le vieux point de vue sémitique de la rétribution, par l'idée fixe que tout malheur public ou privé est la punition d'une faute antérieure, » ils se dépouillent enfin de cet étroit préjugé. L'un d'entre eux « chante, dans des vers d'une douceur et d'une résignation ineffables, l'auguste loi qui veut que le juste souffre au milieu des injustes, et achète au prix de ses souffrances le droit de leur faire du bien. C'est encore là un de ces sommets du prophétisme que dore déjà le soleil encore lointain de la vérité évangélique » (p. 836).

3° Les prophètes « donnent un corps à l'attente d'un Messie, d'un roi divin, etc... Sous plusieurs rapports, ils ont vu étonnamment juste et loin... Toute réserve faite sur les erreurs de détail,... ils ont été vraiment les premiers *voyants* de l'antiquité » (p. 340).

4° Ils ont créé toute une littérature,... et quand la lyre prophétique eut perdu quelque chose de sa première fraîcheur, dans les derniers temps, jamais pourtant elle ne chanta d'aussi hautes idées (p. 345).

5° « La plus vigoureuse opposition au formalisme est (aux yeux du pasteur des ouailles wallonnes de

Rotterdam) un de leurs plus grands mérites. A chaque instant, leur prédication sous ce rapport est antisacerdotale, et, dans leur mépris des œuvres de dévotion, ils préparent de loin le spiritualisme du sermon de la montagne » (p. 835).

6° Les prophètes eurent aussi une influence considérable dans l'ordre politique. Non-seulement ils résistèrent aux rois impies et les menacèrent au nom de Dieu, non-seulement ils eurent la principale part à la réforme religieuse introduite de temps en temps par les bons princes, mais ils se mêlèrent de leurs relations au dehors, et presque toujours pour les condamner. « Ils furent d'avance et en principe opposés aux alliances étrangères. Elles leur paraissaient inspirées par une défiance impie, et compromettantes pour la pureté du monothéisme » (p. 813). « Toutefois, quand vinrent les jours de Nabuchodonosor, Jérémie, le grand prophète de cette époque, dissuada de lui résister. Il conseilla de courber la tête, d'accepter l'épreuve (ou, pour mieux dire, le châtiment) inévitable, et d'attendre patiemment des jours meilleurs » (*ibid.*). Cette politique a l'approbation de M. Réville. Il blâme les rois des intimes relations qu'ils nouaient tantôt avec l'Égypte et tantôt avec l'Assyrie ou la Chaldée. « A prendre les choses dans leur ensemble, on peut dire que le malheur des rois et du peuple d'Israël a été précisément de se laisser éblouir par

une politique opposée à celle que leur conseillaient les nâbis. »

Il y a du vrai dans cet exposé, et c'est un plaisir pour moi de le reconnaître. Mais le vrai y est mêlé de tant d'erreurs et d'erreurs si dangereuses qu'il importe extrêmement d'en faire le discernement.

Et d'abord en ce qui touche au monothéisme, personne ne niera que l'influence des prophètes n'ait eu la meilleure part à sa conservation dans Israël. Ils l'ont soutenu et prêché non-seulement par la parole, mais souvent aussi par la voix du sang : ils en ont été les martyrs. Cette lutte longue, vigoureuse, opiniâtre, était nécessaire pour triompher de la pente non moins opiniâtre qui entraînait le peuple et les grands vers les cultes polythéistes, idolâtriques et voluptueux des nations voisines. Se persuader que les Hébreux, ou même, comme on l'a dit de nos jours avec un certain fracas, les Sémites en général, ont été monothéistes par une fatalité de race, par un entraînement naturel irrésistible, étant nés stationnaires, et voués à la contemplation de l'Un, tandis que les enfants de Japhet étaient poussés au polythéisme et au progrès par une conception, également irrésistible, de l'être sous sa forme multiple et variée; c'est se perdre dans un paradoxe aussi contraire à la raison qu'à l'histoire. Le trop fidèle écho de M. Renan a bien fait de varier la note en cet endroit. Je lui accorde-

rai même que la religion des Hébreux s'est développée de siècle en siècle, et qu'elle a été progressive jusqu'à Jésus-Christ. Bien plus, j'affirme, l'histoire et les textes sacrés à la main, que ce développement est tel qu'on ne l'expliquera jamais sans recourir à une série continue de révélations surnaturelles et divines. Mais se développer n'est pas changer. L'arbre garde sa nature et l'homme reste le même en croissant. Ce n'est pas ainsi que l'entend M. Réville. A l'en croire, les patriarches, Moïse, David, Isaïe et leurs contemporains n'étaient pas monothéistes, mais monolâtres. Ils n'adoraient qu'un seul Dieu domestique ou national, croyaient ce Dieu supérieur en puissance à tous les autres, mais sans nier le moins du monde l'existence des dieux étrangers. La jalousie de leur Dieu était pour eux l'unique obstacle à l'adoration de divinités rivales. Réduite à ces limites, leur religion n'a rien qui la distingue essentiellement de toute autre. Tous les peuples sémites, disons mieux, tous les peuples du monde, se flattaient volontiers de la pensée que leurs dieux étaient les plus puissants de tous.

C'en est fait de la religion mosaïque et de la religion chrétienne, si cette erreur grossière a été celle de Moïse, et si elle dépare encore tant d'écrits que nous vénérons comme la parole de Dieu.

Mais non, il n'en est pas ainsi, et dans un siècle

moins étranger que le nôtre à la science sacrée, cette opinion de fantaisie n'aurait pas osé se produire.

Partout dans la Bible Jéhovah est appelé le créateur du ciel et de la terre. Tout est soumis à sa puissance, tout est réglé par sa sagesse ; et non-seulement il ordonne tout, met l'harmonie et la beauté dans l'univers, mais il a commencé par tirer du néant les premiers éléments des corps. Toute autre interprétation du premier verset de la Genèse est insoutenable. Ce n'est pas sans intention que Moïse se sert en cet endroit du verbe « bara, ברא, » et l'oppose aux autres verbes employés dans la suite du récit, avec le sens de « faire, façonner, former. » Le premier terme dit quelque chose de plus. Dans l'usage constant de la langue il marque une opération plus divine, plus radicale, plus créatrice que les autres. Dans la circonstance présente, il ne s'en distinguerait pas, s'il n'exprimait l'idée d'une création proprement dite [1]. En s'élevant ainsi à l'idée de la création, l'auteur sacré met un abîme entre lui et tout ce que nous connaissons d'ailleurs des doctrines tant religieuses que philosophiques

1. Le verbe « bara » ne reparaît dans le récit qu'au ℣. 21, où il s'agit d'êtres doués d'une *âme vivante*, par conséquent d'une véritable création, et au ch. II, ℣ 4, où il désigne l'œuvre de la création considérée dans son ensemble, en tant qu'elle comprend aussi l'organisation des êtres. Ici, comme partout ailleurs dans la Bible, le verbe « bara » a Dieu pour sujet. Jamais il ne se dit de l'action de l'homme.

de l'antiquité. Et la suite répond merveilleusement à ce début. Le ciel avec les astres qui y brillent, le soleil que toutes les mythologies finissent par confondre avec le plus grand des dieux, la terre nourricière des hommes, la mer avec ses profondeurs, tout ce que l'imagination populaire a jamais déifié, est l'œuvre de Jéhovah, et l'homme, plus grand que tous ces prétendus dieux, se dégrade en leur prodiguant ses hommages. Où le polythéisme pourra-t-il se réfugier encore? Quel abri reste-t-il au panthéisme qui confond le créateur et la créature? Le dualisme n'y est pas moins énergiquement condamné. Dieu voit chacun de ses ouvrages, et le marque du sceau de son approbation : « Et vidit Deus lucem quod esset bona, » et ainsi de suite à chacun des jours. Puis, quand tout est fait et que le Créateur considère ses œuvres dans leur admirable concert, il les trouve parfaitement belles : « Et vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona. » Jamais on ne me persuadera que cette idée soit ainsi mise en saillie dans un autre but que celui de préparer l'histoire de la chute, et de l'origine du mal. Le mal n'est que la négation du bien; il est le produit non de la puissance, mais de la faiblesse ; sa cause est tout entière dans la défaillance de l'activité libre, qui se déprave par l'abus même de sa liberté. C'est le sujet du chapitre III, lié essentiellement aux deux qui le précèdent.

Ces récits de la Genèse, étudiés ainsi dans leur étroite connexité, offrent une admirable perspective, et servent de frontispice au monument élevé par Moïse à la gloire du Dieu unique [1]. Ils préparent l'âme à accueillir ces paroles solennelles descendues du Sinaï, et placées au point central du Pentateuque : « Écoute, Israël : le Seigneur ton Dieu est un Dieu unique ; tu n'auras point d'autre Dieu devant moi. » (Exod., xx, 2 et 3.) Et ce centre à son tour, ce décalogue auquel tout aboutit comme à un sanctuaire, a son couronnement dans la dernière partie du Pentateuque, dans le Deutéronome qui est la préface de l'Évangile. Là le saint législateur, pressentant sa mort prochaine, fait entendre le chant du cygne. Là l'historien véridique du passé, le législateur intègre des temps présents, devient l'orateur le plus véhément, le plus persuasif, le plus pathétique, en développant moins la lettre que

1. Il faut en tirer encore une autre conséquence très-importante, que je me contente d'indiquer en note, parce qu'elle est étrangère à mon sujet. On a fait grand bruit de la distinction des fragments *élohistes* et des textes *jéhovistes* du Pentateuque. On désigne ainsi les séries de chapitres ou de versets où Dieu est désigné par le mot Elohim ou par le nom de Jéhovah. On prétend y trouver la preuve d'une compilation postérieure à Moïse, où deux documents principaux auraient été maladroitement mêlés ensemble, sans compter d'autres documents accessoires dont chacun multiplie le nombre à son gré. La seule étude des trois premiers chapitres sape tout cet échafaudage par sa base. Jamais on ne vit une conception plus ferme et plus *une*. Or, au I^er^ chapitre, Dieu est appelé Elohim; au II^e^, il est appelé Jéhovah-Elohim; au III^e^, il est simplement nommé Jéhovah. Ces diversités d'appellations n'ont donc point la valeur qu'on leur attribue.

l'esprit de ses lois, et conviant son peuple à la pratique de la morale la plus pure, des sentiments les plus délicats et des plus nobles actions. Vous diriez le testament d'un père plein de tendresse pour ses enfants, mais pour qui les droits de Dieu gardent toujours le premier rang. La touche de Moïse m'y paraît si fortement marquée, que je n'ai jamais compris ce goût faux et bâtard qui voudrait découronner son œuvre, et, sous prétexte d'une variation de ton commandée par la différence des sujets, attribuer à tout autre cet indispensable complément de l'ensemble.

Je ne sors point de mon sujet, en traitant ces matières. Il était bon d'esquisser au moins à grands traits le plan du Pentateuque, où tout vit d'une seule pensée et d'un sentiment unique, où la doctrine du monothéisme coule à pleins bords, sans que le nom de Moïse en puisse être séparé.

S'il fallait passer en revue la suite de l'histoire, j'irais de la création au déluge, et je demanderais si ce Dieu qui ouvre les cataractes du ciel et les sources du grand abîme pour répandre les eaux sur la terre ne ressemble pas au Dieu suprême et universel. Celui qui tire Abraham de la Chaldée, qui regarde comme des offenses personnelles les crimes des Chananéens, et se dispose à les punir, qui verse sur Sodome une pluie de feu, qui frappe l'Égypte de dix plaies et engloutit dans les flots l'armée de

Pharaon, laisse-t-il à d'autres dieux une retraite où se cacher? Et pourquoi donc est-il deux fois appelé par Moïse « le Dieu qui donne l'âme et la vie à tout ce qui respire, *Deus spirituum omnis carnis?* » (Nomb., XVI, 22 ; XXVII, 16.) Est-ce une interpolation récente? Mais qui jamais a douté qu'au sentiment des Juifs tous les hommes ne soient sortis d'Adam, et Adam des mains de Dieu? Si c'est Jéhovah qui a donné la vie à tous et affermi la terre sous leurs pas, où sont-ils ces autres dieux qui oseraient lui disputer son héritage et se partager entre eux les nations?

Deux fois encore les dieux des nations sont appelés dans le Lévitique « de vaines idoles. אלילים » (Lévit., XIX, 4; XXVI, 1), et ce terme de mépris se perpétue dans la langue. Au psaume XXXI, qui porte en tête le nom de David, sans qu'on ait le droit de suspecter ce titre, ces dieux sont appelés « un souffle de vanité, » et le cantique de Jonas, que la critique hostile rejette sans preuve, répète la même expression. Isaïe ne parle pas avec un moindre dédain des idoles, non-seulement dans ses derniers chapitres, que M. Réville lui conteste, et dont nous réservons l'examen à un autre temps, mais dans des passages qu'on ne lui dispute pas. Qu'on relise le ch. II, et cette formidable annonce des derniers jours où Jéhovah exercera son jugement sur toute hauteur superbe, et l'humiliera, sur tous les cèdres

du Liban et les chênes de Basan, sur les montagnes et les collines, les tours et les fortes murailles, sur les vaisseaux de Tharsis, et sur tout ce qui brille aux yeux. L'arrogance de l'homme sera abaissée, son orgueil sera dompté, et Dieu seul sera grand en ce jour, et les idoles seront mises en poussière... En ce jour-là chacun rejettera les idoles [1] d'or et d'argent qu'il s'était faites pour les adorer; (il les abandonnera) aux taupes et aux chauves-souris. (Isaïe, II, 11-20.) Donc Jéhovah seul est au commencement des choses, Jéhovah seul est à la fin du temps, et tous les autres dieux ne sont rien : voilà la pensée des prophètes depuis Moïse jusqu'à Isaïe. La doctrine du pur monothéisme n'est pas inculquée avec plus de force dans les temps postérieurs, où toutefois on ne la conteste plus.

Si, parallèlement à ce point de vue, il s'en présente un autre où les dieux des nations sont des démons : « *omnes dii gentium dæmonia* »; ce nouvel aspect de la question ne détruit pas le premier; ces deux aspects ont subsisté simultanément et dans tous les temps. Ils s'accordent si bien ensemble que saint Paul ne les sépare point dans son épître aux Corinthiens : « Quoi donc? se demande-t-il, à propos des viandes offertes aux idoles, est-ce que l'idole est quelque chose? Non, mais ce que les

1. Littér. les vanités, les riens : אֱלִילִים. C'est le mot que nous avons déjà remarqué dans le Lévitique.

nations immolent, c'est aux démons et non à Dieu qu'ils l'immolent. » (I Cor., XI, 19, 20.)

Il n'y a pas jusqu'à l'idole de Béthel, jusqu'aux veaux d'or dressés par Jéroboam pour perpétuer le schisme des dix tribus, que les prophètes n'aient enveloppés dans le même anathème. M. Réville observe assez inutilement (p. 835) qu'on ne trouve rien dans l'histoire d'Élie ni d'Élisée « qui condamne ce culte, *monothéiste* à sa manière. » Ni Élie ni Élisée n'ont laissé d'écrits, et il suffit d'ailleurs qu'ils aient réprouvé sans distinction toute espèce d'idolâtrie. Mais si l'on exige un texte spécialement dirigé contre l'encens sacrilége brûlé sur l'autel du veau d'or, on le trouvera dans Osée, contemporain d'Isaïe. Ce prétendu dieu « n'en est pas un, dit-il, c'est un ouvrage des hommes, et il sera mis en pièces. Déjà il s'en exhale une odeur putride (נבח) comme d'un cadavre. » (Osée, VIII, 5, 6.)

Il sera donc mieux de ne plus parler de monolâtrie, et de laisser cette chimère à l'Allemagne, qui lui a donné le jour.

III.

Si le progrès ne s'est pas fait sur la question du monothéisme, ce n'est pas non plus dans la notion

de la providence et de la dispensation des biens et des maux qu'il le faut chercher. Pour affermir la foi à ses jugements futurs, Dieu avait voulu que l'économie mosaïque offrît à tous les peuples et à tous les siècles une image sensible de cette justice rigoureuse qu'il exercera au dernier jour sur tous les hommes. Il s'était engagé à combler de prospérités temporelles son peuple fidèle à sa loi, à le frapper au contraire de fléaux terribles quand il lui serait rebelle. Cet ordre de providence regardait moins les individus que le corps de la nation, et il s'est vérifié pendant quinze cents ans avec un éclat dont M. Réville est le témoin involontaire. N'a-t-il pas avoué que le malheur d'Israël a été de suivre une politique opposée à celle que conseillaient les prophètes ? Eh bien ! ces conseils des prophètes leur étaient suggérés non par une sagacité humaine, mais par une confiance sans bornes dans la parole de celui qui les envoyait. Je n'aurai pas de peine à le montrer quand il sera temps. Si donc les règnes les plus heureux ont été ceux où les prophètes ont été le mieux écoutés, il le faut attribuer non aux causes naturelles, mais à une disposition de Dieu qui accomplissait ainsi ses promesses.

Quant aux individus, ils ne pouvaient se soustraire entièrement aux désastres communs. Mais le Seigneur adoucissait au moins la peine de ceux qui lui restaient fidèles : nous en avons un exemple

mémorable dans Baruch, le fidèle disciple de Jérémie. Un jour qu'il écrivait sous la dictée de son maître de terribles menaces, il fut saisi de crainte pour lui-même, et se mit à se lamenter tout haut de son malheureux sort. « Quoi donc! lui dit le prophète de la part de Dieu, dans cette désolation universelle, tu cherches pour toi de grands biens. Contente-toi de moins : je te donne la vie sauve, en quelque lieu que tu ailles. » (Jérém., xxv.)

Même l'histoire de Job, ce type du juste accablé par l'infortune, n'a rien de contraire à cette providence spéciale dont je parle. Car, outre que Job, étranger à la race d'Israël, n'avait point ces promesses particulières faites au seul peuple de Moïse, il faut se rappeler le dénoûment du drame. Job après son épreuve reçoit le double de tous les biens qu'il avait perdus. Tous ses amis et tous ses proches lui apportent des consolations et des présents. Avec d'innombrables troupeaux, qui font la principale richesse des nomades, il a sept fils, et trois filles d'une incomparable beauté. Il prolonge sa vie au delà des bornes ordinaires, goûte une prospérité sans mélange de cent quarante ans, voit sa race s'étendre jusqu'à la quatrième génération, et meurt doucement dans la plénitude de son âge.

La même remarque s'applique à Tobie. J'en parle avec assurance, même à ceux qui, depuis le XVI^e^ siècle, ont rejeté son livre du canon ; car il me suf-

fit qu'ils y voient une peinture de mœurs et un reflet des idées dominantes parmi les pieux Israélites. Tobie est, après Job, le plus célèbre exemple de patience dans l'Ancien Testament. Il réunit d'ailleurs à un haut degré toutes les vertus domestiques, la probité portée jusqu'au scrupule, la tendresse pour ses proches, la miséricorde pour ceux qui souffrent, la libéralité envers les pauvres. Autour de ce personnage principal s'en groupent d'autres qui, par leurs qualités diverses, par les défauts même qu'ils y mêlent, jettent une grande variété dans le tableau et un charme inexprimable sur cet intérieur de famille. M. Réville pouvait contempler là « le juste souffrant au milieu des injustes, et achetant, au prix de ses souffrances, le droit de leur faire du bien. » Cependant la Providence ne se dément pas, et le dénoûment est toujours le même : Tobie recouvre la vue qu'il avait perdue ; il rentre en possession de tous ses biens, jouit de la société d'un fils qui lui donne une postérité nombreuse et fait le charme de ses vieux jours. La bénédiction du ciel s'étend même sur tous ceux qui lui sont unis par le sang. Les promesses de la loi ont ici un accomplissement littéral et parfait.

Toutefois, je le répète, ces promesses à l'égard des Israélites pris individuellement n'étaient pas absolues, et la plupart des prophètes pourraient

être cités comme d'illustres exceptions à cette règle, puisqu'ils ont été persécutés jusqu'à la mort. Ils ont acheté à ce prix la consolation d'être utiles à leurs frères. L'historien critique du prophétisme pouvait encore invoquer leur exemple. Mais, à cette marche si droite, il en préfère une tortueuse et qui le conduit au précipice. Il s'empare d'un texte d'Isaïe (ch. LIII), et en fait honneur à un anonyme plus moderne; première faute. De plus, il en détourne complétement le sens; seconde faute plus grave que la première. Le texte d'Isaïe ne dit pas qu'un juste souffre *au milieu* des impies, mais *pour* les impies, et non-seulement qu'il *souffre* mais qu'il *meurt* pour l'expiation de leurs péchés; que par sa mort il les réconcilie avec le ciel, devient le chef d'un peuple nouveau et l'exécuteur des grands desseins conçus dans le secret de Dieu : « Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum, et voluntas Domini in manu ejus dirigetur. » L'hébreu porte, avec une légère différence : « S'il donne son âme (ou sa vie) en hostie d'expiation, il verra une postérité, il prolongera ses jours, et la volonté de Dieu prospérera entre ses mains. » Dans cette version que je fais aussi littérale que possible, l'idée de l'immolation et de la résurrection du Rédempteur ressort beaucoup mieux. C'est à lui seul que ces mots et tout l'ensemble du passage peuvent être rapportés. Qu'en dit l'exégète malavisé?

Dans son ardeur immodérée, il efface d'un trait toutes les versions anciennes, tant des juifs que des chrétiens, comme inspirées par une *idée préconçue*, et en préconise une autre toute récente, « plus littérale et plus claire, » où l'idée messianique ne paraît plus [1]. Vous effacez aujourd'hui le Christ de la Bible ; demain vous en effacerez Dieu. Nous verrons ce progrès de la critique. Mais, s'il plaît à Dieu, cette critique sans pudeur ne nous imposera pas. Puisqu'on nous y contraint, nous discuterons prochainement la compétence de celui qui signe de telles approbations, et la mesure de sa science hébraïque.

Toute souffrance en ce monde est ou un châtiment ou une épreuve. La raison le démontre et l'enseignement des Écritures y est conforme, bien que les prophètes, par la nature même de l'institution mosaïque, et par le caractère de leur mission, aient dû insister principalement sur l'idée de châtiment. Il était réservé au christianisme, fondé sur le sacrifice expiatoire du Fils de Dieu, de mettre en pleine lumière le dogme de la communion des saints, et de la réversibilité des peines volontairement acceptées par l'innocent pour le salut des coupables. C'est une doctrine cachée qui ne s'ex-

1. N° du 1er juillet, p. 175. La version ainsi recommandée a pour titre : *La sainte Bible*, traduction nouvelle d'après les textes hébreu et grec, par une réunion de pasteurs et de ministres des deux Églises protestantes de France.

plique bien que par l'unité du corps mystique de Jésus-Christ, et la correspondance étroite qui en unit tous les membres au chef. Si donc les prophètes ont entrevu cette vérité, ils l'ont aperçue en Jésus-Christ et l'ont annoncée comme l'une des gloires les plus pures de son règne. Voilà comment le prophétisme se transformait en une prédication religieuse et morale, sans perdre son caractère essentiel, sans cesser d'embrasser l'avenir d'un regard chaque jour plus ferme et plus vaste.

IV.

M. Réville n'ose lui ôter cette pénétration dans l'avenir, bien qu'il l'atténue et l'efface à moitié. Il lui laisse une assez large part de sagacité et de divination pour s'en étonner le premier, et convient que l'antiquité n'offre rien de comparable à cette merveille. Merveille en effet qui a frappé les plus beaux génies dans les siècles les plus éclairés, et les a conduits à la foi, ou affermis dans leur croyance déjà formée.

Je ne puis ni développer les preuves de la lumière prophétique que Dieu communiquait à ses envoyés, ni supprimer entièrement la réponse aux sophismes par lesquels on tâche de l'obscurcir.

Laissant donc le détail des prophéties qui exigerait une discussion trop longue, je constaterai du moins un petit nombre de traits généraux, capables de frapper les esprits les plus soupçonneux et les plus difficiles.

1° A l'époque où parut Jésus-Christ, les Juifs attendaient un roi divin, prêtre et prophète tout ensemble, qui devait clore l'ère des prophètes, étendre à tout l'univers la connaissance et la religion de Jéhovah, abattre les idoles, et opérer ainsi par sa prédication la plus immense révolution qui se fût jamais produite dans le monde.

2° Ils tenaient pour certain que ce roi Messie naîtrait à Bethléem, de la race de David. Jamais ils n'auraient consenti à honorer de ce titre le plus brillant monarque étranger à cette famille, et l'erreur de la foule ignorante, qui prenait Jésus pour un Galiléen de naissance, retint, malgré l'éclat de ses miracles, un grand nombre de gens tout prêts à le saluer comme le Messie.

3° Ils attendaient de leur Messie de grands et signalés miracles. Interrogé sur sa qualité de Messie par des envoyés de Jean Baptiste, Jésus prit pour les convaincre l'argument le plus court et le plus péremptoire, en opérant sous leurs yeux tous les miracles qui, d'après Isaïe, devaient servir à le reconnaître.

4° Tout l'éclat et toute la gloire dont les Juifs en-

vironnaient l'idéal de leur Messie, ne purent jamais leur faire oublier ses souffrances et sa qualité de victime. Ce fait, attesté par la prédication de Jean-Baptiste, quand il montre en Jésus l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, l'est aussi par les écrivains juifs d'un âge postérieur. Pressés par la controverse avec les chrétiens, ils n'ont rien su de mieux pour éluder la force de l'interprétation littérale et traditionnelle des textes, que de distinguer deux Messies : l'un rassasié d'opprobres et voué à la mort, l'autre glorieux et immortel. Plusieurs, dit-on, consentiraient encore aujourd'hui à voir dans Jésus le premier de ces deux Messies. Ce faux-fuyant, inconnu de leurs pères, prouve au moins que les souffrances du Messie sont très-nettement annoncées par les prophètes.

5° Les Juifs n'attendaient qu'au temps du Messie leur complet affranchissement, dont la délivrance opérée par Cyrus leur offrait à peine une pâle image [1]. Ils croyaient que cet affranchissement regardait seulement le petit nombre, et que les autres seraient rejetés pour cause d'indignité. « Le peuple, dit M. Réville en citant Isaïe, serait aveugle et sourd, serait puni de son endurcissement par d'affreuses calamités, et serait même totalement

1. Entre les preuves que j'en pourrais donner, je me borne à citer la prière de l'auteur de l'*Ecclésiastique*, ch. XXXVI. Le ℣ 13 est ainsi conçu : « Congrega omnes tribus Jacob, etc. »

détruit à l'exception d'un « reste, » d'une racine impérissable qui fleurirait de nouveau dans des temps meilleurs. Cette idée du « reste d'Israël » qui ne peut périr est un des thèmes les plus fréquents de la prédication prophétique » (p. 149). Saint Paul, si versé dans les traditions exégétiques des docteurs juifs, a développé avec beaucoup de force ce point de doctrine dans son épître aux Romains, et tous les livres rabbiniques en ont conservé la mémoire dans ce qu'ils appellent « les douleurs de l'enfantement du Messie, » non de sa personne, mais de son règne.

Qu'on pèse attentivement ces données. Il y a dans ces espérances, dans cette foi de tout un peuple à un tel avenir, un fait inexplicable à la raison. Quoi! ce peuple resserré entre deux grands empires, toujours préoccupé du soin de sa défense et impuissant à repousser la servitude, écrasé sous la main des rois d'Assur ou sous les coursiers des Pharaons, se serait obstiné à attendre pour lui-même l'empire du monde! Il se serait cru assez fort, non-seulement pour s'assujettir et Nivive, et Babylone, et Memphis, mais encore pour arracher à leurs superstitions l'Égypte, enflée de sa sagesse antique, et la Chaldée, mère de l'astrologie, et la Perse, fière de son Zoroastre!

Et cette grande révolution sociale et religieuse, il l'aurait attendue du sacrifice, des opprobres et

de la mort sanglante de son auteur. « Il y aurait tout un livre à faire, dit M. Réville (p. 837), sur les variations de l'attente messianique. Tantôt les peuples étrangers doivent disparaître, tantôt ils seront conquis les armes à la main, tantôt ils se soumettront volontairement aux Israélites. » L'écrivain superficiel ne s'étonne pas de ces variations, qu'il appelle des fantaisies individuelles. Il ne songe pas que ces prétendus rêves ont captivé tout un peuple, et que ce peuple n'était pas fou. Si quelqu'un connaît dans l'histoire du genre humain un autre exemple d'une nation soumise à de semblables hallucinations, je le prierai en grâce de la nommer.

Là n'est pas cependant le côté le plus merveilleux de la question. Ce qui est vraiment incroyable, et où le bras de Dieu se manifeste, c'est la réalisation de toutes ces espérances, quelque insensées et contradictoires qu'elles parussent. Jésus est venu au temps précis où le Messie était attendu. Il est né d'un fils de David [1], à Bethléem. Ses miracles ont eu assez d'éclat pour que ceux-là mêmes qui l'ont crucifié n'aient pas essayé de le nier, et qu'ils aient mieux aimé en faire honneur à la magie, à je ne sais quel larcin du nom de Dieu dans le temple, en

1. Le doute émis par M. Renan sur cette origine de Jésus a soulevé la réprobation des hommes les plus avancés de l'Allemagne. Ils lui ont opposé non le témoignage des Évangiles, mais celui de saint Paul, plus authentique et plus incontestable à leurs yeux. C'est donc un point universellement reconnu.

un mot aux fictions les plus ridicules. Jésus meurt sur la croix du supplice des esclaves, et son sépulcre devient le rendez-vous des nations. C'est à ce Juif, à ses apôtres et aux premiers évangélistes sortis du judaïsme, que les peuples étrangers se soumettent. C'est pour honorer la mémoire d'un batelier que Rome, la maîtresse des nations, a dressé le plus beau, le plus vaste temple de l'univers, et que tout récemment encore l'Orient et l'Occident s'y faisaient représenter par ce qu'ils ont de plus auguste. Des Juifs ont remporté cette victoire, et conquis l'univers sans autres armes que la douceur et le sang des martyrs auxquels ils avaient persuadé de marcher sur leurs traces. L'oracle du Sauveur, qui résumait ceux des prophètes, s'est accompli à la lettre : « Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre. »

Mais la conquête à main armée?... O vous, que cet oracle déconcerte, vous ignorez donc que le Christ a des soldats de plus d'une sorte. Il a des apôtres qui portent au loin sa parole et sa croix; il a aussi des serviteurs qui l'ignorent, mais dont il arme le bras pour l'exécution de ses vengeances. N'est-ce pas lui qui, sous l'image d'un pasteur, appelle d'un coup de sifflet le moucheron des bords du Nil et l'abeille des rives du Tigre pour châtier l'ingratitude d'Israël? Nabuchodonosor, et Cyrus, et Alexandre, sont appelés dans l'Écriture ses minis-

tres et les généraux de ses armées. Eh bien! quand, au premier siècle, Jérusalem fut, par ses intrigues, le centre de la conspiration antichrétienne, le Christ accomplit contre elle sa menace, l'écrasa sous le poids énorme de la puissance romaine, et convertit la Judée en un vaste sépulcre. Il sauva seulement ce petit reste dont avait parlé Isaïe, et dont il forma le noyau de son Église. Plus tard, quand Rome se fut soûlée du sang des martyrs, il prit par la main ces farouches conquérants du Nord qui y portèrent le fer et la flamme. Il promena leur torrent dévastateur dans toutes les provinces de l'empire, puis les y fixa, et, les adoucissant par sa croix, en fit le principal élément des monarchies chrétiennes. Quiconque voudra lire le chapitre XVII^e^ de l'Apocalypse de saint Jean y trouvera ces choses décrites à l'avance, en un temps où Rome était au plus haut point de sa gloire, où des temples étaient érigés en son honneur, où son éternelle jeunesse était crue comme un dogme sacré. Et saint Jean n'a fait que réunir, ordonner, étendre et préciser les prophéties plus anciennes de Zacharie, de Daniel, d'Isaïe et de plusieurs autres. Ni les plus habiles politiques, ni les hommes à tempérament nerveux, ni les agents ni les victimes de tout ce qui s'appelle mesmérisme, magnétisme, spiritisme ou magie, ne donneront au monde un tel spectacle.

Ainsi la synagogue est rejetée, les nations accourent en foule ; elles sont converties par la parole ; elles sont broyées sous le pressoir, elles disparaissent de la scène pour faire place à d'autres peuples et à d'autres mœurs : tous ces traits, pour lesquels on oppose les prophètes les uns aux autres, s'harmonisent en Jésus-Christ et se fondent les uns dans les autres. Le Christ triomphe par ses charmes et par ses divins attraits : « Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna. » Mais aussi il perce de ses traits aigus ceux qui lui résistent : « Sagittæ potentis acutæ... in corda inimicorum regis. » Il brise les nations avec une verge de fer, et il associe ses saints à ce déploiement de sa justice : « Qui vicerit, faciam illum sedere mecum in throno meo ; dabo illi potestatem super gentes, et reget eas in virga ferrea, et tanquam vas figuli confringentur. » (Apocal., III, 21 ; II, 17.)

Je ne fais point d'arbitraire : je suis pas à pas les aveux de celui qui nous accuse, et je me borne à lui montrer, l'histoire en main, l'éclatante et miraculeuse réalisation de ces « espérances dorées » dont il se moque.

Forcé dans ce retranchement, il se fortifie dans un autre. Il se rejette sur les prophéties particulières, qui n'ont aucun rapport direct au Messie, et regardent des événements plus rapprochés. Ces prophéties se comptent par centaines dans la Bible,

et les plus ardents rationalistes avouent que la plupart s'accordent avec les faits. Le seul point qui les divise est d'expliquer la cause de cet accord. Ceux-ci la cherchent dans un degré de prévoyance extraordinaire, ceux-là dans l'hypothèse d'oracles fabriqués après coup. M. Réville vient d'enrichir leur arsenal d'une supposition de plus. Il « présume que les prédictions trop visiblement démenties par les faits ne nous ont pas été transmises » (p. 839). C'est vrai dans un sens. Chaque siècle eut ses prophètes de mensonge, et le nom de la plupart a péri avec leurs prédictions. L'événement en décidait. Pris en flagrant délit d'imposture, ils étaient condamnés à la lapidation. Quelques-uns sans doute échappèrent au châtiment, et jouirent d'une vogue momentanée. Ce fut l'effet de leur lâches artifices, de leur attention à flatter les passions des princes et de la multitude. Mais tels ne furent pas ceux dont nous vénérons la mémoire et les écrits. Le mérite de leurs œuvres, leur fermeté d'âme, leur désintéressement, leur noble caractère sont universellement loués. La haine des méchants épiait jusqu'à leurs moindres paroles. Ils étaient perdus, si leur bouche avait jamais trahi la vérité.

Voici pourtant, selon la critique, quelques prophéties illusoires qui sont venues jusqu'à nous. « Osée prédit que les Israélites seront déportés en masse en Égypte ; Ézéchiel affirme que Nébucad-

netzar (Nabuchodonosor) saccagera Tyr; les prophètes du temps de la captivité s'attendent à la destruction totale et prochaine de Babylone. Aucune de ces prédictions ne s'est accomplie » (p. 839).

Qu'on daigne écouter la réponse.

La mission principale des prophètes regardait le Messie, les épreuves et la gloire de son Église. Mais il était nécessaire que cet avenir lointain ne fût pas isolé, dans leurs oracles, d'autres événements plus rapprochés. Ces prédictions à courte échéance, si je puis ainsi parler, étaient leurs lettres de créance. C'est l'inverse qui est vrai par rapport à nous. Nous avons sous les yeux l'accomplissement des prophéties générales et à longues périodes. Nous y trouvons la preuve de l'inspiration qui les a dictées. Cette garantie nous suffit quant aux oracles particuliers, lors même que l'histoire imparfaitement inconnue des temps anciens n'en démontre pas la vérité. Serait-il surprenant qu'à la distance où nous sommes, un examen malveillant et minutieux découvrît dans cette masse de prédictions deux ou trois lignes difficiles à justifier? Et pourtant il est possible d'ôter à l'attaque cette dernière ressource.

Non, Osée n'a jamais prédit que les Israélites seraient *déportés en masse* en Égypte. Je lis même dans la Vulgate (XI, 5) : « Non revertetur in terram Ægypti, et Assur ipse rex ejus : quoniam noluerunt converti ; » et cette version est littérale. Il a plu à

quelques modernes de suppléer dans le texte une particule interrogative qui n'y est point marquée, et de traduire : « Nonne revertentur. » Je n'entamerai pas contre eux une discussion fort inutile. J'avoue qu'en d'autres endroits, Osée parle d'un retour en Égypte, mais jamais d'une *déportation en masse* dans ce pays. La déportation en masse regarde l'Assyrie. Elle ne peut être que l'œuvre du conquérant, et la conquête ne peut venir en même temps des deux pays qui se font la guerre : le prophète n'a pas pu joindre dans sa phrase deux membres grossièrement contradictoires. Si donc il parle d'un retour en Égypte, ou ce mot est pris dans un sens emblématique, comme en plusieurs autres lieux, pour marquer en général l'état de servitude, et par allusion aux temps anciens, ou bien le prophète n'a en vue que cette masse de fugitifs qui chercheront dans la vallée du Nil un asile contre les armes assyriennes, quand leur pays sera envahi et dévasté, comme déjà ils y cherchent une alliance et un secours qui ne leur servira de rien.

Nous n'avons aucun témoignage direct de la prise de Tyr par Nabuchodonosor. On n'en sera peu surpris, si l'on considère que ce prince, l'un des plus grands qui aient porté le sceptre en Asie, est à peine nommé dans les historiens grecs ou romains. Hérodote, le père de l'histoire, dont nous devions attendre les meilleurs renseignements sur ce règne, l'a

complétement ignoré. Mais à défaut de preuves directes, il y a un faisceau de présomptions et d'indices qui approchent fort de la certitude. Il devrait suffire que les Juifs aient admis dans leur canon une prophétie si célèbre, à une époque où le doute sur son accomplissement ne peut être supposé ; mais il existe d'ailleurs un fragment de Ménandre, l'historien national de Tyr, que Josèphe a cité dans un tout autre but et qui éclaircit singulièrement cette question. On voit que précisément à cette époque la royauté fut abolie à Tyr ; des juges y remplacèrent les rois, et se succédèrent avec une rapidité qui annonce ou des troubles intérieurs, ou un périlleux état de décadence. Quand les rois reparaissent, c'est à Babylone qu'on les va chercher, probablement parce qu'ils y étaient retenus en otage. C'est ainsi qu'au temps des Hérodes, les Juifs recevaient de Rome leurs rois et leurs tétrarques. A ces marques du terrible échec que la puissance de Tyr subit alors, se joint un trait emprunté à Mégasthène. Dans un style dont l'hyperbole recouvre apparemment quelque trace de vérité, il fait pénétrer jusqu'aux colonnes d'Hercule les armes victorieuses du monarque chaldéen. La seule explication plausible de ce mot exagéré, la voici : le maître de Tyr pouvait s'attribuer une domination au moins nominale sur les colonies qui relevaient de la métropole, et les colonies de Tyr, éparses sur tout le littoral

de la Méditerranée, s'étendaient jusqu'à Gadès. Nous arrivons à la même couclusion quand nous étudions l'histoire des temps postérieurs. Il n'est pas douteux que Tyr, avec toute la Phénicie, n'ait subi sans résistance le joug des Perses, quand ce peuple nouveau se fut substitué à la puissance des Chaldéens. Ces hardis insulaires étaient donc déjà assouplis à l'obéissance, et faisaient partie intégrante du vaste empire qui changeait simplement de maître. Ils ne recouvrèrent jamais leur indépendance, et se contentèrent si bien d'un rôle secondaire, que Sidon, leur ancienne rivale, reprit alors le premier rang parmi les villes phéniciennes. On en a la preuve dans le livre d'Esdras (III, 7). Les Juifs, au retour de l'exil, sous Cyrus, avaient besoin de cèdres pour la reconstruction de leur temple. Pour s'en procurer, ils s'adressèrent, dit le texte sacré, aux habitants de Sidon et de Tyr. L'ordre de nomination n'est pas indifférent en cet endroit.

Si donc nous lisons dans Ézéchiel que Dieu donne à Nabuchodonosor les trésors de l'Égypte, pour l'indemniser des fatigues endurées devant l'île phénicienne, il faut entendre avec saint Jérôme que les Tyriens, forcés dans leurs murailles, s'étaient enfuis sur des vaisseaux, emportant ailleurs leurs richesses, qu'ainsi les fruits de cette conquête avaient mal récompensé les travaux d'un siége de treize ans[1].

1. Ces arguments ont été développés dans plusieurs ouvrages publiés

Ce qu'objecte le censeur téméraire sur la ruine de Babylone, qui n'aurait pas été assez prompte à son gré, n'a pas plus de fondement. Quand Isaïe annonçait à Ézéchias que ses trésors seraient déportés à Babylone, mais seulement sous le règne de ses descendants, il savait fort bien que Babylone n'était pas menacée d'un si prompt désastre. L'objection a sa racine dans plusieurs faux supposés. Elle repose sur l'idée que ni les chapitres XIII^e^ et XIV^e^ d'Isaïe, ni le chapitre XXXIX^e^, ni les vingt-sept derniers chapitres

en Allemagne. V. HENGSTENBERG, *De rebus Tyriorum*. HÆVERNICK, commentaire sur Ézéchiel. DRECHSLER, sur Isaïe. Delitsch a résumé la question dans son commentaire sur Isaïe, publié l'an 1866, p. 267 et suiv. M. Réville semble du reste se rétracter dans son second article (1^er^ juillet, p. 161). Il y fait mention du « siége *finalement heureux* que le roi Nabucadnetsar dirigea contre Tyr. » Ézéchiel échappe donc à tout reproche. Mais pour n'avoir pas l'air de se dédire, le critique s'en prend à Isaïe, qui, 130 ans auparavant, avait déjà prédit la ruine de la capitale phénicienne. « Sur ce point, dit-il, son regard prophétique fut en défaut. Sargon eut l'humiliation d'assiéger inutilement la ville marchande pendant cinq ans;... il dut abandonner la partie » Deux mots suffiront à résoudre cette nouvelle difficulté : 1° Selon la plupart des interprètes, le siége prédit par Isaïe n'est pas celui de Sargon (ou de Salmanasar), mais celui de Nabuchodonosor. M. Delitsch soutient encore cette opinion, en s'appuyant sur le texte même; et M. Réville ne pourra jamais démontrer le contraire. 2° Il n'y a pas de preuves que le premier siége ait plus échoué que le second. Si le fragment de Ménandre conservé par Josèphe (Archéol., l. IX, c. XIV, 2) parle seulement du siége et non de la prise de la ville, il faut se rappeler que la suite du texte nous manque, et que Josèphe s'est borné à transcrire ce qui convenait à son but. Sargon dans ses monuments se glorifie plusieurs fois d'avoir soumis la Syrie et la Phénicie tout entières. Sennachérib, son fils, nomme également les rois de la Phénicie *entière* parmi ceux qui lui apportaient leurs tributs. Sargon marque même l'année où il commença le siége de Tyr; ce qu'il n'aurait pas fait sans doute, si ce siége s'était terminé à sa honte. Voy. les Inscriptions des Sargonides par M. J. Oppert, 1861, p. 19, 21, 30, 44.

ne sont authentiques. De plus, elle voudrait que Dieu mesurât le temps sur des proportions humaines. Comme si les mesures de l'espace et de la durée n'étaient pas essentiellement relatives; comme si des intervalles qui semblent longs à notre frêle existence n'étaient pas bien courts en face de son éternité. Cyrus ne renversa point Babylone, il est vrai, mais il porta à sa grandeur un coup mortel, et la décadence fut rapide. Étranger de race, de religion, de mœurs et de langage, il fixa ailleurs sa cour et le centre de son empire. Il n'en fallut pas davantage pour éloigner de Babylone cette immense population flottante qui jusqu'alors s'était renouvelée de jour en jour. Alexandre fit le reste en ouvrant au commerce, par la fondation d'Alexandrie, une voie plus commode et plus fréquentée. Ainsi délaissée, l'ancienne rivale de Ninive s'affaissa sous son propre poids, et se fondit comme la neige aux rayons du soleil. Elle aurait eu le même sort, quand même ses imprudentes révoltes n'auraient pas accéléré sa ruine. Exiger du prophète une précision plus grande, c'est méconnaître les lois du langage oriental, hardi, riche de poésie et d'images, tel qu'il convient aux invectives, aux menaces, aux annonces de l'avenir.

V

J'ai essayé de montrer dans les prophètes des hommes d'un monothéisme pur, d'une morale intègre, et d'une exactitude irréprochable dans leurs prédictions. Ce que j'aurai à en dire sous le point de vue littéraire trouvera sa place plus naturelle dans la justification des prophètes venus après l'exil. Il ne me reste donc plus qu'à les considérer dans leurs rapports avec le sacerdoce et avec l'ordre politique et civil.

La prétention d'opposer Isaïe et les prophètes en général à l'ordre sacerdotal est si bizarre, que je n'y vois rien de comparable, sinon peut-être l'antagonisme de doctrine et de tendance imaginé entre les deux apôtres saint Pierre et saint Paul. Ce sont là de ces paradoxes enfantés par la Réforme, répétés complaisamment et sans examen par le philosophisme.

Isaïe était-il l'ennemi du sacerdoce et du culte lévitique, quand il décrivait Jéhovah tel qu'il l'avait vu dans le temple, environné de séraphins qui l'adoraient, la face voilée ? Dans ce temple du ciel, observe M. Réville (p. 149), il y a un autel des par-

fums comme dans celui de la terre, et des anges dont les fonctions rappellent celles des prêtres lévitiques. Que pouvait dire Isaïe de plus glorieux au sacerdoce d'Aaron que d'en montrer ainsi le prototype dans le ciel? Était-il l'ennemi du sacerdoce, celui qui mettait « l'observation du sabbat au premier rang des devoirs du croyant fidèle? » (P. 152.) Je n'examine pas ici si cette haute estime du sabbat appartient à Isaïe ou à un prophète plus récent, baptisé par nos rationalistes du nom d'Isaïe II; il me suffit que ce soit un prophète, et qu'il ait écrit avant la fin de l'exil. Excuser ce prophète sur ce que « cette observation contribuait fortement à conserver au peuple juif sa physionomie distincte, » c'est ne rien dire; car les autres solennités religieuses, les sacrifices, les purifications, la distinction des viandes et enfin la circoncision n'y contribuaient pas moins. La raison étant la même pour toutes ces pratiques extérieures, il est manifeste que le prophète a dû les embrasser toutes dans son estime.

Ce second Isaïe, qu'il soit ou non identique au premier, n'en diffère aucunement pour la doctrine. Tous les deux réprouvent le culte hypocrite, et l'adoration des lèvres où le cœur n'a point de part; tous les deux annoncent un culte plus spirituel et plus saint, dont le Messie sera le fondateur. Mais tous les deux, en attendant, révèrent l'œuvre de

Dieu dans la religion qui fut enseignée à Moïse sur le Sinaï. Voyons si cette doctrine n'est pas aussi celle des autres prophètes.

Osée fut le contemporain d'Isaïe ; il exerça dans le royaume d'Israël le même ministère d'avertissements, de reproches, de menaces et de promesses que le fils d'Amos remplissait à Jérusalem. Il y combattit le schisme et l'idolâtrie des successeurs de Jéroboam. Son livre, dans sa brièveté (il ne compte que quatorze chapitres) nous fournira plus d'un trait de l'idée qu'il attachait au sacerdoce et aux rites mosaïques. On sait que ces rites sont décrits avec le plus grand détail spécialement dans le Lévitique. Eh bien ! c'est ce livre même qu'Osée désigne fort clairement comme la règle qu'il fallait suivre. Impossible d'entendre autrement le ℣. 12 du ch. VIII. Il y rappelle une loi écrite, émanée de Dieu, formulée en une myriade [1] de préceptes, chargée par conséquent d'un cérémonial compliqué ; et le crime de ceux à qui il parle, est d'avoir abandonné cette loi, de l'avoir méprisée, d'avoir, contre ses défenses les plus formelles, multiplié leurs autels, immolé des victimes sans aucun souci ni de la pureté du cœur ni des rites commandés, mais plus encore d'avoir sacrifié à de vaines idoles. Ces désordres étaient la conséquence de l'apostasie de

1. Une variante, adoptée par la Vulgate, porte : « une multitude de préceptes. »

Jéroboam, qui, pour se maintenir sur un trône usurpé, avait joint à la révolution politique une révolution religieuse. Il avait interdit les pèlerinages à Jérusalem, et substitué au sacerdoce lévitique des usurpateurs choisis dans la lie du peuple, qui n'avaient du sacerdoce que le nom. On comprend que les prophètes eussent peu d'égard pour ces intrus idolâtres. La scène décrite par M. Réville, où le prophète Amos, outragé de paroles par un de ces prêtres de Béthel, lui répondit avec une généreuse fermeté, peut nous servir d'exemple. La bonne foi du narrateur a été surprise, ou il veut surprendre la nôtre, en y cherchant une preuve de l'opposition des prophètes au sacerdoce légitime (p. 381).

Je reviens à Osée pour lui emprunter un autre trait qui vaut seul un long discours. Le chapitre IV débute par une peinture sombre de la licence effrénée qui régnait en Israël. C'étaient des attentats contre l'honneur des familles et la pureté des races, contre la vie et les droits les plus sacrés du prochain. Le tableau s'achève par ce coup de pinceau : « N'essayez pas de corriger ce peuple, ni de le reprendre. Il ressemble à ceux *qui résistent au prêtre :* Populus tuus sicut hi qui contradicunt sacerdoti (IV, 4). » Si ce texte avait besoin de commentaire, on le trouverait dans un passage célèbre du Deutéronome (XVII, 8-13), où il est ordonné que,

dans les causes les plus obscures, quand les avis des juges sont partagés, l'affaire soit déférée au tribunal du grand prêtre et du juge suprême d'Israël; que leur décision soit sans appel, et que tout homme qui refusera de s'y soumettre soit puni de mort, pour prévenir, par cette rigueur salutaire, le retour de semblables désobéissances : « Qui autem superbierit, nolens obedire sacerdotis imperio;... morietur homo ille, et auferes malum de Israel; cunctusque populus timebit, ut nullus deinceps intumescat superbia. »

Tel est donc l'esprit qui vit dans tous les prophètes. Si dans leurs invectives contre les vices ils nomment quelquefois les prêtres avec le peuple, c'est le respect même pour cette haute dignité qui les inspire. Plus elle est vénérable, et plus sont coupables à leurs yeux ceux qui la profanent par la dissolution de leurs mœurs. Si ailleurs ils annoncent un sacerdoce nouveau, une religion plus sainte et plus spirituelle que celle de la synagogue, nous tenons aujourd'hui le même langage, quand nous décrivons la religion du ciel. Les prophètes n'ignoraient pas que Dieu conduit son œuvre à son dernier terme par voie de développement et de progrès, et qu'à un état moindre doit succéder un état meilleur. Mais la perspective de cet avenir ne fait point dédaigner le présent qui nous y mène. Aussi nul n'a parlé plus magnifiquement de la nou-

velle alliance, du nouveau temple et du nouveau sacerdoce, que Jérémie et Ézéchiel tous deux prêtres de la race d'Aaron.

VI.

Si ce sang d'Aaron leur fut cher, celui de David, auquel ils ont toujours rattaché les espérances messianiques, ne le fut pas moins. Rien chez eux ne ressemble à ces tribuns ou démagogues auxquels on les a trop souvent comparés. La liberté que Dieu inspire n'est pas celle de l'ambition ni de l'orgueil. Ils étaient assez grands par leur office pour ne pas courir après un faux éclat. Mais l'intrépidité leur était nécessaire, le salut du peuple et le succès de leur mission en dépendaient. Il ne fallait pas moins de courage, il en fallait beaucoup plus pour exhorter à la soumission des princes emportés par une ardeur juvénile et belliqueuse, que pour affermir dans la résistance des cœurs abattus ou chancelants. Cette intrépidité ne les quitta jamais, et se manifesta par des traits fort opposés, mais toujours adaptés aux circonstances. L'expérience justifia la sagesse de leurs conseils, puisque les règnes les plus prospères furent ceux des rois les plus dociles à les suivre. Si quelques-uns de

ces derniers, comme Ézéchias, traversèrent de mauvais jours, l'éclat de la délivrance fut en proportion de la durée et de la rigueur de l'épreuve [1]. Et même au plus fort de la tempête, la voix d'un prophète venait ranimer leur foi, soutenir leur espérance. Tels furent le secret de l'influence politique des prophètes, l'usage qu'ils en firent et les effets qui s'ensuivirent.

Ce fait, au moins dans sa généralité, n'est pas contesté. Mais l'esprit du siècle, déclarant une guerre implacable à tout l'ordre surnaturel, s'est prodigieusement égaré dans les explications qu'il en propose. Les prophètes, a-t-on dit, conseillaient la neutralité, et c'était le parti le plus sage. Vaine parole ! on oublie que la Palestine était sur le chemin de l'Euphrate au Nil, objet d'une égale convoitise pour les rois d'Égypte et pour les monarques de l'Asie, qui voulaient s'assurer ce libre passage pour leurs armes, et cette forte barrière contre l'ennemi. Dans une pareille situation, il n'y avait

1. Le règne de Josias ne fait point exception. Ce qu'avance M. Réville de cette « invasion de Scythes qui inonda pendant longtemps l'Asie occidentale, et en particulier la Palestine d'un déluge d'horreurs, » aurait besoin de meilleures preuves, surtout en ce qui regarde la Palestine. Hérodote, le seul garant du fait (l. I, ch. cv), témoigne au contraire qu'ils traversèrent la Palestine sans y causer de grands dommages. Le silence complet des annalistes hébreux sur ces désastres serait d'ailleurs inexplicable, s'ils avaient eu la gravité qu'on leur attribue. Voy. Rosenmuller, *Scholia in Jerem.*, t. I, p. 137. Si Josias ne put conjurer les fléaux d'un Dieu irrité, il tint au moins son bras en suspens, et retarda l'exécution de ses menaces jusqu'à sa mort.

pas d'autre neutralité possible que celle de l'agneau entre deux loups acharnés à cette proie. L'alliance, même la plus inégale et la plus précaire, était assurément un moindre mal. Il fallait s'unir au plus faible, si cette alliance devait rétablir l'équilibre ; sinon, s'attacher au plus fort, et se ménager ainsi des conditions de servitude plus tolérables.

La sagesse humaine tenait ce langage, et il devrait plaire à nos esprits forts s'ils étaient d'accord avec eux-mêmes. Mais les prophètes en tenaient un autre, appuyés qu'ils étaient sur la connaissance surnaturelle des volontés et des promesses divines. La résistance à cette volonté souveraine et la défiance de ces promesses fit le crime des rois qui se perdirent. Isaïe, par exemple, conseillait à Achaz, non de courber la tête, comme l'insinue M. Réville, mais au contraire de tenir ferme ; de ne point compter sur les hommes, mais d'être calme et de compter sur Dieu. Il promettait un miracle ; Achaz n'en voulut point et courut à sa ruine. Quand, sous Ezéchias, le danger se fut aggravé démesurément, ce prince eut plus de foi, et trouva le salut dans son espérance. Un siècle plus tard, les fils de Josias perdirent la couronne et l'État par une désobéissance fort différente de celle d'Achaz. Jérémie ne leur promettait plus le secours du ciel ; il déclarait au contraire que toute résistance serait

vaine, et que, par une sentence irrévocable, le Seigneur avait décrété de livrer son peuple à Nabuchodonosor : il porterait la peine de l'exil pendant soixante-dix ans. Poussés par une bravoure intempestive et par une présomption superbe, ces rois indociles prirent les armes, comptèrent sur le secours de l'Égypte, et apprirent à leurs dépens que tout effort est stérile sans Dieu.

On voit par là que si les prophètes étaient guidés par un principe uniforme, les applications n'en étaient pas toujours les mêmes. On voit aussi que la sagacité naturelle n'entrait pour rien dans leurs résolutions. Ils écoutaient Dieu, et se rendaient ses organes. Bannir le miraculeux de cette histoire, c'est se condamner à n'y rien voir et à tâtonner en plein jour, comme un homme qui s'est bandé les yeux. Quand donc le monde retrouvera-t-il cette droiture de l'esprit et du cœur qui envisage en face et confesse sans honte la vérité placée devant lui ?

Je termine ici l'examen des principales accusations intentées contre les prophètes de la plus florissante époque. Je passerais sans retard à la troisième, si la nécessité de la défense ne m'obligeait à suivre l'adversaire dans tous ses détours. En altérant l'histoire des prophètes, il n'a pas laissé intacte celle des rois leurs contemporains. Une courte digression me sera permise sur ce terrain.

VII.

Les règnes esquissés par M. Réville sont ceux de Joatham, d'Achaz, d'Ézéchias et de Manassé, puis l'époque de l'exil à Babylone.

Il est sévère pour Joatham, qu'il accuse d'indifférence religieuse déguisée sous des dehors hypocrites. Son indulgence et sa sympathie se portent tout entières sur Achaz, fils et successeur de Joatham. Ce prince « ne fut, dit-il, ni indifférent en religion, ni aussi attentif que son père à ménager le parti polythéiste. »

M. Réville attache sûrement aux mots une autre idée que le vulgaire. Car la Bible n'a que des éloges pour la piété de Joatham, et le livre des Paralipomènes, peu goûté du nouveau critique qui lui reproche des tendances extrêmement sacerdotales, renchérit par de précieux détails sur le livre des Rois. Convenait-il à l'ennemi déclaré des tendances cléricales d'être plus exigeant que cet auteur en fait de dévotion? Le goût de la contradiction dépasse ici les bornes ordinaires.

Ce bon prince eut un mauvais fils. Achaz fut rebelle à Dieu, et sema les calamités sous ses pas.

Loin de se corriger par le malheur, il s'emporta contre la main qui le frappait, dépouilla le temple et en ferma les portes : « Clausit januas templi Dei. » (II Paral., XXVIII.) Quand donc on ose affirmer qu'il « ne proscrivit pas le culte de Jéhovah, ne voulant se brouiller avec aucune haute puissance, » on joint à l'indécence de la dérision le tort d'un odieux démenti donné sans motif à la Bible. L'auteur sacré ajoute qu'il dressa des autels à ses faux dieux dans tous les carrefours de Jérusalem et dans toutes les villes de Juda. Pour le railleur moderne, ce n'est là qu'un excès de dévotion : « En guerre avec les Syriens, il voulut s'assurer l'appui de tous les dieux possibles, et en particulier de ceux de ses ennemis. » Je n'ai pas besoin d'apprécier ce langage. On le croirait emprunté à ces hommes qui ont fait entrer la dévotion dans le portrait de Robespierre.

Le règne d'Ézéchias est transformé dans ses événements les plus glorieux en un règne légendaire, sans respect pour l'éclatante notoriété des faits qui ont été racontés par des contemporains. « Personne, assure-t-on, ne prend à la lettre cette tuerie de cent quatre-vingt-cinq mille hommes exécutés en une nuit par un ange. » C'est vite dit ; mais expliquer le fait autrement n'est pas facile. « Les avis sont partagés, ajoute le critique, et faute de renseignements on tâtonne dans le vide. » Est-ce que

notre foi ne vaut pas autant que ce vide? « L'opinion la plus répandue est que le départ précipité de Sennachérib fut causé par une peste qui éclata brusquement parmi ses soldats. » Fort bien; mais la peste pouvait être envoyée par un ange, et le nombre de ses victimes et le caractère foudroyant de ses coups en étaient ici la preuve. Sans quoi, vous en convenez le premier, « on s'explique mal l'extrême promptitude, le caractère inespéré de la levée du siége » (p. 615). En désespoir de cause, on nous propose de « joindre à cette hypothèse d'une peste, qui conserve en tout cas sa valeur, celle d'une coïncidence de nouvelles fâcheuses qui déterminèrent Sennachérib à se retirer en toute hâte. » Voilà bien des hypothèses, et pourtant nous ne sommes pas au bout. Isaïe avait prédit que l'ennemi, *ayant entendu un certain bruit*, retournerait dans son pays. Nous avions cru jusqu'ici qu'il s'agissait de l'alarme répandue dans le camp par les coups de l'ange exterminateur. A cette explication si simple on en substitue une autre inadmissible. On veut qu'Isaïe, qui apparemment entretenait des espions à Ninive, à Babylone, en Égypte, et des courriers sur toutes les routes, ait appris plus tôt que Sennachérib ces fâcheuses nouvelles, inventées pour le besoin de la circonstance, et que là-dessus il se soit donné des airs de prophète. Il avait aussi sans doute prévu la peste, puisque toutes ces causes devaient con-

courir à la délivrance qu'il promettait. Cela n'arrête pas M. Réville, qui ose encore vanter la *foi*, la sincérité irréprochable d'un pareil prophète.

Ézéchias laissa le trône raffermi à son fils Manassé ; mais ce jeune prince l'ébranla de nouveau par ses déportements. Plus semblable à son aïeul qu'à son père, il dépassa en cruauté et en impiété les plus détestés de ses prédécesseurs. Heureusement pour lui, l'adversité le visita et le guérit. Emmené à Babylone et jeté dans un cachot, il mérita sa grâce par son repentir. Dieu toucha le cœur du monarque assyrien, qui lui rendit sa couronne, et il mourut en paix à Jérusalem, sans avoir pu réparer entièrement les suites de ses premières mœurs. Voilà ce que les textes nous apprennent ; mais il est devenu de mode de s'en affranchir. L'historien du XIX^e^ siècle en sait plus long. « Manassé, assure-t-il, fut amené captif à *Ninive*, et ne revint plus. » La Bible nomme Babylone, et non Ninive ; passons sur cet oubli. Mais pourquoi nier le rétablissement du prisonnier ? Ce rétablissement est essentiellement lié à la déportation, puisque le livre des Rois s'accorde avec les Paralipomènes à placer à Jérusalem la mort de Manassé, et qu'on y voyait son sépulcre. Disons-le nettement, tout ce résumé prétendu historique a été composé à la lueur d'un sombre crépuscule ; l'écrivain n'a eu pour se conduire que de vagues et lointaines réminiscences.

Aussi trébuche-t-il à chaque pas. A propos de la captivité de Babylone, il a trouvé plaisant de désabuser le monde de l'erreur commune, qui la fait durer soixante-dix ans, suivant l'oracle de Jérémie. Selon notre chronologiste, on compte à peine soixante et un ans depuis la *première* déportation sous Joachim jusqu'à la première année de Cyrus. Mais ici je n'ai besoin pour le combattre que de lui-même. Car ailleurs [1] il met le même intervalle entre la *première* déportation sous Jéchonias, et la délivrance par Cyrus. La déportation de Jéchonias est postérieure de huit ans à celle qui eut lieu sous Joachim, et par conséquent ne peut être la *première*. Ajoutez ces huit ans aux soixante et un ans qui réellement s'écoulèrent entre la seconde déportation et la fin de l'exil, et vous compterez soixante-neuf ans. Pour peu que quelques mois aient été négligés dans les dates partielles dont la somme aboutit à ce chiffre, ou que Cyrus n'ait pas rendu son édit dans le premier mois de son règne, vous atteindrez la soixante-dixième année. Ce calcul n'est pourtant qu'approximatif; car la plupart des chronologistes comptent soixante-huit ans jusqu'à la chute de l'empire chaldéen, et y ajoutent les deux années de Darius le Mède, pour atteindre le terme précis de Jérémie. Je ne veux point m'éten-

1. Dans son second article, 1er juillet 1867.

dre sur ces vétilles; mais j'ai droit de suspecter quelque supercherie dans un homme qui, voulant à tout prix nous trouver en défaut, se contredit bel et bien sans avoir l'air de se dédire. Ayant une fois assigné la date de l'an 597 à la première déportation, il n'en démord plus, et, au lieu d'avouer sa méprise, il essaie de confondre la seconde déportation avec la première. Le tour est joué, et les lecteurs dont la mémoire est courte ou l'attention distraite, ne conservent plus qu'un souvenir : celui de Jérémie pris en défaut.

VIII.

C'est encore M. Réville qui va se réfuter lui-même dans ce qu'il écrit des derniers prophètes, postérieurs à la captivité. La Bible en nomme trois, Aggée, Zacharie et Malachie; la critique moderne compte autrement, et range dans cette catégorie les livres de Jonas, de Daniel, etc., selon que son caprice la pousse.

Pour maintenir la théorie du progrès continu dans le sens des rationalistes, il fallait trouver dans ces derniers temps moins de préjugés étroits, moins aussi d'enthousiasme, de spontanéité, de foi en un mot, mais plus de réflexion que dans les siècles

précédents, plus de largeur dans les idées, et une tendance à l'universalisme qui préparât les voies à l'Évangile. M. Réville n'y a pas manqué, espérant ôter par là à la prédication chrétienne son cachet surnaturel et miraculeux. Mais ses preuves sont faibles. Le seul rayon qu'il signale de ce libéralisme d'idées, est emprunté au livre de Jonas, parce que ce prophète prêche à Ninive, et que cette cité idolâtre devient, comme Jérusalem, l'objet des divines miséricordes. L'exemple est mal choisi, puisque nous n'accordons point que ce livre soit si récent, et qu'en tout cas il serait certainement l'écho d'une tradition beaucoup plus ancienne. A quelle époque d'ailleurs les Juifs ont-ils regardé les nations comme soustraites aux soins de la Providence, soit universelle, soit spéciale? Melchisédech et Job, quoique étrangers au peuple élu, jouent un assez beau rôle dans leurs livres. Jamais ils n'ont exclu du salut éternel ceux qui seraient fidèles aux préceptes de droit naturel imposés, disaient-ils, à tous les enfants de Noé. Et dans l'idée des prophètes, le Messie devait venir pour la conversion des gentils, comme pour celle du peuple juif.

Mais quand j'accorderais au critique tout ce qu'il demande, il lui resterait encore une tâche bien difficile, celle de se mettre d'accord avec lui-même. C'est lui qui, plus d'une fois, flétrit de sa censure la plus amère, non-seulement le style trop prosaïque

à son gré, mais le fond même des doctrines, l'esprit étroit, sacerdotal et scolastique des derniers représentants du prophétisme. Il n'y voit plus « qu'un genre, une manière, suscitant de secs et maladroits imitateurs. Le scribe tout bardé de scolastique ne va pas tarder à succéder au nâbi » (p. 841). « Les prophètes de la dernière époque, écrit-il encore, ne sont plus que les épigones des grands virtuoses des époques antérieures. Plus, ou du moins très-peu de poésie, une orthodoxie étroite, un retour méticuleux à l'observance des formes sacerdotales, la forme prophétique adaptée comme un vêtement banal à des enseignements qui auraient très-bien pu s'en passer, voilà, sauf de rares exceptions, le caractère des derniers échos du prophétisme d'Israël. » On croirait lire le portrait des pharisiens. Est-ce là ce qui a préparé l'Évangile ?

Voici une contradiction aussi curieuse. Je lis à la page 832 : « La grande époque de l'inspiration passée, le prophétisme était devenu une forme littéraire, du moins *homilétique*. » Et quatre pages plus loin le même censeur dit, à propos d'un livre, le plus récent de tous, à son avis, mais dont les oracles trop précis l'embarrassent et n'ont rien de la forme homilétique : l'idée que les voyants n'étaient autre chose que les annonciateurs miraculeusement exacts de l'avenir inconnu était déjà *consacrée*, et l'auteur du livre de Daniel, au lieu de parler di-

rectement à ses contemporains de leur situation et de leurs devoirs, etc. » C'est ainsi qu'il passe brusquement d'une extrémité à l'autre.

En ce qui touche la forme littéraire, je veux bien avouer que l'histoire de l'éloquence hébraïque n'est pas sans quelque rapport avec celle des autres peuples. Les écrivains sacrés ont subi, dans une certaine mesure, l'influence de leur siècle et du milieu où ils vivaient. Dieu l'a voulu ainsi pour ne pas détruire ces profondes analogies qu'il maintient toujours dans ses ouvrages les plus divers, et nous apprendre que la grâce élève la nature, mais ne la détruit pas. Il a voulu nuancer sa parole selon le génie, le caractère et l'éducation de ses organes, pour imprimer à son œuvre, par cette agréable variété, le sceau d'une plus haute perfection. C'est une merveille que tant de diversité dans les esprits n'en produise aucune dans la doctrine. Et certes le livre divin ne serait pas plus beau, s'il ne reflétait à toutes ses pages que les mêmes couleurs et le même style. La saine critique avait d'ailleurs besoin de ce fondement pour y appuyer ses recherches, et démontrer avec une certitude scientifique l'authentique et intègre conservation des textes inspirés.

Comme donc Homère a devancé Platon et Démosthène, et que les scoliastes sont venus après, ainsi la riche poésie de Job et des Psaumes est-elle antérieure à Isaïe, et les derniers écrivains sacrés,

moins brillants de style que les anciens, se font-ils plus ou moins leurs imitateurs ou leurs commentateurs.

Mais on se tromperait étrangement, si l'on voulait transformer ces remarques en une règle absolue. Les récits du Pentateuque sont des chefs-d'œuvre de narration, d'une prose où la noblesse le dispute à la grâce la plus naïve ; et c'est pourtant ce que la langue nous offre de plus ancien. Un goût pur et sain se perpétue dans les écrits des derniers temps, tellement que Fénelon, ce juge si classique, si fin, si délicat, trop sévère pour les beautés qui ne sortaient pas du moule grec, signale à peine quelques vestiges d'un goût moins châtié dans le livre de la Sagesse, dans l'Ecclésiastique, et dans le second des Macchabées [1]. Le contraste serait piquant, si l'on comparait cette littérature avec celle des Arabes ou des Persans, nourris à peu près sous le même ciel et dans les mêmes conditions naturelles de développement que les Hébreux. Il serait encore plus saillant, si l'on rapprochait de la littérature canonique ce que les Hébreux ont produit dans les âges postérieurs, l'insipidité du Talmud et des autres écrits de la même époque. Tout parut s'effacer chez ce peuple quand Dieu s'en fut retiré ; il ne conserva que le génie du trafic et de l'intrigue.

1. IIIe Dialog. sur l'éloquence.

C'est pour avoir méconnu ce contraste et confondu des choses si différentes, que M. Réville a parlé des derniers prophètes avec une injuste partialité.

Il ne lui manquait plus, pour achever de les flétrir, que de les peindre comme des charlatans. Ce trait n'est pas oublié : « L'enthousiasme ardent, la sincérité première n'y étaient plus, et même de basses spéculations... avaient fini par (les) discréditer. » Il y a ici une allusion qui m'échappe. Si l'auteur a en vue la fraude qu'il impute au livre de Daniel, il énonce une erreur manifeste ; car aucun livre n'a joui d'une plus haute autorité parmi les Juifs. Ce discrédit ne tombe pas davantage sur Aggée, Zacharie et Malachie. Si ce trait porte ailleurs, il porte à faux. La défiance à l'égard de ceux qui n'ont pas encore produit les signes assurés de leur mission divine a été commune aux sages de tous les temps. Et d'autre part, l'empressement à se laisser tromper n'a jamais été plus visible, ni plus funeste aux multitudes passionnées, que dans les derniers temps. Ce n'est pas chez un peuple en travail pour enfanter le plus grand des prophètes, ardent et unanime dans son attente, qu'il est permis de dire que le caractère prophétique avait perdu de son prestige, qu'il était tombé en discrédit.

La vérité est qu'après Malachie il se fit comme un grand silence dans Israël. Lorsque en un jour de

triomphe un souverain couronné de gloire doit paraître sur son trône au milieu de son peuple, l'immense multitude attirée par la magnificence du spectacle s'agite confusément dans sa joie, et le bruit en retentit au loin comme le mugissement des flots. Mais sitôt que les hérauts ont donné le signal et annoncé l'arrivée du grand roi, le mouvement s'arrête, le bourdonnement expire, et la foule silencieuse se recueille dans son respect. Ainsi le peuple juif se recueillait-il à l'approche de celui qui, plus grand que tous les rois, devait combler les désirs de quarante siècles. Plus l'état politique s'affaissait, plus la race de David descendait dans l'ombre et menaçait de s'éteindre, plus aussi étaient ardentes les espérances d'une prochaine résurrection. Cependant un discernement secret, mais terrible, s'opérait dans les profondeurs de cette société en travail. La plupart, épris des biens du temps, ne voyaient rien au delà qui fût digne de leur estime. S'ils ne niaient pas le côté spirituel des promesses, ils s'en occupaient fort peu. Ils ne demandaient à leur Messie que de continuer Moïse. Dans son royaume, qu'ils appelaient le royaume du ciel, ils transportaient les joies grossières, les douceurs et les consolations de la terre. Un petit nombre, touché de la grâce, soupirait après les biens invisibles, la rémission des péchés, la sainteté des mœurs, l'union de l'âme à Dieu. Ils n'oubliaient pas ce côté

de la promesse qui regarde la béatitude du corps, sa résurrection et sa glorieuse immortalité ; mais ils n'attendaient ces dons que comme une récompense des travaux et des mérites acquis, comme un développement, un achèvement et une éclatante manifestation des perfections intérieures et morales. Ils prenaient patience dans cette attente, priaient et souffraient sans murmurer, quand le danger d'une apostasie générale n'enflammait point leur zèle, comme il arriva sous les Macchabées. Leurs entretiens avec le ciel n'étaient pourtant pas tellement silencieux que la voix du Saint-Esprit ne retentît quelquefois parmi eux ; mais elle avait moins d'écho dans la foule. Des livres comme ceux de la Sagesse et de l'Ecclésiastique élargissaient notablement l'horizon pour les fidèles croyants, et les aidaient à pénétrer dans l'interprétation chrétienne des formules et des rites anciens ; mais ces écrits manquaient de la sanction de l'autorité publique. L'attente du Messie tenait tout en suspens. Lui seul devait ratifier toutes les vérités, lever tous les doutes, éclaicir tous les mystères. « Je sais, dit au Sauveur la Samaritaine, qui ne le connaissait pas encore, je sais que le Messie vient ; quand il sera venu, il nous instruira de tout. » (Jean, IV, 25.)

Ce Messie parut en effet, et avec lui parut au grand jour le discernement qui se préparait dans l'ombre. Il vint pour la ruine des uns et la résurrection des

autres, afin que les pensées cachées dans les cœurs fussent mises à découvert : « Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes. » L'aveugle-né fut guéri, et l'aveuglement volontaire des pharisiens fut consommé. Le métal en fusion rejetait ses scories, et l'or seul restait dans le creuset. L'arbre était coupé jusqu'à la racine ; mais de cette racine vivace sortait un rejeton qui est devenu un arbre plus vigoureux et qui ombrage toute la terre.

IX.

M. Réville n'a pu esquisser l'histoire des prophètes d'Israël sans essayer quelques interprétations de mots ou de phrases du texte de la Bible. Ces essais, quoique en petit nombre, nous suffiront pour apprécier la mesure de sa science hébraïque. C'est dans ce but que je crois utile de m'y arrêter un instant.

Pour commencer par le nom même que les Hébreux donnaient à leurs prophètes, j'en lis cette explication à la p. 828 :

« On appelle le prophète *nâbi*, mot qui, par la suite, a pu répondre à notre mot *inspiré*, mais dont la racine, rapprochée de ses congénères, désigne quelque chose qui jaillit en bouillonnant ou qui s'é-

panche avec un bruissement précipité. Le *nâbi*, c'est donc proprement à l'origine le *bruissant*, l'homme de la bouche duquel s'échappe avec volubilité un flux de paroles dont il semble à peine le maître. Que l'on pense à la naïve admiration de nos paysans des régions reculées pour l'homme qui sait leur parler longtemps sans s'arrêter, et l'on aura une idée de la stupéfaction où les inspirés, dans un état de civilisation bien moindre encore, pouvaient jeter leurs auditeurs avec leur éloquence poétique et prolongée. »

Tous les monuments de la littérature hébraïque protestent d'une voix unanime contre la singulière prétention de transformer les patriarches ou leurs descendants en des êtres à demi stupides. Abraham, Isaac et Jacob surent se faire respecter au sein des nations et même des cours les plus civilisées. Ce n'est pas au milieu d'un peuple ignorant et stupidement crédule qu'on s'attend à rencontrer des génies aussi développés que le furent Moïse, David, Salomon, Isaïe et tant d'autres prophètes. Si vous exceptez la littérature grecque qui est plus moderne, quel peuple ancien vous offre des écrivains comparables à ceux d'Israël, tant pour la pureté du goût que pour la noblesse et la grâce de l'élocution? Je ne parle point de la hauteur des pensées, de la pureté de la doctrine et de la beauté de la morale, toutes choses dans lesquelles ils n'ont point de ri-

vaux. Plus on affecte d'écarter de cette littérature à part toute inspiration surnaturelle, et plus est-on contraint de reconnaître la supériorité intellectuelle du peuple où elle s'est produite.

Mais je laisse ce côté de la question pour m'attacher au point de vue purement philologique. Qu'y a-t-il de vrai dans l'étymologie proposée du mot *nâbi* ? Sa racine bilittère *nb*, souche commune d'un certain nombre de mots formés par l'adjonction d'une troisième radicale, réveille-t-elle quelque idée de *bruissement* ? Je ne le crois pas. Elle a plutôt la signification fondamentale de « produire, pousser au dehors. » L'idée du bruit ne s'y mêle qu'accessoirement et par accident, quand le bruit est le résultat naturel d'une émission, d'une impulsion au dehors, נרב *noub*, se dit des plantes qui germent et qui poussent, quelquefois d'une colline qui s'élève comme un rejeton du sol ; נבא *naba* (ar. نَبَا *nabaa* ; éthiop. נבב *nababa*, parler, indiquer, annoncer), réveille l'idée d'une émission de la voix, d'une manifestation de la pensée; נבע *naba*, avec une aspiration plus marquée, se dit de la source qui jaillit; נבח *nabahh*, avec une forte aspiration finale, du chien qui aboie.

Il est à remarquer que la même idée d'émission se retrouve au fond de la plupart des termes employés pour désigner la parole. C'est le sens premier du verbe אמר, comme le prouvent les sub-

stantifs qui se rattachent à la même racine, « אֵמֶר, agneau (nouveau-né) ; אמיר, haute branche, pousse d'arbre. » — « אמר, parler, » a le sens primitif de « diriger, adresser. » — « שלח, envoyer, » est employé chez les Araméens dans le même sens : « appeler quelqu'un, ou lui adresser la parole. »

Enfin la preuve la plus claire que le mot נבא n'a pas le sens de « bruire, » c'est qu'il serait inouï qu'on l'appliquât au murmure d'un ruisseau (loin de la source), au mugissement des flots, au vent qui soupire ou au bruissement des arbres dans la forêt.

Ce point établi, il en reste un second à discuter. Le mot *nâbi* est-il pris dans une acception active ou passive? En d'autres termes, désigne-t-il un homme qui produit au dehors sa pensée intime, ou un homme qui subit une impulsion, et obéit à un mouvement reçu? Sur cette question, les philologues se partagent. Quant à moi, je n'hésite pas à embrasser la seconde opinion, et je me fonde sur trois raisons fort graves, à mon avis : 1° Les adjectifs verbaux de cette forme ont généralement, on en convient, une signification passive [1]. 2° Le verbe « naba, » dont les analogues en arabe et en éthiopien ont à l'actif le sens de « parler, indiquer, annoncer, » n'est usité en hébreu, avec le sens de

1. Ewald, *Gramm. hébr.*, § 149. Je ne vois par pourquoi on recourrait à l'arabe, pour expliquer une forme dont les exemples sont si multipliés en hébreu.

« prophétiser, » qu'aux voix passives, au niphal et à l'hithpaël. 3° Cette signification passive est indiquée par l'usage constant de la langue. Car, ainsi que Gesenius le fait observer dans son dictionnaire, « il est essentiel à la notion même du *nâbi*, qu'il profère non ses propres pensées, mais celles que Dieu lui communique [1]. »

Le *nâbi* est donc, autant selon l'étymologie que selon l'usage du discours, celui que Dieu inspire, et qui sert d'organe à la Divinité. Il n'est sans doute pas nécessaire qu'il révèle l'avenir, mais il est essentiel que sa parole soit une révélation divine. Et cette idée ressort de ces endroits mêmes où l'expression a quelque chose de métaphorique. Moïse, envoyé vers Pharaon, s'excusait à Dieu sur l'embarras de sa langue. Mais il en reçoit cette réponse : « Je te fais le Dieu de Pharaon, et Aaron sera ton prophète, » c'est-à-dire ton organe. Il a fallu que Moïse fût en quelque sorte assimilé à Dieu, pour qu'il eût le droit d'avoir un prophète.

Si cette explication est juste, si tout s'y lie et s'y enchaîne, que deviennent les brillantes déclamations du moderne hébraïsant sur la stupéfaction des paysans devant un flux de paroles qui ne s'arrêtent pas ?

1 Plus les textes sont anciens, plus cette notion en ressort clairement. Quand Dieu ordonne à Abimélech de respecter Abraham comme un prophète dont la prière lui obtiendra sa grâce (*Gen.*, xx, 7), il est évident qu'à ce mot s'attache principalement l'idée d'un confident de Dieu.

Il ne parle pas avec plus d'exactitude *des* Urim et Thummim (*sic*) (p. 829). C'était, dit-il, « un sachet contenant un certain nombre de petites pierres taillées, on ne sait trop d'après quel modèle. » Je n'avais encore rencontré cette définition nulle part. Selon les rabbins, l'oracle de l'Urim et du Thummim s'énonçait par les lettres gravées sur les douze pierres précieuses que le grand prêtre portait sur la poitrine. Ce qui est certain, c'est que ces douze pierres n'étaient pas enfermées dans un sachet, mais symétriquement enchâssées sur la partie extérieure du rational (ou pectoral), et visibles à tous les yeux. Selon beaucoup de modernes, l'Urim et le Thummim sont deux pierres taillées, ou figurines, essentiellement distinctes des douze dont je viens de parler, et déposées dans l'intérieur du pectoral comme dans une bourse, d'où le grand prêtre en tirait une, comme pour consulter le sort. Les auteurs n'en supposent jamais plus de deux, et tout au plus y aurait-il lieu d'en admettre une troisième, pour embrasser toutes les hypothèses possibles : celles d'une réponse affirmative, négative, ou neutre. Car il est à remarquer qu'en plus d'un endroit de la Bible le peuple se plaint du silence de l'oracle. Selon cette explication, que je suis loin pourtant de garantir, l'Urim et le Thummim sont deux objets uniques, dénommés d'après l'idée qui s'attache à chacun d'eux. L'un représente Dieu comme lumière

ou vérité, Urim ; l'autre comme souveraine justice et perfection morale, Thummim. La forme plurielle que ces deux mots affectent indique le suprême degré de l'attribut ou perfection dont ils expriment l'idée.

Dans notre Vulgate latine et dans les versions vulgaires qui en sont dérivées, le nom du père d'Isaïe est le même que celui du prophète Amos. Plusieurs en ont conclu à l'identité de ces deux personnages, « ce qui n'est nullement *prouvé*, » dit à ce propos M. Réville. (P. 147.) Cette réflexion est au moins bizarre dans la bouche d'un hébraïsant exercé. Quiconque, en effet, a lu le texte original sait que ces deux noms appartiennent à deux racines fort diverses, et qui n'ont entre elles qu'une seule lettre commune. Il est donc prouvé fort clairement que le prophète Amos ne fut pas le père d'Isaïe, et M. Réville eût dû le savoir et le dire.

Ces méprises portent sur de simples mots ; en voici quelques-unes qui tombent sur le sens des phrases.

Au chapitre XVII, v. 11 et 12 d'Isaïe, se lit un oracle contre l'Idumée. Le sens m'en paraît assez clair. Le prophète, se comparant à une sentinelle qui veille pendant la nuit et en mesure le cours, entend une voix de Séir ou de l'Idumée, qui lui demande : « Sentinelle, quand finira la nuit? » c'est-à-dire, pour parler sans figure, quand nos calamités au-

ront-elles un terme? « Le matin arrive, répond-il, et c'est encore la nuit; interrogez-moi tant qu'il vous plaira, vous n'obtiendrez pas d'autre réponse. » En d'autres termes, nous touchons à l'heure où devrait paraître l'aurore, mais elle ne paraît pas; votre nuit est une nuit éternelle; vous êtes voués à une désolation sans fin. Voilà, dans une traduction un peu libre et paraphrasée, le sens que je donne à ce passage, dont la concision fait toute l'obscurité.

M. Réville le traduit différemment, et le cite, non sans quelque malice, comme « un curieux fragment » où le prophète avoue naïvement qu'il « ne voit pas encore clair dans la situation, et ne veut pas se prononcer avant qu'elle soit mieux dessinée. » (P. 839.)

Il est difficile de se persuader que le prophète lui-même ou ses disciples eussent transmis à la postérité une réponse aussi oiseuse, et l'eussent consignée au milieu d'oracles qu'ils tenaient pour divins. Tout ce que je puis accorder à l'écrivain que je combats ici, c'est le bénéfice des circonstances atténuantes. J'avoue qu'il a pour complices la plupart des hébraïsants d'au delà du Rhin. Il les a crus sur parole, comme ses lecteurs à leur tour s'en fieront à la sienne, sans aucune ombre d'examen.

Enfin l'an dernier (1866), l'honneur d'Isaïe et de tous ceux qui le révèrent comme un prophète, a

été vengé dans la patrie même du rationalisme biblique. M. le Dr Delitsch, hébraïsant fort distingué et d'un mérite généralement reconnu, a proposé une interprétation de cet oracle qui ne diffère pas essentiellement de la mienne.

Toutes ces taches sont légères, si je les compare à celles qui me restent à relever, et que l'auteur semble s'être complu à accumuler en quelques lignes.

Il a trouvé bon de reproduire (à la page 387) les titres d'honneur donnés au Messie par Isaïe (IX, 6). Voici sa traduction vraiment originale, et qui réclame notre examen : « On l'appellera le sage, le héros de Dieu, le père du butin, le prince pacifique, le roi du miracle, le père d'éternité, etc. » C'est en vérité se donner trop de licence. Je ne relèverai que les infidélités les plus graves.

« Ce héros de Dieu » n'est pas dans le texte, qui porte littéralement « le Dieu fort. » Tout ce que la critique négative a pu imaginer pour échapper à la nécessité de désigner le Messie comme Dieu, a été d'affaiblir l'énergie du mot אל, Dieu, et d'en faire une sorte de synonyme du mot suivant, en traduisant : « le fort, le héros. » Et encore faut-il avouer que ce subterfuge n'a point l'approbation des plus habiles dans le camp même des adversaires. L'expression אֵל גִּבּוֹר, « Dieu fort, » se rencontre en plusieurs endroits de la Bible, et toujours pour dé-

signer le Dieu suprême. Isaïe lui-même la répète au chapitre x, 21, par une allusion manifeste au texte du chapitre IX que nous discutons, et dans un verset dont le sens ne souffre aucun doute : « Les restes d'Israël se convertiront au Dieu fort. » Si donc il pouvait planer la moindre obscurité sur le sens du premier passage, la répétition du même terme un peu plus loin suffirait pour la dissiper entièrement.

L'expédient de M. Réville pour éluder la force du texte est encore plus insoutenable. Quand « Deus fortis » pourra se traduire par « fort de Dieu, » la phrase hébraïque pourra aussi se rendre par « héros de Dieu. »

« Le père du butin. » Encore une idée étrangère au texte, au moins si l'on s'en tient à l'avis de la presque totalité des hébraïsants [1], qui donnent à la phrase hébraïque le sens plus raisonnable et plus juste de « père de l'éternité. » M. Réville pouvait cependant, à la rigueur, opter entre ces deux traductions. Mais ce qui dépasse toute mesure, c'est qu'il les accole l'une à l'autre, comme si elles répondaient à deux expressions distinctes du texte. Il avait apparemment sous

1. Le Dr Hitzig a voulu accréditer cette traduction bizarre, et a été suivi par le Dr Knobel. Mais Hitzig est connu pour le peu de cas qu'il fait de ce qui s'appelle le tact exégétique. Maurer, autre rationaliste assez radical, lui a rappelé à ce propos la fable du renard qui dédaigne les raisins qu'il ne peut atteindre.

les yeux deux traductions allemandes disparates, et il les a fondues ensemble à tout hasard, sans ouvrir sa Bible.

« Le roi du miracle. » Encore un mot lancé au hasard. L'hébreu porte « l'admirable, le conseiller. » Le premier mot signifie proprement une merveille, quelque chose d'ineffable et d'incompréhensible. « Pourquoi, dit l'ange du Seigneur à Manué (Juges, XIII, 18,) me demandes-tu mon nom qui est ineffable ? » Le Messie sera, comme cet ange, un être qu'aucune langue humaine ne peut nommer dignement. Le second mot, pris absolument, comme il l'est ici, et sans être déterminé par les circonstances à un sens plus spécial, réveille l'idée d'un homme distingué par son rang, comme par la sagesse de ses conseils, et que l'on consulte sur les affaires les plus graves. Si c'est ce terme qu'on a voulu rendre par « roi, » la traduction est bien libre. Elle renverse d'ailleurs l'ordre des mots hébreux, et suppose encore une double traduction du même terme, puisque la phrase française a déjà détruit celui-ci par le nom de « sage. »

Quelqu'un m'expliquera peut-être comment un écrivain qui se respecte, qui respecte son public, et surtout qui respecte la Bible, traite avec un sans-façon pareil un des endroits dogmatiques les plus importants et les plus célèbres de l'Ancien Testament, un passage qui a donné lieu à tant de dis-

cussions savantes et de volumineux commentaires, un passage enfin où la divinité du Messie attendu des Juifs est énoncée en termes plus clairs peut-être qu'en aucun autre endroit des prophètes.

Et voilà l'homme qui se donne l'air d'un profond hébraïsant, qui affecte de substituer les procédés sérieux à la légèreté de Voltaire, qui prononce hardiment que tel chapitre d'Isaïe est authentique, et tel autre non, parce que le style en est plus moderne. Voilà l'homme qne « les pasteurs et ministres réunis des deux Églises protestantes de France » ont choisi pour approuver leur traduction nouvelle de la Bible, et pour la recommander dans une des Revues les plus accréditées. Je voudrais couvrir du silence ces impardonnables bévues, car je n'ai aucun motif personnel de poursuivre celui qui les a commises; mais cette charité serait cruelle envers tant d'hommes dont les études se sont portées ailleurs que sur des textes d'Isaïe, et que les grands mots de critique allemande et de science moderne fascinent aisément.

J'ajoute encore un trait qui sera le dernier. M. Réville affirme très-nettement que les premiers prophètes, Isaïe et ceux qui se rattachent à la même période syro-assyrienne, ont écrit leurs prophéties en vers; que les vers et la prose se partagent les discours prophétiques chez Jérémie et Ézéchiel, etc. (P. 841.) C'est encore l'indice d'un

homme peu versé dans les matières dont il parle. Toujours on a distingué le style prophétique, malgré l'éclat de poésie qui le colore dans les prophètes de la primitive époque, du style cadencé et mesuré qu'exige toute composition en vers. Il est vrai que les règles de la versification des anciens Hébreux n'ont pas encore été éclaircies, que plusieurs vont jusqu'à nier toute espèce de rhythme proprement dit. C'est un débat dans lequel je ne puis entrer : il me suffit que les modernes s'accordent avec les anciens à distinguer les livres versifiés de ceux des prophètes. M. Réville ignore-t-il les deux recueils publiés par le Dr Ewald, l'un sous le titre de *Livres poétiques*, et l'autre sous celui de *Livres prophétiques* de l'Ancien Testament ?

X.

La philologie ne suffit pas à un interprète de la Bible : celui qui n'apporte à son étude aucune autre préparation, s'y heurtera souvent contre des difficultés insolubles. J'en choisis pour exemple entre mille ces chapitres d'Isaïe qu'on a assez bien nommés le livre d'Emmanuel, parce que ce mot en résume la substance, et que tout s'y rattache

comme à un centre. Ce livre formé de six chapitres (ch. VII-XII) contient une série d'oracles étroitement liés entre eux, et prononcés au commencement du règne d'Achaz pour rassurer ce prince contre l'invasion triomphante de ses ennemis de Syrie et d'Éphraïm. Il prédit l'avénement du Messie, sa naissance d'une vierge, la délivrance dont il apportera le gage en naissant, et son règne fortuné sur les restes du peuple qui survivront aux calamités dont la terre est menacée. Car tout n'est pas consolation dans ces tableaux. Il en est même de fort sombres. Non-seulement les tribus israélites du nord seront déportées loin de leur pays, mais aussi Juda sera dispersé aux quatre vents; après quoi l'Assyrien, instrument de la vengeance divine, la subira à son tour; les restes épars d'Israël seront alors rappelés et formeront le germe béni que protégera le sceptre du Messie. Outre le nom d'Emmanuel donné à ce grand roi, il porte encore les titres d'admirable, de conseiller, de Dieu fort, de prince de la paix, de père de l'éternité, titres que j'ai déjà expliqués, et qui, selon le mot de l'apôtre, l'élèvent au-dessus des cieux [1].

Le philologue impartial, en étudiant ces pages, se convaincra qu'elles annoncent la naissance humaine d'un Dieu, l'incarnation dans le sens rigou-

1. Excelsior cœlis factus. (*Hebr.*, VII, 26.)

reux du terme ; que par conséquent le nom d'Emmanuel (Dieu avec nous) n'indique pas une simple présence de Dieu par sa grâce, mais une véritable et réelle manifestation dans la chair ; qu'enfin par une conséquence ultérieure on doit se garder, ici plus que jamais, d'affaiblir l'énergie du mot עלמה (*alma*), *vierge*, par lequel sa mère y est formellement désignée.

Ce philologue ira plus loin, s'il veut. Il discutera l'un après l'autre tous les passages de la Bible où le mot « alma » se rencontre, afin d'en mieux discerner le sens. Il s'assurera que ce mot est toujours, à l'exception d'un seul endroit digne d'examen, appliqué à des vierges. Peut-être même arrivera-t-il à se convaincre que ce passage unique, souvent objecté contre l'interprétation orthodoxe du terme, a une force particulière pour l'établir.

Voici ce passage cité selon la Vulgate : « Tria sunt difficilia mihi, et quartum penitus ignoro : viam aquilæ in cœlo, viam colubri super terram, viam navis in medio mari, et viam viri in adolescentia » (Prov. xxx, 18, 19). Cette traduction est exacte, sauf le dernier mot, qui se lit dans nos bibles massorétiques autrement que saint Jérôme ne l'a lu dans son texte privé de voyelles. Il faut donc substituer au mot « adolescentia » celui de *virgo*, ou de *adolescentula* (alma). C'est entre ces deux significations qu'est tout le débat.

Il importe pour le vider de découvrir le but ou la morale cachée sous le proverbe. Je n'en devine pas d'autre que le dessein de donner une importante leçon aux juges appelés à prononcer en des matières excessivement délicates. La loi permettait à l'époux trompé sur la condition de sa jeune épouse, qui lui avait été donnée pour vierge, de réclamer la dissolution du mariage et de porter la cause devant les tribunaux. Tout ce que les juges devaient apporter de vigilance et de sagacité pour terminer un procès de ce genre, l'auteur sacré le fait entendre par sa maxime. S'il conserve à l'accusée le titre de vierge, c'est qu'elle y a droit, jusqu'à ce qu'elle ait été convaincue. D'ailleurs aucun autre terme n'eût indiqué la nature de la cause pendante. Essayez d'y substituer celui de jeune fille, et le sens du proverbe vous échappe. Il a perdu sa pointe et sa valeur pratique.

Voilà d'assez belles questions qui relèvent de la philologie. Je le répète cependant, vous pourrez les résoudre sans parvenir à l'intelligence des textes dont il s'agit. D'une part vous serez conduit à l'idée d'une naissance immédiate. L'enfant divin vient au jour, se développe, atteint l'âge du discernement du bien et du mal. Avant qu'il ait atteint cet âge, les ennemis de Juda sont frappés mortellement, et la Judée échappe à leurs étreintes. D'autre part, vous remarquerez tant d'événements funestes

qui doivent précéder le règne du Messie, tant de désastres qui se succèdent et se poussent comme des flots débordés sur la terre d'Israël, sans que la main de Dieu se lasse de frapper, tant de calamités en Juda, qui sera jeté comme la poussière sur toutes les plages les plus lointaines, de si terribles fléaux sur l'Assyrien, dont la marche orgueilleuse contre Jérusalem est décrite ici longtemps à l'avance étape par étape, et qui y trouve enfin sa ruine, — que vous ne pouvez raisonnablement soupçonner Isaïe d'avoir accumulé de si vastes événements en de si étroites limites.

Et ce soupçon vous paraîtrait encore plus chimérique, si, ne vous bornant pas au livre d'Emmanuel, vous embrassiez les prophéties d'Isaïe dans leur ensemble; et si de là vous passiez à Michée son contemporain, pour expliquer leurs prophéties l'une par l'autre. Car vous les verriez s'accorder à prédire la captivité de Babylone longtemps avant que cette ville devînt la capitale d'un nouvel empire [1]. Il est évident qu'ils ont considéré cet exil comme antérieur aux jours heureux et paisibles du Messie; d'où il suit que ni Isaïe ni aucun de ses contemporains n'ont cru à son avénement immédiat.

Voilà l'énigme que la philologie seule ne résoudra

1. Isaïe, xxxix, 6, 7. Michée, iv, 10.

jamais. Elle tient à un des caractères les plus intimes, mais aussi les plus divins de la prophétie, caractère que le rationalisme est condamné à ne jamais reconnaître, parce qu'il ne pourrait l'admettre sans se démentir.

Le nœud de cette énigme est précisément dans la question du double sens des prophéties, dont M. Réville se moque fort à son aise. A l'en croire, cette question aurait tourmenté le génie de Pascal, et soulevé dans son âme de terribles luttes. Il ose même avancer que l'illustre apologiste « sonne le glas funèbre de la théologie traditionnelle, » quand il dit dans ses Pensées : « Pour examiner les prophéties il faut les entendre; si elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera pas venu; mais, si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en Jésus-Christ. »

Il y a de l'hyperbole dans cette proposition de Pascal, je l'avoue. Ce grand esprit avait le défaut de l'exagération, et la secte janséniste à laquelle il se livra, secte dont l'essence même fut de corrompre la vérité par les exagérations les plus outrées, aggrava ce défaut chez lui au lieu d'y porter remède. Mais au fond sa pensée est sérieuse, elle est intime, elle porte le cachet d'une conviction très-calme, et rien n'y révèle ces « luttes intérieures » qu'on lui suppose gratuitement. La question qu'il se pose n'est pas non plus si sotte « qu'elle soit déjà résolue,

rien que par l'énoncé » (p. 822). Ce profond penseur n'avait pas coutume d'énoncer des propositions vides de sens.

Sans doute, si, par le double sens des prophéties, on voulait dire que les termes en sont ambigus, comme ceux des oracles de la Pythie; si l'on soutenait que le même mot réveille deux idées disparates : que, par exemple, dans un passage déjà cité d'Isaïe, il faut attribuer simultanément à l'hébreu le sens de « père du butin » et de « père de l'éternité, » de semblables ambiguïtés seraient indignes du Dieu de vérité. Mais aussi n'est-ce pas dans nos rangs que de pareils quiproquos rencontrent des approbateurs.

Ce que l'Église, héritière de la Synagogue, enseigne touchant les prophéties, c'est que leur horizon s'étend d'ordinaire au delà de ce qui en paraît d'abord, et que la réflexion y découvre d'admirables profondeurs. Une prophétie peut être générale sans être indéterminée, et, dans l'unité d'un grand fait historique et social, embrasser une multitude de faits individuels et plus obscurs. Ce fait peut même être tel qu'il ait besoin de toute la suite des siècles pour se développer et atteindre son dernier terme, bien qu'il ressorte avec un éclat extraordinaire à certaines époques privilégiées. De ce genre est le règne de Dieu, considéré dans ses commencements, ses progrès et sa consommation. Toute prophétie

qui s'y rapporte mettra surtout en relief le grand événement de la prédication de l'Évangile, et de la conversion du monde. Ce fait, malgré son immense étendue, est assez précis pour devenir l'objet d'un oracle divin, capable de servir de preuve ; et je tiens pour assuré qu'en écartant des livres prophétiques tous les endroits obscurs, pour se borner aux traits les plus clairs et les plus saillants qui l'annoncent, on se formerait en peu de temps une conviction inébranlable, assise sur le roc le plus ferme. Mais ce fait général se subdivise en des ramifications sans nombre. C'est un faisceau de lumières formé par la concentration de mille rayons divers. Il a eu sa préparation et son ébauche qui ont duré de longs siècles. Quand l'arche d'Israël s'avançait dans le désert de l'Arabie à la tête des douze tribus, couverte de la nuée où Dieu cachait sa présence ; quand elle s'arrêtait pour commander la halte, et que le peuple campait autour d'elle dans un ordre parfait ; quand Balaam, contemplant ce spectacle des hauteurs de Moab, s'écriait avec ravissement : « Que tes tabernacles sont beaux, ô Jacob, et tes tentes, ô Israël !... Il est couché comme un lion et comme une lionne que nul n'ose troubler.... Le Seigneur son Dieu l'accompagne, et de bruyantes clameurs y annoncent la présence de son roi »(Nomb., XXIV, 5, 9 ; XXIII, 21) : n'est-il pas vrai qu'Israël était déjà le royaume de Dieu sur la terre? Et quand cette

même arche, tombée entre les mains des Philistins, les contraignait par des plaies humiliantes à la restituer avec honneur, et qu'elle était portée avec une grande pompe de sacrifices et de cérémonies sur la montagne de Sion; n'était-ce pas l'image du Seigneur prenant possession de son trône au milieu des siens? Pourquoi donc s'étonner que quelques psaumes composés à cette occasion embrassent les siècles futurs, et trouvent leur juste application, soit à l'entrée triomphante de Jésus à Jérusalem, six jours avant sa passion, soit à son entrée dans le ciel, qui est la Sion mystique et éternelle, soit à son entrée dans une âme dont il chasse le péché et dont il se rend maître par sa grâce, soit enfin au solide établissement de son Église, au milieu de laquelle il a dressé sa tente? Ce qui est vrai de l'ensemble, l'est pareillement de chacun des événements qui se combinent pour le produire. Mais il faut toujours en revenir au grand fait universel, au résultat visible et éclatant dans lequel tous les autres se réunissent. C'est là que les expressions des prophètes paraissent plus exactes dans leur magnificence. On y voit la connaissance de Dieu, franchissant toutes les limites du temps et de l'espace, s'étendre sur le monde comme la mer couvre ses abîmes, et s'y fixer à jamais; l'harmonie et la paix dans l'unité de la foi et de l'amour rapprocher les individus et les nations. La présence de Dieu s'y

manifeste par des effets de sainteté visiblement surhumains, et ces fruits de sainteté qui mûrissent pour le ciel, exhalent déjà pour la terre un baume réparateur et consolateur.

Quoi donc ! sommes-nous au dernier terme de la prophétie, et n'y manque-t-il rien pour en réaliser toute l'énergie? Loin de là. L'Église elle-même, avec ses incomparables prérogatives, n'ignore pas ce qui la laisse encore imparfaite. Et c'est pourquoi elle répète incessamment le cri des anciens justes : Seigneur, que votre règne arrive ! *adveniat regnum tuum !* Cette prière sera sur ses lèvres jusqu'à ce que le dernier des élus ait reçu sa couronne, que le Juge suprême ait fait le discernement des enfants du royaume et des étrangers, et emmené triomphalement dans le ciel le nombre désormais immuable de ses saints. Alors seulement l'humble supplication fera place à une action de grâces éternelle. Alors il sera vrai de dire que pas un iota, pas un point ne manque à l'accomplissement intégral des divines promesses.

Tel est ce grand drame qui se déroule à travers les siècles. Plus il avance vers sa fin, et plus il devient manifeste qu'il est dirigé dans sa marche par une main toute-puissante, qui plie les volontés les plus rebelles, comme il a été décrit d'avance par une science infinie.

Ce que j'ai dit de l'idée du royaume de Dieu,

peut être affirmé de même, et toute proportion gardée, de l'idée de la rédemption. La mort dont le Fils de Dieu nous délivre et la vie qu'il nous communique doivent s'entendre dans le sens le plus large et le plus illimité. On s'est étonné que saint Matthieu, à propos des guérisons miraculeuses du Sauveur, nous rappelât le texte d'Isaïe : « Il a vraiment porté nos infirmités, et s'est chargé de nos douleurs. » Mais ces douleurs et ces infirmités ne sont-elles pas la suite du péché ? Ne sont-elles pas les signes précurseurs et les ministres de la mort ? Et celui qui nous délivrait du péché et se soumettait à la mort pour nous en affranchir, devait-il laisser son œuvre imparfaite ? Ce qui nous trompe, c'est que nous voyons encore la souffrance régner autour de nous. Nous oublions aisément l'ordre selon lequel la plénitude de notre rédemption doit nous être appliquée. L'âme revit par la grâce avant de communiquer au corps ce privilége de vie immortelle et glorieuse. Mais le corps y participera enfin, et il n'y aura plus alors ni infirmité, ni labeur, ni larmes, ni tristesse d'aucune sorte, parce qu'il n'y aura plus de mort.

Tel est l'ordre général et régulier. Il convenait pourtant que le Sauveur ne s'y assujettît pas sans réserve, et qu'il préludât par quelques exemples anticipés à l'exécution de ses promesses les plus éloignées. Par là il affermissait la foi de son Église

au berceau. En guérissant sur son passage toutes les afflictions du corps et de l'âme, en rappelant même à la vie des morts de quatre jours, il prouvait que nous étions vraiment sa conquête, et qu'ayant satisfait pour toutes nos dettes, il avait le droit de nous décharger entièrement. Quiconque lira attentivement l'Évangile de saint Jean, se convaincra également que la vie dont parle si souvent le saint apôtre est indivisiblement celle de la grâce et de la gloire, de l'âme et du corps.

Si la puissance du Fils de Dieu sur la mort éclate déjà par ces guérisons et ces résurrections individuelles, sa victoire sur le monde et sur l'enfer se manifeste pareillement à des signes non équivoques. L'arrêt définitif et solennel est différé jusqu'au dernier jour, mais déjà le monde en ressent les approches dans le renversement de ses grandeurs, et spécialement dans la destruction des empires superbes et des cités ennemies de Dieu. De là ces images, en apparence exagérées, qui se rencontrent souvent dans la peinture de ces catastrophes : le soleil et les astres obscurcis, la terre ébranlée jusque dans ses fondements, les étoiles qui tombent du ciel, et les cieux qui se roulent comme un livre. Ces métaphores hardies sont pleines d'à-propos et de justesse, dès que la vue s'étend jusqu'à la ruine future de l'univers, dessinée sous de moindres proportions dans

celle d'un royaume limité. Le Sauveur même s'est conformé à ce langage des anciens prophètes, quand il a décrit simultanément et sous les mêmes termes la ruine prochaine de la ville déicide et celle du monde entier. S'il ajoute à la fin de son tableau que tous les traits en seront vérifiés avant que cette génération s'écoule, il ne dit rien que de vrai, puisqu'en effet un grand nombre de ses contemporains survécurent à la chute de Jérusalem, et que, dans cette chute, tous les traits de l'oracle le plus visiblement relatifs à la chute du monde reçurent un premier accomplissement. Le signe du Fils de l'homme parut dans les cieux par les prodiges que raconte Josèphe, témoin oculaire. Cet avertissement du ciel et ces marques de sa colère furent assez sensibles pour que les chrétiens attentifs au texte de l'Évangile échappassent au massacre et se retirassent à temps au delà du Jourdain, dans la petite ville de Pella. Puis la foudre éclata avec une telle violence qu'après dix-huit siècles les hommes sont encore sous l'effroi de ce coup, et que Titus se reconnut impuissant à protéger contre elle les restes du temple qu'il voulait sauver. Dans cette furieuse tempête, l'œil n'a point aperçu le Christ armé de sa force invincible au milieu des nues. Mais n'est-il pas vrai que l'œil intérieur, ou la saine raison, ne peut l'y méconnaître? Les morts ne sont point sortis de leurs sépulcres au son de la trom-

pette des anges, mais la trompette apostolique, retentissant aux quatre coins de la terre, a retiré de la mort spirituelle et ressuscité à la vie de la grâce tous les élus dispersés par le monde. Tels ont été les *anges* ou *envoyés* du juge, qui faisait déjà le discernement des élus et des réprouvés, des agneaux et des boucs.

Ces métaphores sont assez conformes au génie de l'Orient pour ne pas nous étonner, surtout quand nous sommes avertis qu'un certain cachet d'exagération y était nécessaire, pour répondre au double but de celui qui les employait, et porter notre pensée bien au delà sur le jour de l'universelle rétribution.

Des oracles qui concernent directement le royaume de Jésus-Christ et les effets tant de sa miséricorde que de sa justice, je passe à ceux qui ont pour objet sa propre personne. « Jésus-Christ, dit saint Paul, était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans les siècles des siècles » (Héb., XIII, 8). Il remplit donc l'Ancien Testament comme le Nouveau ; mais il n'entre pas dans mon plan de rappeler tant de textes sur lesquels il n'y a point d'ambiguïté possible. Je ne veux parler que des personnages qui l'ont figuré dans l'histoire, et à propos desquels on essaie de jeter du ridicule sur le double sens des Écritures.

Je dis donc que le Christ, avant de paraître en personne sur la terre, se plaisait à soutenir l'espé-

rance des siens par de mystérieuses représentations de sa venue et de son salut, à peu près comme dans le moyen âge nos ancêtres jouaient sur le théâtre les mystères de sa vie et de sa mort, et retiraient de ces pieux amusements de vives impressions de foi et d'amour. Chaque fois qu'une manifestation de sa puissance arrachait son peuple à un joug de fer, à une dure oppression, cette délivrance était un prélude et une annonce de celle qu'il se proposait d'opérer lui-même. Pour rendre le parallèle plus sensible, l'instrument de ce salut temporel et imparfait recevait souvent des titres qui ne convenaient en toute propriété qu'au Messie. Le Messie doit être un nouveau David, et il en porte le nom [1]. Par réciprocité, la gloire du Messie rejaillit sur son royal ancêtre et le couvre tellement de ses rayons, que la personne figurative semble presque absorbée dans la splendeur de celui qu'elle représente. La même remarque convient à Salomon, dont le règne exprime la paix du Christ en son Église, comme David en figure les combats et les victoires.

1. Ces textes sont d'une telle importance qu'on me permettra de les citer ici. — Osée, III, 5. « Ils chercheront le seigneur leur Dieu et David leur roi, ils s'approcheront avec crainte de Jéhovah et de ses biens, à la fin des temps. » La surabondance de ces biens sera telle qu'ils en seront comme épouvantés, et submergés.

Jérémie, xxx, 9. « Ils serviront Jéhovah leur Dieu, et David leur roi, que je leur susciterai. »

Ezéchiel, xxxiv, 24. « Moi, Jéhovah, je serai leur Dieu, et mon serviteur David (sera) le prince au milieu d'eux. »

Cyrus, à son tour, quoique étranger à la race et à la religion d'Israël, reçoit le nom de Christ, parce qu'il en joue le rôle sans le savoir, quand il brise les chaînes des Hébreux, et leur rend l'harmonie de leurs harpes, suspendues aux saules de l'Euphrate.

On a dit qu'Isaïe, ou l'auteur quel qu'il soit de cet oracle, avait vu dans Cyrus le vrai Messie destiné à la rédemption d'Israël. Mais cette prétention est détruite par les propres paroles du prophète, qui rappelle expressément les promesses faites à David, et fonde sur elles la nouvelle alliance que le Seigneur fera avec son peuple au temps du Messie (LX, 3) : « Feriam vobiscum pactum sempiternum, misericordias David fideles. » Au contraire il nous montre dans Cyrus un instrument purement passif et aveugle des desseins de Dieu, un exécuteur des volontés de Celui qu'il ignore. « Je te livre les empires et tous leurs trésors, dit le Seigneur à Cyrus, son Christ, afin que tu saches que c'est moi Jéhovah qui t'appelle par ton nom..... A cause de mon serviteur Jacob, je t'ai appelé par ton nom, et par ton surnom ou titre d'honneur, *quoique tu ne me connusses pas*..... Je te ceindrai (de ton armure), quoique tu ne m'aies pas connu. » (Isaïe, XLV, 1-5.)

Josèphe raconte (*Antiq.*, XI, 1, 2), et son récit est fort vraisemblable, que les exilés montrèrent à leur nouveau maître l'oracle d'Isaïe qui le concernait, et

que cette lecture influa sur la bienveillance avec laquelle il les traita. Combien ce prétendu Messie, ignorant qu'il est de sa mission et du Dieu qui la lui confie, diffère de celui d'Isaïe, sur lequel s'est reposé l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de crainte de Dieu, et dont la tâche sera d'enseigner la religion véritable à toutes les nations de la terre !

Et quand je permettrais à ces critiques de distinguer deux Isaïe, ils n'en seraient pas plus avancés. Car ils ne sauraient nier que le second, s'il n'est pas identique au premier, n'ait au moins marché sur ses traces, et fait effort pour l'imiter et le contrefaire. Comment donc se serait-il si prodigieusement écarté de lui sur un des dogmes fondamentaux du judaïsme ? Et comment la Synagogue aurait-elle réuni sur la même tête et attribué au même homme des textes aussi contradictoirement opposés les uns aux autres ?

Ceci prouve de plus en plus dans quel dédale d'obscurités impénétrables s'engagent ceux qui rejettent l'existence d'événements et de personnages figuratifs dans la Bible.

Après Cyrus, vient Zorobabel. Comme issu du sang de David, chef de la petite troupe qui revint la première à Jérusalem, restaurateur du temple et de la cité sainte, il a plus d'un rapport frappant avec le Messie. Aussi, lisez Zacharie, le prophète

suscité en ces temps difficiles pour soutenir le courage de la colonie naissante : tantôt il assure que Zorobabel achèvera le temple dont il a jeté les fondements : « Manus Zorobabel fundaverunt domum istam, et manus ejus perficient eam » (IX, 9) ; tantôt il réserve cette œuvre au seul Messie : « Ecce vir, Oriens nomen ejus, et subter eum orietur, et ædificabit templum Domino, » ou selon l'hébreu : « Voilà l'homme dont le nom est *Germe*, il germera de sa racine (coupée jusqu'à fleur du sol), et il bâtira le temple du Seigneur » (VI, 12). Et qu'on le sache bien, ce texte de Zacharie n'est pas isolé dans la Bible. Rien au contraire n'était plus enraciné dans la croyance des Juifs que cette persuasion selon laquelle le vrai et parfait retour de la captivité, le rétablissement du temple et la fondation d'un état stable et prospère devaient être l'œuvre exclusive du Messie [1]. Le Sauveur fit allusion à cette croyance et à la prophétie de Zacharie, quand, sollicité de prouver sa qualité de Messie, il dit aux Juifs : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours. » Car, bien qu'il parlât ainsi de son corps et de sa résurrection, il ne séparait pas cette résurrection de celle de son Église, qui est aussi son corps et sa plénitude (Éphés., I, 23) ; et c'est la

1. J'ai déjà cité la prière de Jésus, fils de Sirach (Ecclésiast, XXXVI, 13), qui demande le retour de l'exil et le rassemblement des tribus dispersées.

doctrine du prophète Osée[1], plus clairement expliquée par saint Paul, que tous les chrétiens sont morts, ensevelis et ressuscités avec leur chef : « Convivificavit nos in Christo et conresuscitavit » (Éphés., II, 6). Le temple matériel de la Synagogue tombait en ruines par la mort de Jésus-Christ ; et le temple spirituel de son Église sortait avec lui du sépulcre trois jours après.

Ces analogies me ramènent à l'endroit d'Isaïe qui m'a servi de point de départ, et que j'ai paru oublier trop longtemps. En voici l'explication la plus naturelle. Le Messie qu'il annonce en termes si magnifiques ne doit paraître en personne que plus tard ; mais il va naître en figure ; le mystère de sa naissance va, pour ainsi parler, être joué devant tout un peuple pour réveiller sa foi à la promesse. Il naîtra donc un enfant d'Isaïe, et le nom symbolique qui lui sera donné, avant sa conception, marquera la prochaine dévastation de Damas et d'Éphraïm, ou, dans un sens plus élevé, l'enfer vaincu et dépouillé par le Messie. La mère de cet enfant est appelée prophétesse, non parce qu'elle est l'épouse d'un prophète, car je cherche en vain dans la Bible

1. Osée, VI, 3 : « Vivificabit nos post duos dies : in die tertiâ suscitabit nos, et vivemus in conspectu ejus. » On sait que cette même résurrection avait été figurée par Jonas, sorti le troisième jour du sein du monstre marin, et les chrétiens, en peignant ce sujet dans les catacombes, faisaient profession de croire à leur future résurrection, aussi bien qu'à celle du Fils de Dieu.

une analogie quelconque pour justifier ce sens, mais parce qu'elle prophétise, en effet, par un enfantement qui est l'image, bien grossière sans doute, de l'enfantement virginal de Marie. « Avant » que cet enfant voie le jour, dit saint Éphrem, et » que le progrès de l'âge lui apprenne à discerner » le bien du mal, la terre... sera abandonnée...; ce » qui arriva bientôt après... Toutefois le prophète » parle ici principalement du Fils de Marie. » (Ephræmi *Opera syr.*, t. II, p. 33.)

J'ai comparé ces drames qui occupent la scène dans l'histoire de l'ancien peuple aux représentations commémoratives du moyen âge. Il y a toutefois entre les deux une notable différence, qu'il est à peine nécessaire de signaler. Ces esquisses de l'avenir ne sont pas chez les Juifs de purs accidents qui n'entrent pour rien dans la trame de l'histoire. Elles constituent l'histoire même du peuple de Dieu dans ses personnages les plus illustres et dans ses événements les plus importants. Il n'appartient qu'à Dieu seul de fondre ainsi dans un tout harmonieux la réalité et la figure. Mais l'erreur serait de croire que l'une effaçât l'autre ou la fît oublier. Les prophètes étaient là pour rappeler sans cesse au peuple tout ce qu'il y avait de symbolique dans sa vie et celle de ses grands hommes. Quand Osée épousait une femme débauchée, et la retirait du désordre pour avoir des enfants dont les noms devin-

rent autant de prophéties; quand Isaïe se montra en public avec ses deux fils dont les noms, également emblématiques, résonnaient comme une menace ou une promesse : « Ecce ego et pueri mei quos dedit mei Dominus in signum et in portentum Israël » (VIII, 18); quand Zacharie désignait le grand prêtre alors vivant et les amis réunis autour de lui, comme autant de pronostics et de signes anticipés des temps messianiques : « Audi, Jesu, sacerdos magne, tu et amici tui qui habitant coram te, quia viris portendentes sunt » (III, 8); on sent combien le peuple devait se façonner à ce langage, et s'étonner peu de le rencontrer dans la vie réelle, et dans les livres anciens.

Il fallait que les Juifs fussent bien familiarisés avec ces idées et cette méthode, pour arriver à la conviction énergiquement exprimée dans une ligne du Thalmud, que « tout ce que les prophètes ont prophétisé concerne les jours du Messie[1]. » Ceux qui parlent ainsi ne sont pas assez aveugles pour nier la réalité historique des faits bibliques et les applications diverses des prophéties à des événements soit propres, soit étrangers à la Judée. Mais ils croient que le texte sacré renferme quelque chose de plus, et ils énoncent un principe qui, poussé trop loin et appliqué sans discernement,

1. *Sanhédrin*, f. 99, *recto*; *Schabbat*, f. 63, *recto*.

fournira matière à bien des subtilités inutiles, mais qui reste vrai au fond, que saint Paul a proclamé dans ses Épîtres : « Omnia hæc in figura contingebant illis, » et qui s'appuie sur la Bible autant que sur la tradition ; un principe enfin que la raison approuve et qu'elle exige même en bien des cas, puisqu'on ne peut s'en écarter sans tomber dans les inconvénients que j'ai marqués, et sans faire de plusieurs parties de la Bible une énigme impénétrable.

Cependant M. Réville, reprochant aux premiers chrétiens des interprétations arbitraires, leur oppose l'autorité des Juifs qui « n'ont jamais pu voir qu'une série de violences exégétiques dans cette invocation continue de leurs anciens prophètes » (p. 821). L'accusation serait grave, si l'effet n'en était détruit presque aussitôt par l'aveu suivant : « Pour être juste, il faut ajouter que, si les chrétiens ont abusé des textes prophétiques dans l'intérêt de leurs apologies, c'est un défaut qu'ils ont hérité de la Synagogue. Le rabbinisme, en effet, est le premier coupable. Oublieux de ce sens historique des prophéties *auquel il ne revenait que pour combattre les prétentions chrétiennes*, c'est lui qui inventa cette méthode arbitraire d'interprétation, etc. » (p. 822). Et encore, quelques lignes plus bas : « L'idée vulgaire, *fille de l'idée rabbinique*, d'après laquelle le prophète a pour mission essentielle de prédire l'avenir, et en particu-

lier de décrire plusieurs siècles d'avance l'apparition du Christ et la formation de l'Église... »

Il reste donc constant que les chrétiens n'ont pas inventé cette méthode. Les rabbins dont ils la tiennent ne l'avaient pas inventée non plus, et j'ai montré que les prophètes eux-mêmes les y avaient accoutumés. Mais, en justifiant la méthode, je ne défends pas l'abus qu'on en a fait. Ici comme ailleurs, l'avertissement de saint Paul est bien placé : « Éprouvez tout, et retenez ce qui est bon. » (I Thess., v, 21.)

Je crois avoir rendu compte en termes assez clairs de ce que nous entendons par le sens double ou multiple des prophéties. Très-souvent le sens est unique, mais étendu, et la division n'est qu'apparente dans les applications particulières qu'on en peut faire. D'autres fois le texte nous met sous les yeux deux objets faits sur le même modèle, et les dessine tous deux en même temps. Représentez-vous deux palais d'inégale dimension, mais offrant à peu près la même distribution de salles, cours, corridors, etc. Le plus petit, plus rapproché de vous, est tellement situé que, s'il est transparent comme le cristal, votre œil saisira du même regard les contours et les lignes correspondantes du plus vaste, placé derrière. Si au contraire cette transparence est voilée, inégale et intermittente, vous aurez besoin de quelque combinaison pour compléter dans

votre esprit l'image du grand édifice, mais vous ne pourrez douter de son existence ni de ses principales dispositions. Ainsi en est-il dans un oracle à double objet. L'objet prochain semble quelquefois s'effacer pour laisser briller de tout son éclat le fait plus important et plus vaste qui occupe le fond de la perspective; ailleurs les premières lignes sont plus opaques et voilent en partie celles de derrière. Mais la raison, guidée par l'analogie, restitue facilement à chacun des objets ce que l'œil n'en découvre que confusément.

Il résulte de cette combinaison qu'une ombre légère est jetée sur la plupart des prophéties. Mais cette ombre est comme celle d'un tableau qui fait mieux ressortir les jours. Car si l'avenir nous était dévoilé avec autant de précision et de suite dans les détails que nous en demandons à l'histoire du passé, la liberté humaine, en face de cette lumière distincte, serait singulièrement alarmée. Ou elle serait comme entraînée à réaliser ce qui a été prédit d'elle, ou elle tendrait à y résister de toutes ses forces, pour prendre possession d'elle-même, et se convaincre qu'elle n'est pas un rêve. L'argument que nous tirons des prophéties en serait prodigieusement affaibli. Car on pourrait toujours craindre que leur accomplissement ne fût l'effet de volontés déterminées à s'y conformer. Nous pouvons affirmer, au contraire, les prophéties étant ce qu'elles sont,

que presque toujours les hommes s'y sont conformés à leur insu, soit ignorance, soit pure inadvertance de leur part. Ainsi la sagesse de Dieu éclate jusque dans les ombres que la lumière laisse toujours à côté d'elle dans le monde moral, comme dans le monde physique, et qui ne seront pleinement dissipées qu'au jour de la consommation de toutes choses.

C'est une question débattue entre les orthodoxes, et qui n'intéresse point l'apologie chrétienne, mais seulement la rigueur du langage théologique, de savoir si, dans les prophéties à double objet, on peut dire que les mêmes paroles les embrassent tous les deux dans leur sens immédiat et littéral, ou bien si l'un des deux objets n'est atteint que dans le sens spirituel. Les plus graves écrivains de notre temps se prononcent assez fortement contre la prétention de donner deux sens littéraux à la même phrase [1]. Les noms importent peu, pourvu qu'on s'accorde sur la doctrine. Cependant, en bien des cas, la logique sera plus satisfaite à mon avis si l'on accorde que le même texte, interprété selon la

1. Je puis nommer ici le savant professeur d'Écriture sainte du Collége Romain, le Rév. P. Patrizi; Mgr Beelen, professeur à l'université de Louvain, si connu par ses commentaires philologiques sur plusieurs parties du Nouveau Testament; et M. l'abbé Gilly, professeur au grand séminaire de Nîmes. Ces professeurs distingués admettent sans difficulté les oracles à double objet, mais ils pensent que dans ces oracles tel verset ou telle phrase prise dans son sens littéral se rapporte uniquement à l'objet prochain, tel autre trait regarde uniquement l'objet éloigné, le prophète passant à chaque instant de l'un à l'autre.

lettre, atteint les deux objets à la fois, de même que, dans la comparaison déjà donnée, l'œil de l'observateur saisit les deux édifices du même coup. N'est-ce pas la lettre même d'une prophétie qui, par la magnificence, l'emphase et l'exagération de ses termes, vous avertit de regarder plus loin que l'objet immédiat et prochain ? Et pourquoi ce sens ne sera-t-il pas appelé littéral, s'il est fondé sur la lettre même ?

Saint Thomas pose un principe fort sage, quand il affirme que le sens spirituel de l'Écriture ne doit pas être employé à établir les dogmes, mais seulement à l'édification des fidèles. Si quelquefois les Apôtres ont tiré de sens spirituels des conclusions dogmatiques, ils l'ont fait ou parce que ces sens étaient généralement admis, ou en vertu du privilége de leur inspiration, et plutôt pour éclairer les fidèles déjà convaincus que pour amener à la foi les infidèles. Mais qui niera qu'on ne puisse fonder un raisonnement solide, invincible même, sur une prophétie dont l'application au Messie est évidente, bien qu'elle ait pu, dans une certaine mesure, avoir en vue un personnage figuratif de l'ancienne alliance ?

Ceci soit dit sans esprit de dispute, et qu'il soit permis à chacun, dans une matière aussi libre, d'abonder en son sens.

XI.

J'aborde enfin la question de l'authenticité parfaite du livre entier d'Isaïe. Je l'avais écartée en traitant de divers points d'histoire, de philologie ou d'herméneutique, pour éviter la confusion, et non par défiance de ma cause. Elle revient aujourd'hui, sollicite une solution, et rien ne m'empêche désormais de lui accorder l'attention qu'elle mérite. Ce n'est pas que l'inspiration de ces textes en dépende absolument. Quand le second Isaïe (ainsi qu'on affecte de le nommer) n'aurait paru que vers la fin de la captivité babylonienne, il serait antérieur de près de six siècles à la prédication de l'Évangile, et n'aurait pu décrire, comme il le fait, les effets prodigieux de cette prédication que par une lumière surnaturelle. Mais nous réclamons beaucoup plus. Nous tenons à l'intégrité de nos droits et n'en voulons sacrifier aucun. Nous soutenons donc qu'un seul auteur, antérieur à Cyrus de cent cinquante ans et plus, a écrit ou dicté les soixante-six chapitres qui sont rangés sous son nom dans la Bible ; qu'il a nommé le fondateur de l'empire des Perses, a prédit ses conquêtes, et l'a désigné spécialement

comme l'exécuteur des décrets divins contre Babylone, et le libérateur du peuple juif.

Telle était en effet la croyance universelle, avant qu'une philosophie nouvelle et une critique effrénée, dont « l'essence est la négation du miracle, » obligeassent leurs adeptes à penser autrement. Il n'y a pas de torture à laquelle on n'ait soumis les textes prophétiques pour obéir au tyrannique empire de ces principes de convention, dont nous attendons encore la preuve. Nous verrons par un seul exemple tout ce dont est capable la science aveuglée par le parti pris.

Le livre d'Isaïe se décompose assez naturellement en deux groupes principaux, distingués par la nature du sujet. Une moitié ou à peu près regarde immédiatement les temps assyriens, bien que la vue du prophète s'étende beaucoup au delà. L'autre moitié s'attache surtout à Babylone, l'envisage au temps de sa splendeur, et la menace d'une ruine prochaine. A ce groupe-ci appartiennent principalement les vingt-sept derniers chapitres (XL-LXVI), désignés souvent pour ce motif sous le nom de seconde ou dernière partie d'Isaïe. Pour le compléter néanmoins, il faut y joindre quelques oracles, détachés de la première partie. La ruine de Babylone est en effet le sujet des chapitres XIII-XIV, 23 ; et encore du chapitre XXI, 1-10. Tous les oracles de cette seconde série sont en butte aux attaques les

plus vives, comme ayant trait à un avenir lointain qu'aucune conjecture humaine ne pouvait prévoir si longtemps d'avance. Ils sont arbitrairement rejetés jusqu'au temps de Cyrus, jusqu'au jour où la conquête de Babylone, si elle n'était pas un fait accompli, se laissait du moins conjecturer, et faisait bondir d'espérance les cœurs des Israélites flétris par une oppression de soixante-dix ans.

La critique, en train de coupures, ne s'est pas arrêtée là : elle a porté la hache sur deux autres oracles, des plus beaux d'Isaïe. Ce sont les chapitres XXIV-XXVII et XXXIV-XXXV. Demandez-lui ses raisons, elle sera embarrassée pour vous les dire. Ni les sujets traités dans ces chapitres, ni les caractères du style ne justifiaient ce retranchement, même au point de vue de la raison séparée de la foi. Le premier de ces deux oracles prédit un bouleversement général qui doit précéder l'établissement du royaume de Dieu. Babylone n'y est pas nommée, et je tiens pour certain qu'il ne s'y agit point d'elle, mais de l'empire antichrétien de Rome. L'objet est à peu près le même dans le second, quoique dirigé spécialement contre l'Idumée ; car il nous transporte dans un si vaste horizon et abonde en images si fortes, que non-seulement les chrétiens, mais même plusieurs exégètes du camp opposé ont reconnu sous le voile transparent de ce nom tout un monde maudit de Dieu. La langue est pure, hardie, exempte de

néologismes. Seulement on y sent la présence d'un souffle puissant, le même qui anime les derniers chapitres, et emporte l'âme étonnée dans des régions nouvelles. Ces textes admis pour authentiques conduiraient de proche en proche à l'admission de tous les autres. Des rapprochements de style, de manière, de termes et d'images poétiques, mèneraient tout droit à ce résultat. De Wette en fait l'aveu ingénu, en traitant de l'oracle contre l'Idumée, qu'il rejette par ce motif à peu près unique (p. 265).

Ainsi trente-six chapitres, sur le nombre total de soixante-six, sont retranchés du livre d'Isaïe. C'est la moindre moitié qui lui reste, et pas même assurée contre les coups redoublés de semblables machines. D'autres oracles en effet sont également battus en brèche et révoqués en doute — ou même condamnés — par plusieurs. Je n'en parlerai pourtant pas, m'arrêtant aux limites fixées par M. Réville, qui sont celles du plus grand nombre des exégètes rationalistes d'aujourd'hui.

Obligé de me restreindre même en deçà de ces limites, je m'appliquerai surtout à venger l'authenticité des vingt-sept derniers chapitres. Je ne parlerai des autres qu'incidemment et autant que je le pourrai faire sans allonger notablement le discours. Mais, ce point capital une fois gagné, la victoire est assurée sur toute la ligne.

Nos premiers arguments seront puisés aux mêmes

sources que ceux qu'on nous oppose, et reposeront sur la même base : tant une vue partielle et partiale des objets en change l'aspect et expose à la méprise[1].

Voici la première objection, et la réponse.

Il y a, dit-on, dans Isaïe deux situations et deux horizons tellement disparates, tellement éloignés l'un de l'autre, que le même homme n'a pu se placer successivement dans tous les deux. Celui qui vivait à Jérusalem, à la cour d'Ézéchias, n'a pu vivre à Babylone cent cinquante ans plus tard, et adresser à ses compatriotes exilés sur les bords de l'Euphrate les exhortations, les reproches et les consolations qui remplissent la seconde partie du livre, outre quelques chapitres de la première. Quand même on admettrait en lui ce don de prescience, il devait parler des choses futures comme futures, ainsi qu'un historien emploie le prétérit quand il raconte le passé, et adresser la parole à ses contemporains. Quelque licence qu'un poëte se donne dans l'emploi de la prosopopée, il ne s'y livre point sans

1. Si je cite moins les défenseurs que les adversaires des textes d'Isaïe, on aurait tort d'en conclure que ces derniers aient réuni tous les suffrages, et que les autres soient muets. Je pourrais dresser une longue liste d'écrits recommandables, publiés pour la défense des textes attaqués. Mais je me borne à indiquer les plus remarquables, ou les plus accessibles aux lecteurs français. Je nommerai parmi les catholiques, Jahn, Herbst (ou plutôt M. le Dr Welte), et M. l'abbé Glaire, dans leurs introductions à l'Ancien Testament; parmi les protestants d'Allemagne, M. Hengstenberg, dans sa *Christologie*, et M. Keil, dans son introduction à l'Ancien Testament.

avoir par quelque prélude préparé les esprits à la comprendre; il ne la poursuit pas non plus sans interruption dans tout le cours d'un long poëme. C'est pourtant ce qu'aurait fait Isaïe, s'il était l'auteur des vingt-sept chapitres placés à la fin de son livre.

Cette objection est assurément la plus sérieuse, ou du moins la plus plausible. On ne nous reprochera pas de l'avoir affaiblie. Mais elle repose, nous devons le dire, sur deux faux supposés.

Et d'abord il n'est pas vrai que l'auteur incriminé ait eu recours à la prosopopée, sans aucun avertissement préalable, de manière qu'elle sonnât aux oreilles comme un langage inintelligible.

La déportation des Hébreux loin de leur pays eut dès le temps de Moïse le caractère d'une menace, répétée en plusieurs endroits du Pentateuque. (Lév., XXVI; Deutér., XXVIII.) Ce châtiment leur était dès lors réservé, s'ils se rendaient rebelles à Dieu. La menace était seulement tempérée par une promesse de retour, le Seigneur s'étant hautement engagé à ne jamais abandonner pour toujours la race d'Abraham et de Jacob. Salomon s'en souvint, au jour de la dédicace du temple. Et la peine éventuelle de l'exil et la demande d'un heureux rétablissement sont exprimées en termes formels dans la touchante prière que lui inspira cette auguste cérémonie (III Rois, VIII et XI). Après lui, l'infidélité

du peuple allant toujours croissant, l'exécution d'une menace si longtemps méprisée devint inévitable. Les tribus du nord, plus criminelles, plus oublieuses de Jéhova, plus abandonnées à l'idolâtrie, en firent la première épreuve. Cependant, loin de comprendre ce grave avertissement, le royaume de Juda s'endurcissait de jour en jour, si bien que la tâche des prophètes se réduisit, pour ainsi dire, à déterminer le lieu de son exil. Ce fut la mission de Michée, contemporain d'Isaïe : « Pourquoi ces cris déchirants (ô Jérusalem)? Est-ce que tu n'as plus de roi, et que tes conseillers ont péri, pour que tes douleurs ressemblent à celles d'une femme en travail? Sois dans les angoisses et les convulsions, fille de Sion, comme la femme qui enfante; car tu sortiras de la ville et tu coucheras dans la plaine; tu iras jusqu'à Babylone; là tu seras délivrée, le Seigneur te rachètera des mains de tes ennemis. » (Mich., IV, 10, 11.) Isaïe ne pouvait rester étranger à cette austère mission. Plusieurs fois il avait prédit la ruine de Jérusalem et la captivité de ses habitants dans une terre étrangère (I, 31; III, 1-3; V, 13; XXII, 13, 14). Mais il n'avait pas encore, comme Michée, désigné l'instrument de cette terrible vengeance. Ce n'était pas l'Assyrien, auquel le prophète interdisait au contraire de la part de Dieu l'accès dans Jérusalem; ses lèvres prononcèrent enfin le nom de Babylone : « O roi, dit-il au pieux Ézéchias,

écoute la parole du Seigneur. Des jours viennent où tout ce qui est dans ta maison, tous les trésors amassés par tes pères jusqu'à cette heure seront transportés à Babylone. Il n'en restera rien, dit le Seigneur. On prendra tes enfants, engendrés de toi, et ils serviront comme eunuques dans le palais du roi de Babylone » (xxxix, 5 et suiv.).

Ces paroles sont la préface naturelle de la prosopopée qui s'ouvre immédiatement après. (Ch. xl et suiv.) Il ne serait pas raisonnable d'en exiger davantage, et de demander, par exemple, pourquoi les événements intermédiaires sont omis, pourquoi il n'est rien dit du renversement de Ninive par Nabopolassar, ni de la puissance de Nabuchodonosor : Dieu nous cache l'avenir et nous le révèle comme il lui plaît. Du reste, quoiqu'il soit téméraire de lui demander compte de ses actes, il avait, pour nous entretenir de la chute plutôt que de l'exaltation des Chaldéens, des motifs que nous pouvons entrevoir. Cette révolution, qui fit passer l'empire aux Perses et ramena le peuple juif dans ses foyers, n'est pas sans pareille dans l'histoire de la religion jusqu'à Jésus-Christ, elle occupe une place éminente et n'a de comparable que la sortie des Hébreux de l'Égypte, sous la conduite de Moïse, pour aller occuper la terre de Chanaan. Ce sont là les deux plus grands emblèmes de la délivrance des élus, opprimés en ce monde par une puissance ennemie. Encore faut-il

reconnaître que la puissance infernale nous est plus expressément rappelée par le nom de Babylone que par celui de l'Égypte. Les prophètes ont annoncé comme à l'envi la conversion de Tyr, de l'Assyrie, de l'Éthiopie, de Saba, des Arabes du désert, de la colonie lointaine de Tharsis, en un mot des régions les plus reculées de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. L'Égypte n'est pas oubliée dans cette joyeuse énumération. Le souvenir de Joseph et des patriarches, de l'hospitalité qu'ils y avaient reçue, tempérait celui de la persécution. Mais jamais un seul mot de pardon n'est prononcé sur Babylone. Dans le Nouveau Testament comme dans l'Ancien, son nom présente le type d'une irrémédiable malédiction. Envisagé de la sorte, il cesse, je l'avoue, d'être un nom géographique, pour passer à une acception mystique et figurée. Mais il fallait pourtant que l'histoire offrît un fondement à cette métaphore. Et ce fondement où le trouver, sinon dans les événements annoncés par Isaïe? La colonie qui revint à Jérusalem, peu considérable par le nombre, présageait, par l'exiguïté même de ses proportions, le petit reste d'Israël que le Messie devait affranchir de l'esclavage de Satan, et réunir autour de sa personne. Le don de la liberté civile était l'aurore d'une liberté plus précieuse et plus vraie, que le Fils de Dieu apporterait au monde, quand il se montrerait en personne, et non sous des voiles étrangers.

Voilà pourquoi l'esprit de Dieu, franchissant d'un bond tous les intermédiaires, nous transporte soudain à l'instant solennel où la trace du Messie est plus visible, et son œuvre de régénération mieux marquée.

Ces raisons ne plairont pas à nos incrédules, car ils manquent d'un sens nécessaire à l'intelligence approfondie des Livres saints ; mais du moins ils ne pourront nier qu'Isaïe n'ait mis une préface à sa prosopopée, et qu'elle n'ait été suffisamment préparée pour ne demeurer pas intelligible à ses contemporains.

Ce qu'on dit de la longueur de la prosopopée n'est pas mieux fondé. Dieu prolonge une extase autant qu'il lui plaît, et le langage du prophète s'y adapte aussi longtemps qu'elle persévère. Les analogies, dans cet ordre d'idées, ne sont pas sûres. Mais je ne veux pas recourir à ce moyen de défense extraordinaire. Les faits sont ici beaucoup plus simples. Le ravissement du prophète n'est pas si absolu qu'il échappe entièrement aux influences de la vie réelle. Il s'adresse aussi souvent à ses contemporains qu'aux hommes de l'avenir qui lui sont montrés en vision. Les lieux, qu'il décrit au ch. LVII, par exemple, sont entrecoupés de montagnes et de gorges profondes. C'est sur ces hauteurs et dans ces vallées, dans le lit des torrents et les anfractuosités des rochers, que se pratiquent les rites impurs et cruels qui soulè-

vent son indignation. Rien ne ressemble mieux à la Judée, pays montagneux et percé de grottes naturelles ; rien ne ressemble moins à la Chaldée, région plate et sans accidents de terrain, où ne s'élèvent d'autres hauteurs que des massifs artificiels. Les frais ombrages des arbres, et surtout des térébinthes qui protégent ces cultes voluptueux, les jardins parfumés qui y invitent, sont des traits renouvelés du ch. I, et ainsi nous ramènent encore à la Palestine. L'immolation des enfants à Moloch (v. 5) était pratiquée dans la Phénicie, dans les pays d'Ammon et de Moab. Cent endroits de la Bible nous apprennent combien l'exemple de ces peuples voisins fut contagieux pour les Israélites. L'histoire ne mentionne rien de pareil à Babylone ; et quand, dans ces invectives contre les superstitions judaïques, on découvrirait quelques allusions aux usages de la haute Asie, le commerce journalier des populations palestiniennes avec celles de Ninive et de Babylone les expliquerait aisément. Pour des hommes enclins à l'idolâtrie, les plus puissants dieux étaient ceux des plus puissants empires, et ils obtenaient naturellement le plus d'hommages.

Je vais plus loin. Quand même, dans ces scènes d'idolâtrie, la peinture des lieux serait moins nette, il serait toujours vrai qu'un libertinage religieux aussi public, aussi répandu, aussi effréné que celui dont gémit le prophète (ch. LVII et LXV), ne

convient pas à la fin de l'exil. Si le penchant invétéré des générations antérieures pour les religions étrangères n'y fut pas entièrement guéri, il en resta du moins fort peu de traces. Les Juifs qui demeurèrent dans l'Orient se distinguèrent dans les âges suivants par un inviolable attachement aux lois de Moïse, et même aux traditions rabbiniques, dont le recueil le plus volumineux est encore le Thalmud dit de Babylone. Si leurs pères avaient ressemblé à ceux dont nous avons ici le portrait, ils n'auraient transmis à leurs enfants qu'un sang mêlé, des idées mondaines, le culte de la richesse, du plaisir et de la force. Leur nom se serait éteint au sein de la gentilité, dans cette immense capitale de l'Orient, vaste laboratoire où les éléments les plus hétérogènes finissaient par se mêler et se confondre; et il n'en serait plus resté de vestige.

M. Réville ne me démentira pas, lui qui, se portant à un excès contraire et mêlant le roman à l'histoire, ne permet pas de douter que Cyrus n'ait, longtemps avant sa conquête, entretenu de secrètes intelligences avec les Juifs, et gagné toutes les sympathies « d'hommes accoutumés à envisager les événements politiques au point de vue religieux. » Ces sympathies étaient, à l'en croire, singulièrement fortifiées par l'horreur que Cyrus et son peuple avaient pour les images (p. 173, 174). Comme elles n'avaient de prix qu'autant qu'elles

étaient partagées par le grand nombre, y attacher tant d'importance, c'est avouer que la masse du peuple juif était l'ennemie jurée du culte des images.

Mais autant cette licence d'opinions et de mœurs répugne à l'époque de Cyrus, autant se produit-elle au grand jour sous le règne de Manassé. Il est difficile de lire les invectives du prophète sans se rappeler aussitôt ce règne néfaste.

Des torrents de sang innocent furent versés alors [1] ; le propre fils du roi ne fut pas épargné. Son père en fit un horrible sacrifice à Moloch (IV Rois, XXI, 6). Le glaive dévora les prophètes [2] pour étouffer leur voix. Isaïe fut du nombre des martyrs, ainsi que l'atteste une tradition ancienne, confirmée par saint Paul [3]. Il pouvait avoir environ quatre-vingt-dix ans, et soixante-dix ans de ministère, s'il survécut de huit ans à Ézéchias [4]. Moins

1. Sanguinem innoxium fudit Manasses multum nimis, donec impleret Jerusalem usque ad os. IV Reg., XXI, 16.

2. Devoravit gladius vester prophetas vestros. Jér., II, 30.

3. Hébr., XI, 37. On ne doute pas que le mot « secti sunt, ils ont été sciés, » ne fasse allusion au supplice d'Isaïe.

4. Rien n'empêche qu'il n'ait été appelé de Dieu vers l'âge de vingt ans. Daniel prophétisa encore enfant. Zacharie (II, 4) est appelé « puer, enfant, » par l'ange, au temps même de son ministère public. Ce qui est certain, c'est qu'Isaïe avait déjà soixante-deux ans d'exercice à la mort d'Ézéchias. — La seule objection qu'on pût faire contre l'opinion qui place sous Manassé ces dernières prophéties d'Isaïe, c'est que ce prince n'est point nommé dans le titre général du livre : « Vision d'Isaïe, fils d'Amos, qu'il vit... aux jours d'Osias, de Jonatham, d'Achaz et d'Ezéchias, I, 1. » Mais il est permis de penser que, les trente-neuf premiers

libre sous son fils de prêcher au dehors, il prit la plume et mêla ensemble, selon que l'inspiration l'y poussait, les reproches faits aux vivants et les consolations destinées à l'avenir. Il peignit l'idolâtrie dominante, les serviteurs fidèles à Jéhovah poursuivis de gestes outrageants (LVII, 4); les défis portés à Dieu même de les sauver (LVI, 5) ; la connivence des magistrats, adonnés à l'avarice, à l'intempérance, et plongés dans un sommeil stupide (LVI, 10-12). Il expliqua la Providence incomprise qui retirait les justes de ce monde, et les livrait à la violence des persécuteurs par un secret dessein de miséricorde, pour les conduire au séjour du repos, et les soustraire aux fléaux imminents de sa justice (LVII, 1, 2). Ce trait eût été un contre-sens, si le bonheur avait été proche, et si l'aurore des beaux jours avait déjà lui pour Israël.

Fidèle à condamner les alliances étrangères, le même Isaïe reproche à Jérusalem d'être allée vers le roi d'Assyrie avec de l'huile et des parfums ; elle a envoyé ses députés au loin, et s'est abaissée jusqu'aux enfers. La longueur du voyage ne l'a pas découragée. Fatiguée et n'en pouvant plus, elle a puisé sa force dans l'ardeur de sa volonté. « Et qui donc, demande le Seigneur, t'inspire cette crainte

chapitres ayant été déjà réunis sous le règne d'Ezéchias, Isaïe se contenta, sous Manassé, d'y ajouter les chapitres suivants, sans toucher au titre.

si vive que tu me sois infidèle pour lui plaire? etc. » (LVII, 9-11.)

Ce reproche n'a pu être écrit qu'en Palestine. Cette alliance qu'on va chercher si loin, avec tant de fatigue, ces présents de parfums et d'huile, productions qui comptent parmi les plus recherchées de la Judée, ces rebuts qu'on dévore en s'abaissant pour ainsi dire jusqu'aux enfers devant l'arrogance d'un maître dédaigneux qu'il faudrait dédaigner à son tour, tout cela nous rappelle les efforts d'Achaz pour acheter l'appui de Téglatphalaser. Son petit-fils imita apparemment cet exemple, avec moins de succès encore, puisqu'il ne put échapper aux horreurs de la déportation et de la prison.

Tous ces traits, au contraire, sont sans application aux Juifs exilés à Babylone. Ils ne leur conviendraient pas mieux quand, pour écarter le roi d'Assyrie, on appliquerait le texte à une divinité quelconque, selon l'opinion de quelques-uns.

Aussi les critiques les plus déclarés contre nous n'ont-ils pas pu dissimuler ici leur embarras. « Le v. 9, dit un d'eux [1], semble se rapporter au temps d'Isaïe, mais le v. 12 marque clairement le temps de l'exil. » C'est ainsi qu'il élude la difficulté sans la résoudre, et met le prophète en contradiction avec lui-même. Le Dr Ewald lui vient en aide, mais

1. De Wette, *Intr. à l'A. T*, 4e édit., p. 263.

ne fait que s'engager davantage. Il déclare résolûment que tout ce morceau dirigé contre l'idolâtrie appartient à un ancien prophète [1]. S'il en est ainsi, avouez donc qu'il est authentique, et démontre l'authenticité de tout ce groupe d'oracles qui n'a, de votre aveu, qu'un seul auteur. La conséquence est évidente; mais la chicane a des réponses à tout. Elle devine qu'un auteur, écrivant sous Cyrus, a fait dans cet endroit une citation d'un livre plus ancien. La citation, ou, pour mieux dire, le plagiat serait d'une maladresse sans égale, puisque tout s'y adapte à d'autres hommes, d'autres temps, d'autres mœurs et d'autres circonstances. N'importe, un mendiant n'y regarde pas de si près; pour couvrir sa nudité, il accepterait volontiers un habit d'arlequin.

Et ce reproche de mendicité et de sottise s'adresse à l'homme dont la verve piquante a été si

1. « Il reste hors de doute, après un sérieux examen, que l'anonyme (le second Isaïe) répète ici (depuis le ch. LVI, v. 9, jusqu'au ch LVII, v. 11) les paroles d'un autre prophète plus ancien que lui. Tout dans ces versets, la langue, le sens, et la situation historique, porte l'empreinte d'un autre temps. Nous rencontrons ici des invectives contre les pasteurs ou chefs du peuple, contre l'oppression des innocents qui périssent victimes de leurs injustices, contre l'idolâtrie chananéenne, telles qu'elles n'ont pu sortir que de la bouche d'un prophète habitant la terre sainte, pendant que le royaume de David subsistait encore. La peinture qui y est faite de ce royaume nous le montre si agité, et réduit à un état de décadence et de corruption si désespéré, qu'elle rappelle les temps de Manassé, ou ceux qui le suivirent de près. » Ewald, die Propheten, t. II, p. 460. Cette appréciation est exactement la nôtre, et nous aurions droit de dire à l'auteur : « Ex ore tuo te judico. »

féconde contre l'idolâtrie, dont les sanglantes ironies remplissaient les ch. XLI, XLIV et XLVI ! Un soldat si bien armé contre elle n'avait que faire d'armes dérobées pour la combattre.

Le ch. LXVI offrirait encore de solides appuis à ma thèse. On a prétendu que, dans tout ce groupe d'oracles, le temple était considéré comme en ruine, et le culte réduit aux jeûnes et aux sabbats, c'est-à-dire à la triste condition des temps de l'exil. Cette prétention est exagérée. Le prophète voit les peuples étrangers ramener avec honneur à Jérusalem les tribus dispersées, et les compare « aux Israélites qui apportent leur offrande au temple dans un vase pur. » Cette comparaison, exprimée par le présent, est visiblement empruntée à ce que l'auteur avait tous les jours sous les yeux.

Les premiers versets du même chapitre sont encore dignes de remarque. Le Seigneur y proclame son immensité qu'aucun temple ne peut renfermer, et déclare préférer à tout l'hommage d'un cœur humble et docile. Les sacrifices d'animaux ne lui sont point agréables sans cette disposition de l'âme. « Immoler un taureau le blesse comme le meurtre d'un homme ; le sacrifice d'une brebis comme celui d'un chien. L'offrande de fleur de farine n'a rien de plus que le sang d'un pourceau ; la fumée de l'encens vaut l'hommage rendu à une idole. » Le nouveau sanctuaire, las d'abriter ce culte hypocrite, laissera

sortir de son enceinte un cri d'horreur, une menace terrible : « voix qui retentit de la ville, voix qui sort du temple, voix du Seigneur qui rend à ses ennemis selon leurs mérites » (v. 6) ; paroles qui se vérifièrent à la lettre sous le règne de Vespasien, à la veille de la suprême désolation de Jérusalem, et dont Josèphe a rendu témoignage.

Il est certain, en effet, que le temple ici nommé ne diffère pas de celui de Zorobabel, détruit par Titus. Qu'on ne pense pas du reste que le prophète veuille blâmer ceux qui le rebâtiront au retour de l'exil. Loin de là, il parle ailleurs de cette reconstruction, avec un saint enthousiasme, comme d'une insigne faveur de Dieu. Il ne condamne donc que la confiance présomptueuse de ceux qui y chercheront un asile en méprisant la pureté du cœur, et montre combien cet asile sera trompeur [1].

Au point de vue dogmatique, il importe peu que cette prophétie, qui embrasse tant de siècles, soit

1. Certains rationalistes, qui n'ont pas compris ce passage, ont imaginé pour l'expliquer une hypothèse qui, sous la plume de M. Réville, s'est transformée en un fait avéré; il l'expose en ces termes : « Les déportés, n'espérant plus retourner au pays de leurs pères, voulaient construire un temple à Jéhovah sur la terre d'exil. Le prophète condamne ce dessein, il prétend que Jéhovah n'a pas besoin d'un tel édifice, et il s'exprime comme si toute espèce de culte rituel et sacerdotal était inutile (p. 152). » Pour faire valoir une hypothèse historique aussi neuve et aussi invraisemblable, il faudrait en vérité de meilleures preuves. Le temple indiqué au v. 1 est le même que celui du v. 6, et celui-ci, personne n'en doute, est celui de Jérusalem. D'ailleurs, qui jamais, pour renverser un autel schismatique, s'est avisé de porter ses coups sur l'autel légitime?

d'Isaïe ou d'un contemporain de l'exil : sa valeur ne dépend pas de ces questions critiques. Mais il n'en est pas de même sous le rapport des convenances. Les premiers colons qui revinrent en Judée sous Zorobabel, faibles, timides et environnés d'obstacles, avaient plus besoin d'encouragements que de menaces. Aussi Dieu suscita-t-il, dans le but de réchauffer leur zèle pour la réédification du temple, Aggée et Zacharie, dont tous les efforts se réunirent pour soutenir leurs bras défaillants. En de telles conjonctures, l'oracle d'Isaïe eût été déplacé. Le ton en aurait paru trop sec et trop dur. Supposez au contraire que le prophète a parlé deux cents ans plus tôt, devant une génération superbe et pharisaïque, et pour se faire entendre de toutes les générations futures, sa parole est alors ce qu'elle doit être, ferme, sévère, menaçante ; mais elle n'a plus ce ton provocateur que d'autres circonstances lui auraient donné.

On peut juger par tous ces traits, par tant d'allusions à l'histoire et à la topographie, si Isaïe n'a laissé dans son œuvre aucun vestige du théâtre de sa prédication, et si tout sans exception y porte le cachet de sa présence à Babylone, au milieu de ses compatriotes exilés.

Ce que les descriptions des lieux exigent, les signes des temps ne le demandent pas avec moins d'empire. On s'en convaincra par l'induction qui va suivre.

On chercherait en vain dans tout le corps des Écritures d'autres pages où le Dieu de Jacob se glorifie en termes aussi vifs, aussi forts, aussi répétés qu'ici, de la science infinie qu'il possède, et qu'il communique comme il lui plaît. L'occasion était belle, puisqu'il s'agissait de ruiner l'idolâtrie, en opposant à l'ignorance et à l'impuissance de ces prétendus dieux la souveraineté absolue et la sagesse sans bornes du Dieu unique. La cause est portée devant la conscience du genre humain. Nous assistons à un débat animé, avec citation des parties, appel des témoins, production des pièces de conviction, et tout l'appareil enfin d'un acte judiciaire.

Je ne donnerai que la substance des textes, trop multipliés et trop étendus pour être rapportés intégralement.

La parole est au Dieu suprême, qui s'adresse tantôt aux idoles et tantôt à leurs adorateurs. Il invite ironiquement ces dieux de pierre ou de métal à produire les preuves de leur science, à faire valoir leur défense. Qu'ils montrent les prophéties anciennes qu'ils ont faites, et que l'événement a vérifiées. Qu'ils justifient par des témoins la réalité de ces oracles faits en temps opportun; ou, s'ils ne le peuvent, qu'ils commencent aujourd'hui à prédire l'avenir, à marquer ce qui se fera vers la fin des temps. Qu'ils osent se mesurer avec Jéhovah, et accepter

son défi. Mais ils restent muets, privés d'action et de parole. « Moi, au contraire, dit le Seigneur, j'ai suscité du nord et du soleil levant celui qui invoquera mon nom, qui marchera sur les princes comme sur de la boue, et les foulera comme le potier pétrit son argile. Qui l'a annoncé dès le principe, qui l'a prédit de loin? Nul d'entre vous n'en a parlé, personne n'a entendu vos prédictions. Moi le premier je dis à Sion : Voilà, les voilà, et j'envoie à Jérusalem le porteur de cet heureux message. J'ai regardé, et je n'ai trouvé personne que je pusse appeler à mon conseil, que je pusse interroger et qui me donnât un avis, etc. » (Ch. XLI, 21 et suiv.)

Le prophète revient sur la même pensée aux ch. XLII, 8 et suiv.; XLIII, 8 et suiv.; XLV, 19 et suiv.; XLVI, 10 et suiv.; XLVIII, 3 et suiv.

Dieu lui commande de faire comparaître son peuple, aveugle et sourd, afin qu'il le convainque. Il convoque en même temps toutes les nations de la terre, pour rendre témoignage de ce que peuvent leurs dieux, des signes de prescience qu'ils leur ont donnés. Il veut bien les reconnaître pour dieux s'ils en fournissent quelque preuve ; mais il n'en trouve pas le moindre indice. Lui seul annonce de loin les événements, avant qu'ils aient commencé à poindre, avant que le premier germe en ait paru. Tout son peuple en est témoin : il n'a point parlé dans le secret, dans un coin obscur de la terre. C'est lui

qui prédit, et c'est aussi lui qui exécute. « Les anciennes prophéties, je les ai faites de loin, et les voilà qui s'accomplissent. Parce que je savais que ton cœur est dur, ton cou de fer et ton front d'airain, j'ai prédit ces choses de loin, de peur que tu ne disses : « C'est mon idole qui a réglé ces choses » et les a accomplies. » Et maintenant je te révèle un autre avenir caché que tu ne connaissais pas. Je te le manifeste aujourd'hui ; tu n'en savais rien, ton oreille n'en avait pas saisi le moindre bruit, de peur que tu ne vinsses à dire : « Voilà que je le savais ; » car je te connais pour un peuple infidèle, et prévaricateur dès le sein maternel. »

Ce langage ferme, ce fier et solennel défi, cette insistance à rappeler les anciennes prophéties au moment même où elles s'accomplissent, cette sommation faite à tous les hommes d'avouer que tous ces événements ont été prédits de loin, et *avant qu'ils germassent*, toutes ces hautes prétentions seraient puériles, si elles n'avaient d'autre fondement que celui dont les rationalistes se contentent. Cette ridicule affectation n'aurait attiré sur l'auteur qu'un trop juste dédain. Quoi ! sa prophétie paraît dans le monde pour la première fois ; elle parle d'événements qui sont l'objet de préoccupations universelles ; en nommant Cyrus, elle ne met en avant qu'un nom qui a retenti déjà dans toute l'Asie jusqu'à l'Hellespont, — et il ose prendre à témoin

tous les enfants d'Israël que ces oracles sont anciens, et couverts de la poussière des âges !... Ses auditeurs *au cœur dur* et *au front d'airain* n'auraient pas eu de quoi s'amollir, les croyants les plus sincères et les plus souples se seraient couvert le visage de confusion, et le second Isaïe n'aurait jamais marché de pair avec le premier.

Il importe en effet de le remarquer, ces anciennes prophéties que l'auteur invoque et qui servent de base à son argumentation contre les idoles, sont celles qu'il fait lui-même et qui se lisent dans ces chapitres. Jamais il ne s'appuie sur les prophéties de Jérémie ni d'aucun autre, prophéties qui d'ailleurs n'ont point l'éclat des siennes, et ne parlent explicitement ni de Cyrus, ni de ses exploits, ni de leurs conséquences heureuses pour Israël.

Cette manière d'envisager ses propres écrits, à l'instant même où on les compose, comme un livre déjà vieux, paraît singulière ; mais elle tient essentiellement à la nature du genre prophétique, et au double présent qui se partage l'attention des *voyants*. Isaïe en fournit un autre exemple aussi évident que possible, au ch. XXXIV, dont le style et les pensées ont tant d'analogies avec ceux qui nous occupent. Après avoir peint la désolation de l'Idumée, et fait l'énumération des oiseaux sauvages, des quadrupèdes du désert, des spectres hideux qui en feront leur asile, loin de l'habitation des hommes,

il est subitement transporté au milieu de cette scène lugubre, et s'adressant aux hommes de l'avenir : « Cherchez, leur dit-il, dans le *livre du Seigneur* et lisez; aucun des êtres (que j'ai nommés) ne manque (au rendez-vous), ils s'y rencontrent les uns les autres. Car c'est le Seigneur qui l'a dit, et son souffle qui les y a rassemblés. »

Qui ne voit que ce *livre du Seigneur* est l'oracle même que le prophète écrivait en ce moment?

A ces prophéties *anciennes*, le prophète déclare en ajouter de *nouvelles*, qui renchérissent sur la magnificence des premières. Mais ceci ne détruit pas ce que j'ai dit. Les prophéties envisagées comme nouvelles parce qu'à l'époque de Cyrus, du présent extatique d'Isaïe, elles n'étaient pas encore accomplies, ont trait surtout à la délivrance de l'Israël spirituel, et à la conversion des peuples par le Messie. On n'a pas tort de juger que l'état de la nation juive depuis Zorobabel jusqu'à notre ère répond mal à de si splendides images. Mais pourquoi donc refuser d'y voir des métaphores, dont l'éclat le plus vif pâlit devant la réalité des biens qui nous ont été départis en Jésus-Christ, et de ceux que nous attendons encore? Ce que j'ai dit ici même des prophéties à double objet trouve en ce lieu sa plus juste application.

La marque des temps s'unit donc à toutes les circonstances des lieux et à toutes les allusions

historiques que nous avons relevées, pour nous éloigner de l'époque de Cyrus, autant que des rives de l'Euphrate. Les rives du Jourdain nous appellent, et c'est là que la voix de notre prophète s'est fait entendre pour les épouvanter par ses menaces, et les consoler par ses promesses d'événements plus grands que tous ceux dont elles avaient été jadis les témoins.

XII.

Les caractères du style et de l'élocution ont à leur tour servi dans des mains hostiles d'une arme pour combattre l'authenticité des vingt-sept derniers chapitres d'Isaïe, et de plusieurs autres. C'est à ces mêmes caractères examinés de sang-froid et sans parti pris que nous en appelons nous-même.

Les parties d'Isaïe données pour apocryphes comptent, on peut l'affirmer sans crainte d'être démenti, parmi les chefs-d'œuvre de la littérature prophétique. Je ne sais si l'on trouvera quelque chose d'aussi éloquent dans ce qu'on lui laisse, mais assurément on n'y trouvera rien de supérieur. L'ode du ch. XIV sur la chute du roi de Babylone

est, au jugement du Dr Lowth, si juste appréciateur de ce genre de mérite, ce qu'il connaît de plus parfait non-seulement dans la littérature hébraïque, mais dans celle de tous les peuples. Il se montre également admirateur enthousiaste des vingt-sept derniers chapitres. Cet enthousiasme a gagné jusqu'aux critiques qui nous sont opposés. Gesenius, l'un des plus célèbres, avoue qu'on ne saurait trop louer la langue et l'élocution de ces oracles, le pittoresque et la noblesse des images. la fraîcheur des tableaux, le mordant des invectives; qu'à bien des égards ils soutiennent le parallèle avec ceux d'Isaïe[1]. Il ajoute seulement que c'est tout une autre manière, et un autre coloris.

A quoi pourtant se réduit la différence? Si l'on parle des qualités fondamentales du style, du tour général de la diction, je ne vois qu'une seule différence signalée par les critiques. « Le style d'Isaïe est, disent-ils, plus serré, plus incisif, plein de pensées et d'images qui se pressent avec impétuosité sous sa plume, mais aussi plus dur et moins correct. Celui du pseudo-Isaïe est plus clair, plus abondant et plus facile. L'auteur aime à s'étendre et se répète volontiers. Ce style plus limpide et plus coulant est la marque d'un âge plus récent. » Ainsi s'exprime Gesenius, à l'endroit cité.

1. *Comm. sur Isaïe*, 2e part. Introd., p. 23.

Il est vrai qu'on peut noter quelque diversité de style entre les diverses parties du même livre. Mais il ne faudrait ni l'exagérer, ni oublier les causes qui l'expliquent, sans qu'il soit besoin de recourir au parti extrême où l'on se jette.

Est-ce que le style de Cicéron est parfaitement le même dans ses traités philosophiques et dans ses discours ?

L'invective a son langage, et la consolation a le sien, plus doux, plus calme et moins impétueux. Si donc les promesses et les consolations dominent dans la seconde partie, doit-on s'étonner d'y trouver moins de fougue et d'élan que dans la première ?

Puis il faut distinguer une improvisation commandée par une émotion forte et passagère, d'un traité écrit dans le calme du cabinet. Les oracles de la première partie sont pour la plupart assez courts, parce qu'ils répondent aux besoins du moment. La plupart ont été sans doute prononcés avant d'être recueillis par écrit. De tels discours, surtout dans le genre du reproche, ont quelque chose de brusque : semblables à l'orage ils éclatent et durent peu. Dominé par une seule pensée, par un seul sentiment, l'orateur l'exprime, et puis s'arrête. Qu'il y a loin de là aux derniers chapitres, qui destinés aux âges futurs plus qu'à la génération présente, portent le cachet d'un discours écrit, et non d'une improvi-

sation orale. C'est un vaste horizon, ce sont des vues d'ensemble réunies comme dans un savant traité sur les vicissitudes et les grandeurs des siècles à venir. Tout s'y rattache à trois idées mères et fécondes, Dieu, Jésus-Christ et l'Église. Sans prétendre y chercher les divisions méthodiques d'une thèse de philosophie, on y distingue aisément trois parties correspondant à ces trois termes, et à peu près égales, puisque chacune se compose de neuf chapitres. Les premiers ont pour sujet principal les attributs de Dieu et ses perfections infinies opposées au néant des idoles. Les suivants forment un tout avec le chapitre LIII, où sont décrites les souffrances expiatoires du Messie. Enfin, les derniers exposent les conditions nécessaires pour entrer dans son royaume ; quels en seront exclus, et quels y trouveront une place; la conversion des nations idolâtres, et leur substitution aux Juifs charnels et incrédules.

Pour embrasser ce vaste sujet, pour le rendre intelligible à des esprits bornés, à des âmes vulgaires plongées dans la vie matérielle, ne fallait-il pas plus d'espace, plus de combinaisons et de développements que n'en demandaient les avertissements et encouragements distribués au jour le jour, selon les occurrences de temps, de lieux et de personnes ?

Malgré l'évidence de ces raisons, les différences

sont infiniment moindres qu'on ne le prétend. Les impressions personnelles ne se discutent point; mais je crains que nos critiques n'aient cédé à un mouvement irréfléchi quand ils ont tant vanté la clarté, la limpidité de style de la seconde partie. L'étude de la première les avait, par un long exercice, assez familiarisés avec la manière, le tour et le langage du prophète, pour que les difficultés s'aplanissent et que la lecture fût plus rapide dans la seconde. C'est que ce style, au milieu de ses richesses, de son abondance, de la variété des termes et des tournures, conserve toujours la même empreinte, le même cachet inimitable qui est la marque d'Isaïe.

Les consolations données au peuple de Dieu dans les oracles contre Babylone, contre l'Idumée, contre l'empire antichrétien dans la première partie, ont si souvent rappelé aux rationalistes celles des derniers chapitres, qu'ils les ont rapportées, sinon au même auteur, du moins au même temps.

Qu'il comparent les invectives aux invectives, et ils ne seront peut-être pas moins frappés de leur ressemblance. Je leur propose presque au hasard le parallèle du chap. Ier avec le chap. LVII; à en juger par leurs commentaires, celui-ci leur a présenté tout au moins autant d'obscurités que l'autre.

Un nouveau motif pour me défier de leur jugement, c'est qu'ils se contredisent quelquefois de la façon la plus singulière. Gesenius trouve dans la

seconde partie du livre plus de correction grammaticale que dans l'autre. Au jugement du Dr Hitzig, ce serait tout l'opposé: il reproche au second Isaïe de négliger les règles de la syntaxe; il a recueilli péniblement un certain nombre de licences qu'il prononce être contraires au génie de la langue hébraïque, et empruntées à l'araméen ou à l'arabe. Ce sont des inversions, et des ellipses assez dures de pronoms, de propositions et autres particules. Je puis affirmer que le premier Isaïe a les mêmes inversions et les mêmes ellipses; mais quoi qu'il en soit, il est évident que ces licences ne contribuent pas à la clarté du discours. Ce qu'elles lui donnent d'archaïsme, d'impétuosité, de feu, d'énergie, est aux dépens de la lucidité et de l'élégance. Ceci n'empêche pas le savant professeur de répéter la phrase stéréotypée sur le style coulant, clair et facile de ces mêmes textes.

Que l'accord serait plus ferme, s'il s'agissait de comparer la diction d'Isaïe avec celle de Jérémie ou d'Ezéchiel! Il n'y aurait pas deux voix qui ne s'unissent. Et pourtant Jérémie avait pu dans sa jeunesse puiser aux saines traditions littéraires. Son ministère commença près d'un siècle avant Cyrus, sous le règne encore prospère de Josias, et se continua presque jusqu'à la fin au sein de la capitale de Juda, parmi les esprits les plus cultivés de son temps. Ezéchiel lui-même, dont la

langue est si incorrecte et presque barbare, est antérieur d'un demi-siècle à la fin de l'exil. Que penser donc d'un homme qu'on suppose né et élevé dans la terre étrangère, qui depuis son enfance, condamné à parler la langue de ses maîtres, se la serait rendue aussi familière que celle de ses ancêtres, et n'aurait rencontré sur les lèvres mêmes de ses coreligionnaires qu'un langage mêlé et corrompu? Quelques leçons de grammaire reçues dans les écoles, et l'étude assidue des anciens modèles, c'est à quoi se réduisent, dans l'hypothèse même la plus favorable, les ressources qu'il eut pour se former. Qu'aidé de ces moyens, il eût atteint comme Zacharie l'aisance et la médiocrité, ce serait beaucoup. Mais rester original, dégagé, gracieux, plein de fraîcheur, de mouvement et de vie, en parlant une langue apprise par art, au milieu d'une si générale et si profonde décadence, ce phénomène serait un miracle.

Et voyez comme ces détracteurs du miracle le multiplient selon leur caprice. Leur faux Isaïe se décompose en quatre ou cinq personnages distincts, quoique contemporains. Car, s'ils sont parvenus, après certains tâtonnements, à n'admettre qu'un seul auteur des vingt-sept derniers chapitres, ils se gardent d'en dire autant de ceux qu'ils éliminent de la première partie. Autant de morceaux, autant d'auteurs, tous éminents par la beauté de la forme,

tous marqués au type de la perfection littéraire. Il faudra donc multiplier sans mesure les heureux émules du roi des prophètes, et tous sans exception se seront rencontrés à la même époque d'abaissement et de dégradation.

On nous oppose le style de Job, la beauté de plusieurs psaumes nés des malheurs de l'exil, et les livres des Rois.

Mais a-t-on démontré que le livre de Job fût si moderne? Il est facile d'établir le contraire. Ce livre paraît être du temps de Salomon, et n'est certainement pas postérieur à Isaïe. M. Renan, qui n'est point suspect de préjugés religieux, en place approximativement la composition au VIII^e^ siècle avant notre ère, vers l'an 750[1], lorsqu'Isaïe était encore dans toute la fleur de la jeunesse.

Quant aux livres des Rois, plusieurs critiques en font honneur à Jérémie. Mais quand même la rédaction en serait postérieure à l'exil, le style en est plus ancien. C'est celui des sources sur lesquelles cette compilation a été faite, et que le rédacteur a presque toujours reproduites textuellement.

Restent un petit nombre de psaumes dont le style semble plus pur, plus brillant, plus ancien que l'époque indiquée par le sujet. Il est reconnu pourtant que la plupart des psaumes du dernier âge, quand

1. *Le livre de Job*, introd., p. XLII.

ils ne sont pas remplis de chaldaïsmes, sont formés de centons empruntés aux anciens. S'il en est quelques-uns d'originaux, et dignes d'une plus belle époque, ces exceptions ne tirent pas à conséquence. La poésie lyrique a seule le privilége d'être de tous les temps. Ce que le chant a de puissance pour aider la mémoire et nous assimiler en quelque sorte les anciens modèles, est incalculable. On peut avec ce secours et un vif enthousiasme improviser quelques couplets, et produire un petit chef-d'œuvre, sans être capable de soutenir longtemps ce vol audacieux.

Que les âmes pieuses ne s'effrayent point de mon langage. Il leur semblera trop humain en traitant de livres dont le Saint-Esprit est le principal auteur. Mais qu'elles se rappellent qu'en ce qui touche à l'élocution, Dieu a laissé à ses organes leur part d'action, afin que leurs écrits portassent l'empreinte de leur génie, de leur éducation et de leur siècle. Dans une controverse comme la nôtre, il nous est indispensable de nous arrêter à ce point de vue.

Si de ces caractères généraux du style, je passe à des points plus spéciaux, je trouverai dans les deux groupes d'oracles qu'on prétend isoler l'un de l'autre un choix de comparaisons, de tableaux et d'images absolument identiques, qu'ils soient pris dans les souvenirs de l'histoire ou dans les

spectacles de la nature les plus gracieux ou les plus terribles. C'est un fleuve qui déborde[1], une tempête accompagnée de grêle qui porte la désolation dans les campagnes, ou un nuage rafraîchissant qui les arrose; c'est un abri contre l'orage, ou contre les ardeurs d'un soleil d'été[2]; ce sont des sources vives qui jaillissent miraculeusement au milieu du désert sablonneux, et le changent en un jardin délicieux[3]; ce sont les charmes de l'innocence primitive qui revivent au temps du Messie, les serpents sans venin, et les plus fiers animaux dépouillés de leur férocité naturelle[4]. Ici c'est un souvenir du crime et du châtiment de Sodome et de Gomorrhe; plus loin c'est la menace d'un feu inextinguible qui consumera les impies[5]. Croit-on que toutes ces coïncidences tiennent à un pur hasard? La nature et l'histoire sont, il est vrai, deux mines ouvertes à tous. Mais il ne s'ensuit pas que tous y doivent puiser les mêmes richesses, suivre la même veine, et jeter le métal qu'ils en tirent dans le même moule.

N'oublions pas l'usage si familier à Isaïe de mettre dans la bouche des générations futures

1. Isaïe, VIII, 7; XXVIII, 2, 18; XXX, 28; LIX, 19.
2. IV, 6; XXV, 4, 5; XXVIII, 2, 17; XXXII, 19.
3. XXX, 25; XXXV, 7; XLIV, 3, 4; XLIX, 10.
4. XI, 6 et suiv.; LX, 25.
5. I, 10, 31; XXX, 33; XXXIII, 14; LXVI, 24.

un cantique d'actions de grâces, après leur délivrance. C'est par un semblable cantique qu'il termine la plupart de ses prophéties les plus consolantes. On en trouvera quatre ou cinq dans la dernière partie de son livre, et deux extrêmement remarquables dans l'oracle des chapitres XXIV-XXVII. C'est autant ou plus à proportion que dans les parties qui ne sont sujettes à aucune contestation.

Descendons encore plus bas, et ne craignons pas de nous arrêter aux particularités de la grammaire et du lexique. Les premiers savants qui ont attaqué la seconde moitié d'Isaïe se sont étonnés d'en trouver la langue si pure, si peu gâtée d'aramaïsmes et d'idiotismes des derniers temps. Mais, comme les défenseurs du texte triomphaient de cet aveu, il fallut à tout prix s'en dégager. Gesenius ouvrit la marche, et plusieurs s'y sont précipités après lui. Ils se sont donc armés d'une loupe, et, grâce à ce merveilleux instrument, ils ont noté dix ou douze observations capables d'étourdir un novice, et d'exciter le sourire des hébraïsants sans parti pris. Croirait-on que, dans tant de pages dénoncées comme apocryphes, la critique après un demi-siècle d'efforts n'a pas pu signaler un seul mot, une seule forme grammaticale, une nuance de signification dans les termes ou une combinaison de syntaxe, qui, inconnus des anciens Hébreux, soient devenus vraiment fami-

liers à ceux qui écrivirent depuis l'exil? Une seule forme verbale peut-être[1], copiée depuis par Jérémie, a reçu d'Isaïe le droit de cité, sans parvenir jamais ni à se vulgariser ni à s'étendre par analogie à d'autres mots.

Ce qui est plus important, c'est que la plupart des idiotismes signalés dans la seconde partie se rencontrent également dans la première, et que la plupart des autres ne méritent pas le nom d'idiotismes[2] : si bien que les remarques alléguées

1. נִגְאַלְתִּי, LIX, 3.

2. Je vais passer en revue ces idiotismes, de peur qu'on ne m'accuse d'affirmer sans preuve.

1° L'usage de placer le régime direct ou indirect avant le verbe est, dit-on, araméen. Il ne se rencontre qu'exceptionnellement dans la Bible et jamais quand le verbe est à l'infinitif construit ou au participe. Cependant la seconde partie d'Isaïe en offre plusieurs exemples.

Réponse. Cette construction prétendue araméenne est aussi fréquente dans la première partie d'Isaïe que dans la seconde. Le régime précède le verbe au ch. I, v. 2, 14, 15, 19; au ch. III, v. 10; au ch. IV, 1, etc. La même construction se trouve avec un participe, XI, 9 : כְּמַיִם לְיָם מְכַסִּים, sicut aquæ *mare* operientes; et avec un infinitif construit, ch. X, ℣. 32 : עוֹד הַיּוֹם בְּנֹב לַעֲמֹד, adhuc dies hæc *in Nobe* ad standum, c'est-à-dire, comme traduit S. Jérôme : ut in Nobe stetur.

2° La construction חִפֵּץ יַגְדִּיל pour לְהַגְדִּיל XLII, 21 est arabe.

Réponse. On trouve un exemple de cette construction dans Job, XXXII, 22. J'en puis citer un autre exemple dans les Nomb., ch. XXII, ℣. 6: « אוּלַי אוּכַל נַכֶּה בּוֹ forsan potero (facere ut) percutiamus eum. » Car le futur équivaut à un subjonctif dans toutes ces phrases. Cette tournure était même nécessaire, quand le second verbe ne s'accordait pas en nombre et en personne avec le premier. C'est ce qui a lieu dans le verset cité des Nombres, et dans Isaïe, XLVII, 1. Il ne faut donc pas recourir à l'arabe, pour l'expliquer.

3° On objecte l'emploi du pronom relatif אֲשֶׁר, combiné avec un pronom personnel de la 1re ou de la 2e personne.

contre nous ou sont sans valeur, ou se tournent en preuve contre ceux qui les invoquent.

Ces preuves ne sont pas les seules. Le vocabu-

Réponse. Cette construction se rencontre plus d'une fois dans le Pentateuque. V. Gen., XLV, 4; Nombr., XXII, 30; et même dans la première partie d'Isaïe, XXXVII, 21.

4° On oppose certaines ellipses soit de prépositions, soit de pronoms, qui semblent trop dures, et antigrammaticales.

Réponse. Les parties les plus authentiques d'Isaïe abondent en ellipses aussi dures, et tout à fait analogues, ou même absolument semblables à celles qu'on objecte. V. G., XVI, 2, קֵן מְשֻׁלָּחָה pour כְּקֵן. — *Ibid.* « מעברות (juxta), transitus » avec suppression de la prépos. עַל. — XXVIII, 5, עַם pour מֵעַם « (à) populo. » — XXV, 5 « חרב (sicut) siccitas avec suppression du כ. — XXVIII, 6. « מְשִׁיבֵי (illis) qui repellunt » avec suppression du ל. — XXX, 1. « וְלֹא רוּחִי et non (à) spiritu meo » avec suppression de la particule מִן. Je pourrais multiplier ces exemples. Dans plusieurs de ceux que j'ai cités, la préposition exprimée au premier membre de la phrase est omise dans le second, où naturellement elle aurait dû se répéter : ce qui est précisément le cas objecté par M. Hitzig.

Les ellipses de pronoms ne sont pas moins fréquentes. V. G., XXIX, 1. Civitas (in quâ) castrametatus est David. Il faudrait y joindre l'omission de la particule négative, au second membre de la phrase, quand elle a été mise au premier membre. Isaïe, XXVIII, 27, 28. Tous ces idiotismes sont connus depuis longtemps, et c'est faire un vain étalage de science que de s'y arrêter. Ce qui est étrange, c'est que M. Hitzig, qui tire une objection de l'ellipse du pronom מִמֶּנּוּ au ch. LI, 1, sans s'apercevoir que la même ellipse se rencontre au ch. XXXI, 6, objecte pareillement l'addition de ce pronom au ch. LIII, 3, où il est exprimé dans un but de plus grande clarté.

Voilà pourtant à quoi se réduisent toutes les constructions soi-disant vicieuses et modernes que l'esprit le plus vétilleux ait pu noter en ces chapitres.

Je ne m'arrête pas à un petit nombre de formes grammaticales rares, comme on en trouve dans tous les poëtes. La première partie d'Isaïe en offre de plus étranges, v. XIX, 6 הֶאֱזִינוּהוּ — XXIII, 11 מֵעֲזִנִיָּה, etc. Le Ps. 76, qui est d'un contemporain d'Isaïe au jugement de M. Delitzch et même de M. Ewald, par un accord fort rare entre ces deux savants

laire d'Isaïe est riche, les expressions choisies et peu communes y abondent; il est peu d'oracles où l'on n'en signalât quelques-unes, souvent même de ces termes qui ne se rencontrent pas une seule fois ailleurs dans toute la Bible. Cette remarque s'applique sans distinction à toutes les parties de son livre. Il ne serait donc pas surprenant que son influence en eût mis plusieurs en vogue après lui, et l'on pourrait s'étonner à plus juste titre qu'elle n'ait pas été plus grande. Mais quoi qu'il en soit de cette remarque, la richesse d'un propriétaire ne l'empêche pas d'affectionner certains domaines, et d'y revenir plus volontiers qu'en d'autres terres. Il en est de même des écrivains.

Les plus grands et les plus soignés reviennent d'instinct à certaines locutions préférées, à des termes dont la justesse, la grâce ou l'énergie les ont frappés. Si de plus ces termes leur sont propres, et ne se rencontrent qu'exceptionnellement ailleurs,

hommes, ce psaume nous offre dans la leçon אשתוללי (v. 13) un parallèle exact avec la leçon אגאלתי d'Isaïe, XLIII, 3. — La leçon אותי pour אתי se trouve dans Josué, XIV, 12. — L'oracle contre l'Idumée (XXI, 12), dont personne ne doute, porte une teinte d'aramaïsme plus foncée que n'importe quel chapitre des vingt-sept derniers. — Quant à des mots aryens, je n'en connais pas ici. Si l'on fait allusion au mot סגן, on se trompe. Ce mot est assyro-babylonien, et sémitique même dans son origine, car סגן = זקן.

Quant à trois ou quatre mots parfaitement réguliers et dérivés de racines très-usitées, c'est un pur hasard si la Bible n'en offre pas d'exemples plus anciens, et je ne vois pas d'utilité à les discuter ici.

leur présence dans un texte exempt d'ailleurs de tout soupçon d'interpolation sera un indice assez sûr d'authenticité. On a recueilli dans Isaïe quinze ou vingt termes et locutions semblables, que la seconde moitié possède en commun avec la première[1].

Je me borne aux trois idiotismes les plus notables.

Le plus important sans contredit est le fréquent usage de ces mots « le Saint d'Israël, » appliqués à Dieu. Cette expression qui reparaît plus de trente fois dans Isaïe a été comptée cinq fois seulement dans tous les autres livres de la Bible réunis ensemble : la seconde partie d'Isaïe la reproduit quatorze fois. Elle tient vraisemblablement à l'impression profonde que reçut l'âme encore neuve du prophète, quand il vit le Seigneur dans sa gloire, et qu'il en reçut sa noble mais périlleuse mission. Le chant des séraphins à la gloire du Dieu trois fois saint, la vue de ses propres souillures, et le contact du charbon ardent dont ses lèvres furent alors purifiées, ont gravé dans ses écrits la trace ineffaçable de l'impression produite d'abord en son cœur.

L'emploi du nom pour la chose, du verbe « être

1. Je m'abstiens d'indiquer la liste des mots rares et poétiques qui sont communs à la première et à la seconde partie d'Isaïe. Qui voudra, pourra consulter à cet égard l'introduction de Herbst, ou celle de M. Keil, que j'ai déjà eu l'occasion de recommander. Les légères modifications que j'aurais à faire à leur texte ne sont pas assez importantes pour que je m'y arrête.

nommé » pour « être » simplement et absolument, forme un idiotisme rarement employé par d'autres. « Jérusalem *sera appelée* cité de justice, ville fidèle (1, 26), » pour dire qu'elle sera juste et fidèle. Cette locution revient sept ou huit fois dans la seconde partie.

De plus, et contre l'usage généralement suivi, Isaïe, quand il intercale au milieu d'une phrase les mots « inquit Dominus » pour amener le discours direct, met souvent le verbe au futur (ou présent indéfini) au lieu du prétérit, par lequel il semblerait répéter simplement ce qu'il a précédemment appris de Dieu. Cette tournure est également fréquente dans toutes les parties de son livre.

Moins on sent l'apprêt dans ces façons de dire, et plus elles ont de force pour nous convaincre. Ce n'est pas le hasard qui les a rassemblées : Gesenius l'avoue, et tout homme raisonnable sera de son avis. Ce n'est pas l'imitation qui les a produites : un écrivain attentif à copier ces minuties aurait imité bien autre chose. D'une part, il manquerait de cette originalité, de cette allure franche et vive, que nous avons admirée en lui; d'autre part, il en coûterait aux exégètes libres-penseurs d'avouer toutes les conséquences d'une imitation aussi minutieuse. La ressemblance du style les mènerait tout droit à reconnaître l'identité d'auteur. D'où pourraient donc provenir ces traits de conformité

qu'on ne nie point? Du collecteur ou du copiste, répondent sans hésiter plusieurs critiques. Réponse frivole ou calomnieuse. Car ou elle accuse les copistes d'une fraude délibérée sans en donner la moindre preuve, ou elle n'est en ceux qui y recourent qu'un aveu de leur défaite.

XIII

Un objet plus intéressant et plus grand appelle désormais notre attention. Nous laissons les discussions philologiques pour étudier le fond de la doctrine, et montrer la conformité des enseignements dogmatiques et des vues prophétiques contenues dans les deux moitiés du livre. Nous ne prétendons pas qu'il n'y ait rien de plus dans la dernière. Car pourquoi prendrait-on la plume si l'on n'avait rien à ajouter aux choses déjà écrites ? Mais nous affirmons que la seconde partie s'appuie sur la première, comme sur une base dont elle ne s'écarte jamais.

Tout, nous l'avons déjà dit, roule dans les derniers oracles d'Isaïe sur trois idées principales :

Dieu, le Messie et l'Église. M. Réville a cru voir une opposition de doctrine entre les deux parties du livre, sur la notion de Dieu, et plus encore sur celle du Messie. Je pourrais me contenter de lui opposer un des siens auquel on ne reproche pas de concessions indiscrètes et trop larges. « Les idées religieuses et morales (de l'auteur anonyme pris pour Isaïe) ne sont point opposées, dit M. le professeur Hitzig, à celles du véritable Isaïe. Toute la différence consiste, comme on pouvait s'y attendre, en ce que l'un appuie de préférence sur telle face de l'idée, et l'autre sur telle autre face. » (*Comm. s. Isaïe*, p. 470.) La gravité du sujet nous invite pourtant à ajouter quelques remarques.

En ce qui touche aux attributs divins, « les deux groupes, dit le théologien de la *Revue des Deux Mondes*, sont marqués au coin d'un ardent monothéisme, mais le monothéisme du second est plus absolu et plus radical. Il n'y est plus même question de séraphins. Ce monothéisme rigoureux a subi l'épreuve d'une lutte prolongée, opiniâtre ; il a donc pleinement pris conscience de lui-même, et s'est dépouillé de tout alliage compromettant. » (P. 151).

Qui jamais aurait cru que l'adoration des séraphins tremblants devant la majesté divine, voilés de leurs ailes et prosternés humblement devant sa sainteté sans tache, fît brèche au monothéisme le

plus absolu ? J'aurais volontiers pensé le contraire. Jamais le Dieu unique ne me paraît plus grand dans sa solitude inaccessible, au sein de son océan de lumière, que quand ce qu'il y a de plus grand sur la terre et dans le ciel s'anéantit devant lui. Du reste, si le second Isaïe ne parle point de séraphins, il fait plus. *L'ange de la face de Dieu*, nommé au ch. LXIII, v. 9, risque de compromettre l'unité divine plus que ne feront jamais les séraphins. Cet ange, au jugement d'un grand nombre d'exégètes anciens et modernes, est la personne du Verbe, et introduit au sein de la divinité même une pluralité non de natures, mais de personnes. C'est à quoi M. Réville n'avait pas pris garde. Je veux bien pourtant, pour le tirer de peine, lui rappeler ce qui dans le premier Isaïe exprime plus directement encore cette pluralité de personnes divines. Il n'a pas oublié « le Dieu fort, le père de l'Éternité. » Pour amoindrir le monothéisme d'Isaïe, c'est là, au ch. XI, qu'il eût dû chercher ses arguments, et laisser les séraphins à leur place.

Quant à nous, qui adorons un seul Dieu en trois personnes, nous bénissons ce grand Dieu qui nous a révélé par son prophète, tant dans les premiers que dans les derniers oracles, et l'unité de sa nature, et une connaissance encore imparfaite de la distinction de ses personnes.

Le critique est bien plus affirmatif, quand il en

vient à la personne et aux qualités du Messie. « Disons enfin (c'est ainsi qu'il s'exprime, p. 152) ce qui, selon nous, tranche la question (de la dualité d'auteurs) à tous les points de vue... Les premiers chapitres énoncent l'attente d'un messie, d'un *oint du Seigneur*, descendant de David, sous le sceptre duquel l'État juif atteindra un degré de splendeur et de prospérité sans pareil; les derniers contiennent aussi des idées très-hautes de l'avenir prochain réservé au peuple de Dieu, mais ils ne prévoient pas de messie personnel, ou plutôt leur messie, leur *oint du Seigneur*, que Jéhovah envoie au secours de son peuple, cela est dit en toutes lettres, c'est un étranger, c'est Cyrus. »

J'ai déjà, en ce qui touche Cyrus, répondu à cette accusation. Je n'ai plus qu'à montrer que l'oint du Seigneur est bien, dans le second groupe d'oracles comme dans le premier, un messie personnel, fils de David.

Je réunis ici les textes principaux qui s'y rapportent :

Ch. XLII, 1-7 : « Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui mon âme se complaît. J'ai mis mon Esprit en lui; il annoncera le jugement aux nations. Il ne criera pas, n'élèvera pas la voix; il ne fera pas résonner sa voix au dehors. Il ne brisera pas un roseau froissé, et n'éteindra point la mèche qui fume encore; il rendra le jugement selon la vé-

rité. Il ne cédera point à l'abattement ni à la fatigue, jusqu'à ce qu'il ait établi le jugement sur la terre, et les îles attendront sa loi. Ainsi dit le Seigneur, créateur du ciel, etc. : Moi, le Seigneur, je t'ai appelé dans la justice, je t'ai pris par la main, je t'ai gardé, et je t'ai établi pour l'alliance de mon peuple, pour (être) la lumière des nations; pour ouvrir les yeux des aveugles, pour tirer les captifs de la prison, et du cachot ceux qui sont assis dans les ténèbres. »

Ch. XLIX, 1-9 : « Iles, écoutez-moi ; peuples éloignés, prêtez l'oreille. Jéhovah m'a appelé dès le sein de ma mère; il m'a nommé, quand elle me portait encore dans ses entrailles. Il a rendu ma bouche semblable à un glaive acéré, il m'a caché sous l'ombre de sa main ; il m'a posé comme une flèche polie, il m'a tenu en réserve dans son carquois. Et il m'a dit : « Tu es mon serviteur, Israël, » en qui je me glorifierai. » Et moi j'ai dit : « C'est » en vain que j'ai travaillé, j'ai consumé mes forces » sans résultat et sans profit. Toutefois ma cause » est entre les mains du Seigneur, ma récompense » est avec lui. » Et maintenant voici la parole du Seigneur qui m'a formé dès le sein (maternel) pour être son serviteur, pour lui ramener Israël, afin qu'Israël soit rassemblé, que je sois honoré devant le Seigneur, et que Dieu soit ma force. Il m'a dit : « C'est peu que tu sois mon serviteur pour rétablir

» les tribus de Jacob, et ramener les restes réser-
» vés d'Israël ; je te constitue la lumière des na-
» tions, pour être mon salut jusqu'aux extrémités
» de la terre. » Ainsi dit le Seigneur, le rédemp-
teur et le saint d'Israël à (son serviteur) humilié,
abhorré du peuple, esclave des puissants : « Des
» rois se lèveront à ton aspect, des princes se pros-
» terneront, parce que le Seigneur est fidèle (à sa
» parole) et que le saint d'Israël t'a choisi. » Ainsi
dit le Seigneur : « Je t'ai exaucé au temps propice,
» au jour du salut je t'ai secouru, et je te garde et
» t'établis pour l'alliance du peuple, pour rétablir
» la terre, pour remettre (chacun) en possession
» des héritages dévastés ; pour dire aux captifs :
» sortez, etc. »

Ch. LII, 13, — LIII, 12 : Cet endroit, le plus remarquable de tous, où le serviteur de Jéhovah paraît sous les traits d'un lépreux frappé de Dieu, d'un agneau égorgé sans se plaindre, d'une victime immolée pour le salut de tous les pécheurs, quoiqu'il soit lui-même innocent et pur, puis reçoit enfin la récompense de son dévouement, cet endroit je l'ai traduit déjà, dans un précédent article. Les lecteurs qui ne s'en souviendraient pas pourront aisément l'y retrouver, sans m'obliger à le transcrire une seconde fois. (V. *Études*, janv. 1866, p. 41.)

Ces trois passages ont été l'objet de vives controverses depuis l'apparition du socinianisme, précur-

seur naturel de la philosophie sceptique de nos jours. Ce serviteur de Jéhovah a été pour les uns la nation juive considérée en masse, pour d'autres le petit troupeau des Juifs fidèles et craignant Dieu, pour d'autres encore les prophètes pris en général, pour d'autres le seul Isaïe ; pour toute l'Église enfin, ce n'est et ce ne peut être que le Messie.

Disons un mot de chacune de ces opinions. La première, presque abandonnée aujourd'hui, a été solidement réfutée par les critiques des deux camps. Ce serviteur, juste et saint, a pour mission de retirer le peuple juif de ses égarements, d'ouvrir les yeux aux aveugles, la prison aux captifs, de les ramener dans leurs anciens héritages. Il se plaint d'avoir beaucoup souffert dans l'accomplissement de cette tâche sans en recueillir aucun fruit. Il a essuyé les rebuts, les mépris, les contradictions de son peuple. Il n'est donc pas ce peuple lui-même. C'est une vérité palpable.

La seconde opinion, plus en vogue aujourd'hui, n'est pas plus recevable. Cette petite troupe de Juifs attachés à Jéhovah est précisément ce reste qui doit être ramené de l'exil, et participer au règne du Messie. Les autres en seront exclus comme indignes. C'est un point expressément marqué, surtout au ch. LXV. On ne peut donc confondre avec ceux qui sont sauvés l'envoyé de Dieu qui les sauve, et à qui, après Dieu, ils doivent tout leur bonheur.—De plus,

ce serviteur de Dieu accomplit sa mission en souffrant et mourant, lui juste et pur, pour les coupables. Cette qualité de juste n'a jamais été réclamée par les exilés les plus fidèles, qui confessaient au contraire que l'exil était la punition de leurs fautes, comme de celles de leurs pères. Et comment auraient-ils osé se persuader que leurs souffrances serviraient à la justification de tous? — Enfin, le serviteur de la prophétie est un homme unique, individuel; aussi n'en parle-t-on jamais qu'au singulier, tandis qu'en d'autres passages, où la même dénomination s'applique à tout le peuple, les formes plurielles se mêlent à chaque instant dans le discours, et n'y laissent aucune ambiguïté. Cet argument a tant de force qu'on devait mettre tout en œuvre pour l'éluder. On a donc cherché quelques indices du pluriel dans ces passages, et on a cru les trouver soit dans le nom d'Israël (XLIX, 3), qui désigne ordinairement tout le peuple, soit dans le pronom למו (LIII, 8). Mais c'est en vain. Le pronom allégué a certainement ici la valeur d'un singulier, valeur justifiée par d'autres exemples, et surtout par un texte parfaitement clair du même auteur (Isaïe, XLIV, 15). Et quant au nom d'Israël, puisqu'on est d'accord qu'il ne peut s'entendre ici de tout le peuple, il doit s'appliquer au Messie[1], comme tant

1. Le Messie est désigné pareillement sous le nom de Jacob, au Ps. XXIII (Héb., XXIV), 6, au moins si la leçon de l'hébreu n'est pas fau-

d'autres noms capables de cette acception mystique. En sa qualité de père du nouveau peuple et de restaurateur de l'ancien, de fondateur, de législateur et de pontife, il réunit en sa personne tous les noms les plus glorieux du passé. Il est Israël, Moyse, Aaron, Josué, David et Salomon.

Le rôle attribué au serviteur de Dieu est évidemment le rôle d'un prophète. Nul n'en peut douter en lisant les textes sans prévention. Il reste à déterminer quel est ce grand prophète. Ce n'est, disent les partisans d'une troisième opinion, aucun prophète en particulier, mais ce sont tous les prophètes agissant de concert, et chacun contribuant pour sa part au résultat final. J'oserais interpeller chacun de ceux qui ont eu ces textes sous les yeux, et leur demander si cette idée leur est venue en les lisant. Non ; cette interprétation est violente, contournée, impossible. Chaque prophète a eu sa mission ; mais tous ensemble n'ont pas reçu celle de retirer le peuple de l'exil, de faire un nouveau partage de la terre promise, de s'offrir en victimes expiatoires pour tous, de sanctionner une alliance nouvelle avec Israël, d'être la lumière des nations, de faire couler la grâce et la sainteté dans les âmes, d'être à la fois Israël, Moyse, Josué, et plus grand qu'eux

tive: « Hæc est generatio quærentium eum (Deum salvatorem), quærentium faciem tuam, Jacob. » La Vulgate porte, d'après les Septante: « Quærentium faciem Dei Jacob. »

tous. Toute idée d'un être collectif et d'une œuvre collective est bannie par le choix des termes employés, et par la sublimité même du but, qui ne demande rien moins qu'une concentration de toutes les volontés et de toutes les forces en une seule main.

Ce serviteur n'est pas davantage l'Isaïe contemporain d'Ézéchias. Vivant à une distance considérable des temps de l'exil, et déjà fort avancé en âge quand il écrivit ces oracles, il n'eût pu sans folie se flatter de vivre assez pour les accomplir. Cette raison me dispense d'en rappeler plusieurs autres exposées déjà pour la réfutation des systèmes précédents. Et quand le personnage du second Isaïe serait aussi réel qu'imaginaire, ces oracles ne le concerneraient pas non plus. On ne comprendrait pas qu'il se fût attribué un rôle infiniment supérieur à celui de Moyse et de David, supérieur à toutes les forces humaines, et qu'avec un tel degré d'ambition et d'orgueil, il se fût si complétement dérobé aux recherches de la postérité, si bien caché sous l'anonyme.

Tous ces rêves d'exégèse se dissipent, dès que l'esprit se réveille et se rend attentif. Quand le jour paraît, les fantômes de la nuit s'évanouissent. Ainsi s'effacent et fuient ces puériles interprétations, dès que le regard de l'âme se porte sur Jésus-Christ. On s'arrête avec une joie indicible sur chacun des traits dessinés par le prophète, et il n'en est aucun qui ne

s'adapte au sujet avec une merveilleuse justesse. Jésus a déclaré qu'il souffrait pour les hommes, expiait leurs péchés et les rachetait par son sang[1]. Après d'incroyables efforts faits pour ramener Israël, il a pleuré sur l'ingratitude et l'obstination de son peuple, en a pourtant sauvé les restes, et a reçu, en échange des autres, toutes les nations en héritage. Il les a éclairées et sanctifiées. Il les gouverne encore invisiblement par sa grâce, et visiblement par son vicaire et par tous les évêques associés à la sollicitude du pasteur suprême. L'esprit de Dieu répandu en plénitude sur son humanité sainte l'a consacrée de la triple onction du sacerdoce, de la royauté et de la prophétie. Il a créé de nouveaux cieux et une nouvelle terre, selon que Dieu son Père l'avait annoncé par Isaïe (LI, 16) : « J'ai mis mes paroles dans ta bouche, et je t'ai couvert de l'ombre de ma main, pour que tu affermisses les cieux, et que tu fondes la terre, et que tu dises à Sion : « Vous êtes mon peuple[2]. » Cette création sur-

1. Les libres penseurs ont quelquefois de singuliers raisonnements. Isaïe parle dans les termes les plus formels de la mort expiatoire du juste offrant sa vie pour les coupables. N'importe, dit de Wette dans un traité spécial sur la matière (De morte Christi expiatoria, Berolini, 1813), il est impossible qu'il ait pensé ce qu'il a dit. En effet, assez libre de superstition pour rejeter les sacrifices d'animaux, comment aurait-il admis un sacrifice humain? « Quodnam discrimen intersit inter expiationem per pecudem, et per hominem factam equidem non intelligo. Qui illam spernit, eum hanc quoque rejiciat oportet. » P. 31. Est-ce assez d'impudence ou de stupidité ?

2. Je traduis ce verset comme la Vulgate, sans m'inquiéter des inter-

naturelle, autant supérieure à la première que l'ordre de la grâce l'emporte sur celui de la nature, est donc réellement son ouvrage. A quel autre qu'au Verbe créateur et rédempteur des hommes, le Tout-Puissant eût-il pu adresser cet étonnant langage?

Nous sommes donc en possession d'un Messie personnel, conducteur et docteur d'Israël et de tous les peuples, tel précisément qu'Isaïe l'avait chanté dès sa jeunesse, au début de son ministère. Comparez ch. II, 1-4; IV, 2-6; IX, 1-6, etc. Ce Messie est homme, puisqu'il souffre la mort; et il est Dieu, puisqu'il fonde les cieux et la terre, des cieux plus augustes, et une terre plus sainte que ceux qui furent créés au commencement des temps.

Est-il fils de David? Quoique le prophète ne se fût pas engagé à répéter dix fois la même chose, Dieu a voulu qu'il le répétât ici pour la confusion de ceux qui cherchent des contradictions dans sa parole. Cette filiation est indiquée au commencement du ch. LIII. Car, « ce faible rejeton, cette racine qui germe d'une terre aride, » est aux yeux de tout homme versé dans les prophéties, accoutumé à les comparer et à les éclaircir par leurs réciproques analogies, la même chose que la racine de Jessé,

prétations arbitraires proposées de nos jours, et fondées uniquement sur je ne sais quelle impossibilité d'attribuer aux prophètes une telle pensée. Il faut laisser à Isaïe ce qu'il dit en termes fort clairs, et ne pas y substituer ce que nous aurions voulu dire à sa place.

mentionnée au ch. XI, v. 10, d'Isaïe. C'est là le *germe de David*, promis par Jérémie, et si universellement connu sous ce nom, que Zacharie a pu le nommer simplement et absolument *le germe*. Toutes ces expressions laissaient entendre que la tige de David serait humiliée, coupée jusqu'à la racine et presque anéantie, quand sortirait d'elle ce petit germe qui, grandissant rapidement, accomplirait toutes les promesses, et dont le règne n'aurait pas de fin. Cette filiation est marquée encore, et en des termes plus explicites, au ch. LV, 3, 4 : « Prêtez l'oreille et venez à moi ; écoutez et vous vivrez, et je contracterai avec vous une alliance éternelle, dans mon fidèle amour pour David. Je l'ai donné pour témoin aux peuples, pour maître et législateur aux nations. » Quelque sens qu'on attache au nom de David en ce passage, qu'on le prenne au sens propre, ou qu'on l'applique au nouveau David, au Messie, comme la suite du texte semble l'exiger, il n'importe pour le moment. Il est clair en tout cas que les promesses messianiques faites à l'aïeul ne seront accomplies qu'en son descendant.

Jésus-Christ n'est pas séparé de son Église, pas plus dans les oracles des prophètes que dans la réalité historique. Quelques mots suffiront pour montrer que, sur ce nouveau terrain, les vues d'Isaïe sont toujours les mêmes, et que la fin de son livre s'accorde avec le commencement. Toujours il voit

l'Église formée de tous les peuples qu'elle reçoit dans son sein, catholique par conséquent, mais fidèle à son origine et ne démentant point le sang dont elle est issue. Les nations n'y entrent que par une sorte d'adoption. Elles sont entées sur la tige de David, et fondées sur les prophètes et sur les apôtres, tous de la race d'Abraham. La puissance des clefs a là son origine, et dans le pontife de Rome, et dans les évêques associés à sa sollicitude pastorale, c'est encore S. Pierre, ce sont tous les apôtres qui nous parlent. Ce sont eux que nous écoutons, c'est à eux que s'adressent notre vénération, notre obéissance et notre amour. En cela consiste la prééminence que les prophéties en général, et la nôtre en particulier, attribuent aux Juifs, comme aux aînés dans le royaume de Dieu. A part cette prérogative singulière qui fait de l'apostolicité un caractère essentiel de la véritable Église, tous sont égaux par le baptême. Le sacerdoce, jusqu'à son plus haut sommet, est accessible indistinctement à tous. Isaïe le déclare nettement au ch. LXVI, 21. « Même d'entre eux[1] (d'entre les Gentils) je prendrai des prêtres et des lévites, dit le Seigneur. »

1. Plusieurs ont douté si ce pronom se rapportait aux Juifs ou aux Gentils, les uns et les autres étant nommés dans le verset qui précède. Ce qui tranche la question en faveur des Gentils, c'est la liaison des idées, et leur gradation bien marquée. Israël revenant de l'exil est comparé à une offrande pure, et cette offrande ce sont les nations touchées de la grâce qui la présentent dans le temple de Jéhovah, et qui par là

A ces caractères d'apostolicité et d'universalité se joint une promesse d'éminente sainteté et d'éternelle stabilité. Je n'en cite point les textes répandus également dans les deux séries d'oracles d'Isaïe. Chacun pourra les y lire, et je croirais mon temps bien employé, si j'avais déterminé quelques esprits flottants, et mal instruits des preuves de notre croyance, à parcourir attentivement ces pages du prophète, si éloquentes, si pathétiques, si empreintes d'un cachet divin, et d'où jaillissent tant d'éclairs pour illuminer nos voies parmi les sombres nuages du présent. Qu'ils veillent seulement à ne toucher qu'à des textes purs, à des versions fidèles ! Qu'ils sachent bien à quels maîtres ils se livrent, et qu'ils se défient de ces néologues dont la science, laborieusement acquise, est gâtée par le génie de la destruction !

exercent déjà une sorte de sacerdoce. Dieu charmé de cette offrande consacre et sanctionne ceux qui la font en ajoutant le caractère à l'esprit sacerdotal qu'ils ont déjà. Rien de plus naturel. Quant aux enfants d'Abraham, déjà élevés à l'état d'*offrande* pure, il n'y avait aucune raison de les rabaisser en quelque sorte en les faisant passer à l'état de sacrificateurs ou d'*offrants*.

XIV.

Emporté par les besoins de la controverse sur le terrain des adversaires, j'ai étudié les textes en eux-mêmes sans invoquer jusqu'ici les témoignages de la tradition. Le peu d'attention qu'y donne la critique ennemie ne doit pourtant pas diminuer à nos yeux la valeur de cette preuve. Nous sommes appuyés non-seulement sur l'accord unanime des Juifs et des chrétiens de tous les siècles passés, mais sur l'autorité même du Nouveau Testament, où les textes du livre d'Isaïe sont toujours, sans distinction, cités sous son nom. Joignez-y l'auteur du livre de l'*Ecclésiastique* (XLVIII, 22-25), qui vivait deux ou trois siècles avant notre ère. Cet ancien écrivain, que l'Église compte parmi les canoniques, dans l'éloge qu'il fait des grands hommes du passé, arrivant à Isaïe, repose sa vue principalement sur la seconde moitié de son livre, comme sur son plus beau titre de gloire. Voilà des faits qu'il fallait au moins indiquer. Je m'y arrêterais davantage, s'ils n'étaient universellement reconnus.

Mais il faut remonter plus haut. Le canon des Juifs, tel qu'ils le suivent encore aujourd'hui, fut décidément clos et arrêté vers le temps d'Esdras. C'est un fait dont on a d'assez bonnes preuves ; et si quelques esprits aventureux le contestent, leurs doutes ou leurs négations ne portent que sur les hagiographes, rangés dans la troisième et dernière partie du canon. Quant aux prophètes, parmi lesquels Isaïe occupe une place éminente, il n'y a point de désaccord.

Or, Esdras n'est séparé de Cyrus que par deux générations. Il avait certainement rencontré plus d'une fois des vieillards qui avaient été témoins de la chute de Babylone et lui en avaient raconté les détails. Est-ce à cette faible distance qu'il aurait pu ignorer l'origine d'écrits dont le retentissement avait dû être immense dans Israël ? Cet homme, si versé dans la littérature de sa patrie, que le titre de *scribe* ou docteur de la loi le désigna par antonomase même durant sa vie (I Esd., VII, 6 et 11) ; cet homme dont les travaux critiques sur la Bible eurent assez d'importance pour lui faire attribuer plus tard la restauration des anciens livres, brûlés, prétendait-on, par Nabuchodonosor, et rétablis par le nouveau Moyse sous la dictée de l'Esprit-Saint ; cet homme aurait-il pu confondre avec les oracles d'Isaïe un ouvrage aussi moderne et presque contemporain ?

Ce qui rendait l'erreur plus impossible, c'est

qu'il existait, nous le prouverons tout à l'heure, un recueil des écrits d'Isaïe antérieur à Esdras, antérieur à Cyrus, antérieur même à la déportation du peuple juif. Si Esdras y avait ajouté ou intercalé quelque chose, ce ne pouvait être qu'à bon escient.

L'accusera-t-on de fraude? c'eût été la fraude la plus impudente, la plus odieuse et la plus aisée à découvrir. La plus impudente, puisque, non content d'ajouter au texte d'Isaïe, il aurait sciemment intercalé des pièces apocryphes en divers endroits du texte authentique; et qu'en tête de l'une d'elles il aurait même apposé le nom d'Isaïe, fils d'Amos, comme étant celui de l'auteur (XIII, 1) ; qu'enfin il en aurait altéré le style en y introduisant çà et là, par un dessein prémédité de supercherie, les locutions les plus familières au fils d'Amos. La plus odieuse, puisque sans aucun motif, sans aucune excuse de vanité littéraire, sans aucun profit pour lui-même, il aurait entrepris de tromper les générations futures, d'appuyer la religion sur le mensonge, et d'imputer faussement à Dieu même des oracles éclatants qu'il n'avait jamais prononcés. La plus inutile, car il eût été démenti par ses contemporains, plus zélés alors que jamais pour la pureté des textes, et n'aurait laissé après lui qu'une mémoire flétrie. Si sa mémoire est restée pure et vénérée, c'est au contraire parce qu'au sein d'une génération ardente à faire revivre les anciennes

lois, les anciennes institutions, à transcrire et expurger les textes, à en faire même des abrégés pour la commodité du grand nombre, il a dépassé tous les autres en zèle, en intelligence et en assiduité infatigable dans l'exercice scrupuleux de la critique.

Non-seulement les prophéties d'Isaïe étaient réunies en un corps d'ouvrage longtemps avant l'époque d'Esdras, mais je puis prouver directement que les endroits attaqués aujourd'hui faisaient dès lors partie de ce recueil.

La preuve en est écrite dans les prophètes intermédiaires. Écoutons Zacharie, ce prophète, antérieur à Esdras d'un demi-siècle, qui touche à la fin de l'exil, et fleurit à Jérusalem vingt ans à peine après l'arrivée des premiers colons. On l'interroge au sujet de quelques jeûnes annuels, commémoratifs des mauvais jours, dont il semble désormais équitable de s'affranchir. Au lieu d'une réponse directe, il va chercher dans Isaïe même une instruction plus importante sur la réforme des intentions et des mœurs. Il mêle ensemble deux passages du fils d'Amos, l'un emprunté au ch. I, et l'autre au ch. LVIII. Ce dernier, qui nous intéresse particulièrement, est presque littéralement cité, et il n'y a pas moyen de s'y méprendre. Il est vrai que la citation ne nomme personne, mais elle fait mieux, en se référant aux anciens pro-

phètes, qui avaient en vue Jérusalem dans ses jours de splendeur et de gloire : « Numquid non sunt verba quæ locutus est Dominus, in manu prophetarum priorum, cum adhuc Jerusalem habitaretur, et esset opulenta ? » (Zachar., VII, 7.)

Avant Zacharie, avant et après la déportation des Juifs, fleurirent plusieurs prophètes dont les ouvrages nous restent. Ce sont entre autres, Sophonie, Jérémie, Ézéchiel. Les écrivains de cette époque lisaient beaucoup leurs devanciers, et ils y font, Jérémie surtout, de fréquentes allusions. Beaucoup de ces allusions ont trait à des versets de la seconde moitié d'Isaïe. Les critiques opposants n'essaient plus de le nier; ils ont jugé plus prudent de renverser la proposition, en rejetant l'imitation sur le compte du second Isaïe. Ils ne peuvent cependant dissimuler un fait qui ne leur est pas favorable; c'est que la pente à l'imitation est infiniment plus sensible dans les prophètes que j'ai nommés que dans celui à qui ils l'imputent. Le rapprochement de quelques endroits parallèles mettra cette vérité dans tout son jour, et ne permettra plus d'hésiter entre le maître et le disciple, entre les imitateurs et le modèle.

On lit dans Isaïe, ch. XLVI : « Bel succombe, Nebo est abattu. Leurs idoles sont la charge des chameaux et des mulets. Ces dieux que vous portiez (dans vos fêtes), un vil animal plie aujour-

d'hui sous leur faix. Ils sont tous abattus, renversés ; ils ne peuvent sauver leurs images. Eux-mêmes sont réduits en captivité. Écoutez-moi, maison de Jacob, et vous tous, restes d'Israël, vous que j'ai portés depuis votre naissance, depuis votre sortie du sein de vos mères. Jusqu'à votre vieillesse, je serai là ; vos cheveux blanchiront et je vous porterai encore. Je serai votre appui, comme toujours. Je vous prendrai dans mes bras, et je vous sauverai. »

Ce contraste du vrai Dieu qui porte ses enfants dans ses bras, avec les idoles toujours portées par ceux qui les honorent et par ceux qui les enlèvent, décèle une imagination forte et féconde.

Jérémie est beaucoup plus simple ; il revient deux fois sur les mêmes termes pour achever sa phrase qui n'a rien de vif, ni de poétique : « Babylone est prise, Bel est confondu ; Mérodach est abattu ; ses idoles sont confondues, ses dieux de bois sont abattus. »

Faut-il une grande finesse de tact pour discerner ici l'œuvre originale?

Une menue circonstance conduit quelquefois avec sûreté à ce discernement. Isaïe et Sophonie font tous les deux usage du même adjectif poétique (עליז) qu'on ne rencontre plus ailleurs dans la Bible. Tous les deux en forment, en l'associant à un autre mot (עליזי גאותי), un idiotisme assez

frappant pour permettre d'affirmer que l'un a imité l'autre. La question se réduit à savoir lequel a devancé l'autre, et lui a servi de modèle. Voici ce qui la résout. Cet adjectif se lit deux fois dans Sophonie, et trois fois dans Isaïe, mais tellement placé que, au jugement de nos critiques modernes, les trois endroits appartiendraient à trois auteurs différents. Il en résulte pour eux une assez grande complication, soit pour se rendre compte de tant d'imitateurs qui s'abattent sur le même terme, soit surtout pour expliquer le hasard qui a réuni tous ces textes ensemble sous le nom et dans le livre d'Isaïe. Combien il est plus simple d'admettre que ce mot pittoresque, cher à Isaïe, s'est rencontré trois fois sous sa plume et qu'un de ses successeurs l'y a pris!

On jugera par ces deux rapprochements de tous les autres; et je me trompe fort si l'on ne reste convaincu qu'Ézéchiel, Jérémie et Sophonie ont eu entre les mains le recueil des écrits d'Isaïe aussi complet que nous l'avons aujourd'hui. Mais, quoi qu'on en pense, le témoignage de Zacharie est sans réplique, et je ne sache pas qu'on ait jamais essayé de s'en défaire.

XV.

Oublions pourtant, si l'on veut, tous ces témoignages, et tout ce qu'une étude attentive du livre même nous a fourni d'indices de son authenticité. Bornons-nous à en considérer la conformation extérieure, et demandons à la critique hostile de la concilier avec l'opinion qu'elle professe.

Selon cette opinion, les oracles apocryphes sont non-seulement juxtaposés, mais mêlés aux authentiques. C'est un double phénomène, sans analogie dans toute la littérature prophétique, et vraiment inexplicable. On a pour s'en rendre compte épuisé toutes les hypothèses, et aucune n'a réussi.

On a cité l'exemple de Zacharie, dont le livre est, dit-on, formé de pièces d'origine diverse, appartenant à trois écrivains séparés l'un de l'autre par plusieurs siècles. Mais cet exemple est mal choisi, soit parce qu'on l'avance sans preuve, et que nous le nions absolument, soit parce que le fait, fût-il constaté, ne serait pas analogue à l'autre. Il y aurait tout au plus juxtaposition, et non intercalation de pièces étrangères à l'auteur principal.

On a imaginé une intention de parcimonie, ou une telle disette de parchemin qu'elle aurait obligé le scribe à profiter de quelques endroits laissés libres à la fin d'un rouleau, pour y transcrire une pièce disparate. Cette faible conjecture n'explique ni les pièces intercalées au milieu du livre, et en plusieurs endroits divers, ni les vingt-sept chapitres mis à la fin. Quel rouleau eût offert un aussi vaste champ libre au copiste?

On a cherché l'origine de la confusion dans l'homonymie des auteurs, et M. Réville goûte fort cette idée. Mais, puisqu'il refuse de rapporter à une seule plume toutes les pièces qu'il tient pour apocryphes, il faudrait que la fin de l'exil eût vu fleurir quatre ou cinq Isaïe, fils d'Amos, tous égaux en talent oratoire et en génie poétique. Et la postérité n'en aurait pas conservé le moindre souvenir!

D'ailleurs toutes ces pièces dites apocryphes sont anonymes, à l'exception d'une seule. Tant qu'elles restent unies aux autres, le titre général du livre en indique la provenance. Mais, isolées, elles n'auraient plus ni titre, ni nom d'auteur. Ce n'est donc pas l'homonymie qui a trompé le collecteur.

Est-ce la ressemblance du style? Le prétendre serait retrancher à la critique tout moyen de justifier ses attaques.

Il ne reste plus à supposer que la fraude, hypothèse dont nous avons fait justice, et dont les cri-

tiques les plus audacieux n'osent pas même prononcer le nom.

Et quelle attraction si puissante aurait donc exercée le nom d'Isaïe, pour qu'il devînt le centre de tant d'impostures? C'est, je l'avoue, le roi des prophètes. Mais cette gloire, il la doit surtout à ceux de ses écrits qu'on rejette. Réduit à ceux qu'on lui laisse, il n'a presque plus rien qui l'élève si haut au-dessus des autres.

Je conclus. Isaïe est incontestablement l'auteur de tout le recueil consigné sous son nom dans nos Bibles. Le sens de ces oracles est d'ailleurs, en ce qui touche Cyrus et la fin de la captivité de Babylone, aussi clair et aussi universellement admis que l'authenticité en est certaine. De là leur caractère divin découle avec une évidence inattaquable. Tant de révolutions et tant de ruines furent nécessaires pour amener le monde à l'état où le prophète l'a vu! Babylone, telle qu'il la connaissait humainement, n'avait pas encore mérité par ses persécutions les malédictions du peuple hébreu. Enclavée dans l'empire assyrien, elle n'y occupait qu'un rang secondaire, et si elle essaya vers cette même époque de se rendre indépendante, ce fut pour retomber tôt après sous le joug. Qui pouvait prévoir alors qu'elle renverserait Ninive, sa capitale, en se liguant avec les Mèdes; qu'élevée au premier rang, elle aurait un prince tel que Nabuchodonosor, qui ferait de Jéru-

salem et de son temple un monceau de cendres, et en transporterait les habitants sur l'Euphrate; que peu après elle succomberait à son tour sous l'attaque imprévue d'une race neuve et presque barbare; que Cyrus serait le nom de son vainqueur[1], et que son entrée triomphante dans cette ville humiliée serait le signal de la délivrance du peuple juif, et de son retour dans sa patrie?

C'est par cet enchaînement de causes et d'effets, et par ces bouleversements successifs que Dieu arrivait à ses fins. Et si le prophète n'a pas connu tant d'événements intermédiaires, la vue distincte qui lui a été donnée de leur résultat final n'en est que plus extraordinaire. Dieu qui la lui communiquait, n'avait-il pas le droit d'en appeler à sa prescience infinie? Et nous qui lisons ces choses, refuserons-nous encore de croire à sa parole, et de fléchir le genou pour l'adorer?

1. Plusieurs avaient soupçonné que le nom de Cyrus était celui du soleil dans la langue des Perses, et qu'il s'appliquait moins à un individu qu'au représentant de la souveraineté, à peu près comme celui de Pharaon en Égypte. Le déchiffrement des inscriptions cunéiformes n'a point justifié cette conjecture. La diversité d'orthographe indique deux racines diverses. Ainsi rien ne peut affaiblir l'éclat d'une telle prophétie. C'est bien par son nom propre que Dieu a désigné Cyrus, comme il s'en glorifie. Et toutefois, comme pour imprimer à la prophétie la marque des temps où elle a été faite, il n'a point désigné les Perses par ce nom si connu de Daniel, d'Esdras et de leurs contemporains. Les Perses ne sont jamais marqués dans Isaïe que par le nom d'Élamites, nom anciennement connu des Juifs, et qui se lit deux fois dans la Genèse.

FIN

BS1505.4 .L52
Les prophetes d'Israel
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00053 4083